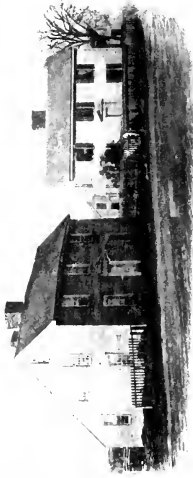




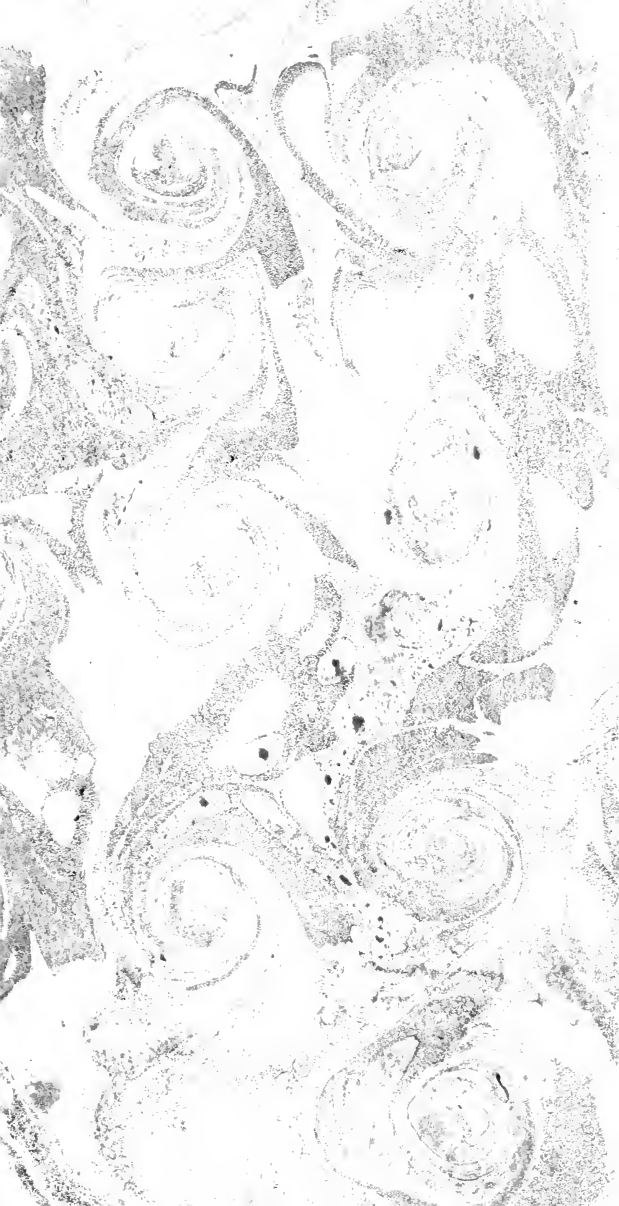
# John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE  
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N<sup>o</sup>.

163.9  
v.5



b1235



MÉMOIRES

DE

*MADemoISELLE*

DE

MONTPENSIER.

---

*TOME CINQUIEME.*

---



MÉMOIRES

DE

*MADemoiselle*

DE

FILLE DE GASTON D'ORLÉANS;

*FRERE DE LOUIS XIII,*

ROI DE FRANCE.

Où l'on a rempli les Lacunes qui étoient dans les Editions précédentes, corrigé un très-grand nombre de fautes, & ajouté divers Ouvrages de *MADemoiselle*, très-curieux.

---



*A MAESTRICH,*

Chez *W. D. G. & Co.*

Imprimeurs & Libraires, associés.

---

163.9

v. 5



# MÉMOIRES

D E

MADemoisELLE

D E

## MONTPENSIER.

---

---

### *CINQUIEME PARTIE.*



JE quitterai la Cour à Cosne. Elle continua sa route vers Paris, & moi je m'en allai à St. Fargeau, où je demeurai sept à huit jours. Le Roi me demandoit pourquoi j'y allois ; que je n'y avois aucune affaire ; qu'il croyoit que je m'y ennuyerois, & que je ne faisois ce voyage que parce que je l'avois dit, & que je ne voulois pas m'en dédire. Je ne m'y ennuyai pourtant point pendant ce séjour ; les personnes de mon

humeur se divertissent par-tout. La Reine m'ordonna de n'y demeurer que le temps que j'avois dit. Elle m'avoit admirablement bien traitée tout ce voyage, & j'appris à mon retour qu'elle avoit parlé de moi fort souvent, & d'une manière fort obligeante; qu'elle témoignoit même de l'impatience de mon retour. Je vins descendre au Louvre; & comme j'avois un juste-au-corps, je passai par une porte de derrière, & personne ne me vit. Monsieur vint m'ouvrir celle du cabinet de la Reine, & je fus quelque temps à causer avec lui. Il me conta qu'il avoit été en masque habillé en Demoiselle; qu'il avoit trouvé un Monsieur qui lui avoit dit des douceurs dont il avoit été fort aise, & qu'il s'étoit fort bien diverti; qu'il alloit ce soir-là avec le Roi chez la Maréchale de l'Hôpital, & qu'il donneroit le lendemain un bal que le Roi lui avoit demandé; qu'il avoit voulu m'attendre. La Reine, qui étoit avec le Cardinal, m'entendant parler, m'appella, & me fit mille amitiés. M<sup>r</sup>. le Cardinal me dit qu'il avoit une petite chienne de Boulogne la plus jolie du monde, qu'il vouloit me la donner. Il l'envoya querir. Je fus fort aise, j'aime les chiens; les levriers me plaisent plus que les épagneuls. Quand

c'eût été un matin, j'en aurois été bien-aise. Le lendemain je la montrai à tout le monde, ravie de dire cent fois le jour, c'est M<sup>r</sup>. le Cardinal qui me l'a donnée. Quoique l'on connoisse bien ce qui est solide, & ce qui n'est que du vent, il faut se satisfaire de bagatelles à la Cour, où cette marchandise est commune, pour parvenir aux réalités; & quelquefois on est plus prudent de se conduire ainsi, que de les mépriser.

Le lendemain j'allai au bal chez Monsieur, qui fut très-agréable comme à l'ordinaire; tout le monde étoit paré, hors moi. On m'en fit fort la guerre; je m'excusai sur ce que je ne faisois que d'arriver. La vérité étoit que je crains fort de me parer, & j'ai tant de confiance à ma bonne mine, que je crois qu'elle me pare plus que tous les diamants de mille créatures qui ne sont pas faites comme moi. Le Carnaval fut court pour nous. La Cour n'arriva qu'au commencement de Février, & moi le 6 du même mois. On se déguisa souvent; nous fîmes une mascarade la plus jolie du monde. Monsieur, Mademoiselle de Villeroi, M<sup>lle</sup>. de Gourdon & moi, nous étions habillés de toiles d'argent blanches; fort chamarrées de dentelles d'argent avec des passepoils couleur de rose, des tabliers & des

pieces de velours noir avec de la dentelle or & argent. Nos habits étoient échan-crés à la Bressane, avec des manchettes & des collerettes à leur mode, de toile jaune; à la vérité un peu plus fines que les leurs. Il y avoit à nos manchettes & collerettes du passément de Venise. Nous avions aussi des chapeaux de velours noir tout couverts de plumes couleur de feu, de rose & blanc. Mon corps étoit lacé de perles, & attaché avec des diamants : il y en avoit par-tout. Monsieur & M<sup>lle</sup>. de Villeroi étoient parés de diamants, M<sup>lle</sup>. de Gourdon d'émérides. Nous étions coëffées en Payannes de Bresse, avec des cheveux noirs, des houlettes de vernis, couleur de feu, garnies d'argent. Les Bergers étoient le Duc de Roquelaure, le Comte de Guiche, Péguilain, & le Marquis de Villeroi. Ils étoient fort bien vêtus. Jamais mascarade n'a été si magnifique ni si agréable. La Reine nous trouva fort à sa fantaisie, ce qui n'est pas peu. Elle est fort difficile à ces ajustements. Nous allâmes à l'Arsenal. La Maréchale de la Meilleraye donnoit une grande assemblée : il y avoit une si furieuse quantité de monde, que l'on ne s'y pouvoit tourner, quoique la salle fût fort grande. Nous fûmes fort contraints d'aller dans une



chambre, & d'y faire venir des violons & quelques Dames pour faire un second bal. Le Roi y étoit aussi en masque, il étoit habillé avec sa troupe en vieillards & en vieilles. Il y vint quantité d'autres masques; & comme il ne se démasqua pas d'ordinaire, on ne le connut point. Nous nous habillâmes encore une fois de la même manière; la Reine le voulut: nous allâmes encore à l'Arsenal, & ce fut dans l'appartement de M<sup>e</sup>. Doradou, femme d'un Lieutenant d'Artillerie, cousin du Maréchal de la Meilleraye. Il y avoit bal chez lui. Nous y trouvâmes un grand ordre & peu de presse. Aussi on nous regarda & loua fort, ce qui nous fit plaisir. On avoit eu assez de peine à s'habiller, pour en avoir un remerciement. Le Roi y vint avec sa troupe ordinaire, habillée de brocards d'or & d'argent, avec de la broderie. Il avoit donné ces habits, qui étoient magnifiques, sans invention; aussi nous parûmes petits Bergers & Bergeres du bord du Lignon. (Je crois qu'elles sont habillées comme les Bressanes.) Nous parûmes plus par nos agréments & notre propreté, que ces Divinités avec tout leur or & leur argent.

M<sup>e</sup>. d'Olonne alloit en masque tous les jours avec Marillac, le Marquis de

Silleri, M<sup>e</sup>. de Salins & Margot Cornuel. Le Marquis de Silleri avoit été amoureux de M<sup>e</sup>. d'Olonne : en ce temps-là il n'étoit que confident. Cette troupe alloit s'habiller chez Gourville; elle n'osoit le faire chez M<sup>e</sup>. d'Olonne, à cause de son mari. Le Comte de Guiche continuoit sa belle passion pour elle ; & l'Abbé Fouquet, qui étoit enragé contre tous les deux, s'avisa de les brouiller & de s'en venger par-là. Il obligea le Comte de Guiche à demander à M<sup>e</sup>. d'Olonne les lettres de Marillac, lorsqu'il se verroit un moment mieux avec elle ; ce qu'il fit. Elle les lui donna. Le Comte de Guiche les mit entre les mains de l'Abbé Fouquet, qui d'abord les montra à M<sup>e</sup>. de Guimené, afin qu'elle en parlât au Port-Royal, & que cela allât à M<sup>r</sup>. de Liancourt, pour le dégoûter de lui donner sa petite-fille. Il les montra aussi au Maréchal d'Albret, qui alla trouver M<sup>r</sup>. de Liancourt comme son parent & son ami, pour l'avertir de l'amitié qui étoit entre M<sup>e</sup>. d'Olonne & M<sup>r</sup>. de Marillac ; & je crois même qu'il avoit pris quelques-unes de ces lettres. M<sup>r</sup>. de Liancourt lui dit : Je m'étonne que vous, qui êtes galant, soyez persuadé que l'on rompe un mariage sur cela : pour moi qui l'ai été, j'en estime davantage

Marillac de l'être, & je suis bien-aîsé de voir qu'il écrit si bien. Je doutois qu'il eût tant d'esprit. Je vous assure que cette affaire avancera la sienne. Je crois que le Maréchal d'Albret fut étonné de cette réponse. Les médifants disoient qu'il avoit fait cela autant pour plaire à l'Abbé Fouquet, que pour donner un bon avis à M<sup>r</sup>. de Liancourt. Véritablement si l'Abbé Fouquet eût pu réussir à rendre ce mauvais office à Marillac, de rompre son mariage, il ne lui en pouvoit pas faire un plus considérable, puisque par-là il lui pouvoit faire perdre cinquante mille écus de rente avec une maison à la campagne admirable & renommée par tout le monde, à cause de ses eaux, (cette maison s'appelle Liancourt) & une autre maison fort belle à Paris, sur-tout une fille fort bien faite. Rien n'égalait ce parti; & ce qui rendoit cette affaire agréable, c'est que M<sup>r</sup>. de Marillac n'en avoit obligation à personne qu'à M<sup>r</sup>. de Liancourt, qui l'a choisi par amitié, parce qu'il étoit son petit neveu, & qu'il voyoit que la Maison de la Rochefoucault n'étoit pas aisée. Il la voulut rétablir par ce mariage, dont la conclusion fut hâtée à cause des avis que donna le Maréchal d'Albret. Il se fit cinq ou six mois après. On tira la

filles du Port-Royal, où elle avoit été élevée. Comme l'Abbé Fouquet vit que cela n'avoit pas réussi, il porta à M<sup>r</sup>. le Cardinal toutes les lettres que Marillac avoit écrites à M<sup>e</sup>. d'Olonne. Il prétendoit qu'il avoit écrit contre le respect dû à Leurs Majestés, & qu'il y en avoit aussi qui ne plairoient pas à M<sup>r</sup>. le Cardinal. Marillac en eut connoissance, & prit avis de ses amis de ce qu'il avoit à faire. On lui conseilla de tirer de Madame d'Olonne les lettres du Comte de Guiche, ce qu'il fit, aidé du Marquis de Silleri, lequel reprocha à Madame d'Olonne ce qu'elle avoit fait pour se raccommo-der avec le Comte de Guiche. Il l'obligea de lui donner ses lettres. Le Marquis de Silleri les porta à M<sup>r</sup>. le Cardinal. Il y en avoit une où il parloit de Monsieur & de la Reine, & il disoit: J'ai fait tout ce que j'ai pu pour résoudre l'Enfant à être votre Galant; il en avoit assez d'envie, mais il craint la bonne-femme. Ces termes parurent assez familiers; & comme tout se fait, cela fut bientôt public.

Un des premiers jours de Carême, Monsieur me pria d'aller dîner à St. Cloud. M<sup>e</sup>. la Maréchale de Villeroi, ses filles, M<sup>e</sup>. de Courcelles y vinrent avec moi. Après le dîner nous étions dans un cabi-

net. Je croyois que Monsieur fût tout cela , & qu'il eût pris l'affaire à son ordinaire. Il trouvoit bon tout ce que le Comte de Guiche disoit & faisoit. Je l'appellai & lui dis : Venez-ça , l'enfant , craignez-vous bien la bonne-femme ? Il se mit à rire , & me demanda ce que cela vouloit dire ? Je lui dis : Vous êtes bon de faire le fin ici , où il n'y a que de vos amis. Il me demanda encore ce que je voulois dire ; sur cela personne ne dit mot , & tout le monde garda un grand silence. Il me pressa tant que je lui contai l'histoire , puis chacun dit son mot ; ainsi Monsieur fut tout. Il témoigna n'en être pas satisfait. Nous allâmes ensuite à la foire ; j'y allois assez souvent , & j'y gagnois presque tous les jours. Monsieur dit qu'il avoit appris à la Reine-mere l'affaire de M<sup>r</sup>. de Guiche. Elle la conta à M<sup>r</sup>. le Cardinal. Monsieur fronda le Comte de Guiche. Cela lui fit une affaire à la Cour , dont le Maréchal de Grammont fut fâché. On lui dit que c'étoit moi qui en avoit fait le récit à Monsieur. Il en parla avec respect lorsqu'il s'expliqua sur ce sujet. Il dit qu'il ne m'avoit jamais obligée à en user comme j'avoit fait. Bartet me le vint dire. J'en eus du déplaisir. Le Maréchal a toujours été de mes amis. Je le chargeai de lui en

faire des complimens de ma part, ce qu'il fit. J'en parlai moi-même au Maréchal chez la Reine. Il fut fort fatisfait de moi. Le Comte de Guiche me fit dire qu'il n'osoit venir chez moi après ce que je lui avoit fait, qu'il croyoit que ce feroit me manquer de respect. Bartet, qui me fit ce compliment de sa part, me dit : C'est un homme qui fera bien-aïse de n'avoir point de sujet de se plaindre de vous, & la moindre civilité que vous me chargerez de lui faire, il viendra ici. Vous témoignez considérer son pere, ainsi je pense que vous ne ferez point difficulté de me donner cette commission. Je lui dis que je le voulois bien. Le Comte de Guiche vint chez moi. Je l'assurai que je n'avois point fait l'histoire à Monsieur pour lui faire une affaire; que je croyois que ce fût une plaisanterie, & que j'étois trop des amis du Maréchal pour en avoir usé autrement; qu'il étoit vrai que sans la considération de son pere, je l'aurois peut-être dit pour lui faire dépit, parce que je croyois avoir eu quelque sujet de me plaindre de lui. Il m'assura fort de ses services, & que de sa vie il ne me donneroit aucun sujet de me plaindre de sa conduite envers moi. Je lui fis des compliments aussi, & nous demeurâmes bons

amis. Je rendis compte à la Reine de ce procédé.

Un soir que je n'avois point été au Louvre, Monsieur me manda que la Reine alloit dîner le lendemain au Val-de-Grace, & qu'après-dîner Dom Juan d'Autriche iroit la voir; qu'il passoit inconnu; qu'il venoit de Flandres & s'en alloit en Espagne; qu'il avoit couché au Bourget, & s'en alloit coucher au Bourg-la-Reine. J'allai dîner au Val-de-Grace. Je m'ajustai pour cela. Pour voir les étrangers il faut être mieux qu'à son ordinaire, & particulièrement moi qui suis toujours négligée, & sur-tout les jours que la Reine va dans les Couvents. Dom Juan arriva comme nous étions à Vêpres. On le vint dire à la Reine, qui s'en alla aussi-tôt en sa chambre, où il vint. C'est un fort petit homme, assez bien fait & un peu gros. Il étoit habillé de gris avec un juste-au-corps de velours noir, à la Françoisé. Comme les justes-au-corps couvrent les défauts de la taille, on ne peut rien dire de la sienne. Il a les cheveux noirs & la tête belle; il a du noble & de l'agréable dans le visage: il mit un genou en terre lorsqu'il aborda la Reine. Elle lui donna sa main à la mode d'Espagne, & lui parla toujours en Espagnol. Elle l'appella, mon neveu.

Après avoir parlé quelque temps ensemble , elle se tourna vers Monsieur & moi , qui étions derriere elle , & lui dit : Voilà mon fils & ma niece. Il tira un peu le pied : ce qu'il fit , ne peut pas être appelé révérence. Lorsque nous vîmes cette fierté , nous fûmes fort fâchés , Monsieur & moi , de lui en avoir fait d'effectives. Il avoit deux ou trois Espagnols avec lui , qu'il présenta à la Reine : c'étoient des gens de qualité , entr'autres le Gouverneur d'Anvers , & un Porto-Carrero du même nom de celui qui prit Amiens avec des noix.

Au-lieu d'aller coucher au Bourg-la-Reine , comme on avoit dit , il alla coucher au logis de M<sup>r</sup>. le Cardinal. Le lendemain il vint au Louvre ; il y fut longtemps enfermé avec la Reine & le Cardinal , puis tout le monde y entra , & ensuite le Roi , & avec lui tout le monde. Je le trouvai un peu plus gracieux. Il me fit une plus grande révérence. On dit qu'il iroit à la foire. Nous y allâmes Monsieur & moi. Il envoya de ses Gardes & de ses Suisses à la porte de la foire , pour lui faire faire place. Il passa devant la boutique où nous étions , fort fièrement , sans dire un seul mot , ce qui nous surprit. Il devoit bien remercier Monsieur de l'hon-



neur qu'il lui avoit fait de lui envoyer ses Gardes & ses Suissés. Quant à moi il pouvoit bien me faire quelque civilité, & en cela il ne témoigna pas être de l'humeur des Espagnols qui sont fort civils aux Dames. Quantité de Dames l'allèrent voir souper, & entr'autres la Comtesse de Fiesque. Elle se fit nommer, croyant qu'il lui parleroit, puisque son mari étoit en Espagne. Il la regarda & dit : C'est donc-là la maîtresse de Gintos ? Elle n'est guere belle, pour faire tant de bruit. Cela réjouit fort la compagnie. Dans la conversation qu'il eut avec la Reine, elle voulut l'obliger à parler contre M<sup>r</sup>. le Prince ; mais il ne le voulut pas faire ; il en parla comme s'ils eussent été les meilleurs amis du monde, & il en fut fort loué. On lui demanda des nouvelles de sa folle, il dit qu'il l'avoit laissée avec son équipage. Elle arriva quelques jours après à Paris ; elle étoit habillée en homme, les cheveux coupés, & même avec un chapeau & une épée. Elle est laide & a les yeux de travers. Elle a en récompense infiniment d'esprit ; c'est une fort jolie folle ; elle ne quittoit point le Louvre ; le Roi l'aimoit fort. La Reine & Monsieur s'en divertissoient, & moi aussi ; c'étoit à qui l'auroit ; elle parloit sans cesse de l'Infante. Je ne fais

si cela déplut à Mademoiselle de Mancini ; elle la prit en aversion, elle l'appelloit folle, & la méprisoit. Capitor, on l'appelloit ainsi, en fit quelques railleries pour se venger ; la Demoiselle le fut, en fut fort en colere ; de sorte que l'amitié que le Roi avoit pour elle, se tourna en haine : il ne la pouvoit plus souffrir ; on fut contraint de la renvoyer. Tout le monde lui fit des présents. La Reine, Monsieur & moi lui donnâmes nos portraits en émail avec des diamants. Madame de Baziniere la régala fort ; elle alloit souvent dîner chez elle. Elle lui donna de la vaisselle d'argent, & des caisses pleines de rubans, d'éventails, de gants, dans le dessein qu'elle les donneroit à l'Infante, & qu'elle lui rendroit de bons offices auprès d'elle. Le Roi s'en moqua fort, & on en fit beaucoup de railleries à la Cour. La Reine, qui n'étoit pas bien-aise de l'amitié que le Roi avoit pour Mademoiselle de Mancini, croyoit qu'elle dégoûtoit le Roi d'elle & de l'Infante, & qu'elle vouloit rendre odieux tout ce qui lui appartenoit. Le Roi, qui n'avoit point accoutumé de danser les ballets de Carême, dit sur la fin du Carnaval qu'il vouloit danser le sien jusqu'à la fin du Carême. La Reine lui répondit qu'eile s'en iroit au Val-de-

Grace pendant ce temps-là, & qu'elle n'y vouloit point être. Il lui dit qu'elle y pouvoit aller. M<sup>r</sup>. le Cardinal les raccommoda, & le ballet ne fut point dansé.

L'Abbé Fouquet, enragé du peu d'effet des mauvais offices qu'il avoit voulu rendre à Marillac, & outré aussi de ce que lui avoit dit M<sup>r</sup>. de la Rochefoucault, que sans la considération de M<sup>r</sup>. le Procureur Général, il lui auroit fait donner des coups de bâton, tâcha à lui susciter une querelle. Biscara ne salua pas au Cours Marillac; & le Mercredi-saint, Marillac parlant avec M<sup>r</sup>. de Bouillon dans la chambre de la Reine, Biscara passa sans les saluer. Marillac lui demanda pourquoi il en usoit ainsi; l'autre lui dit qu'il faisoit ce qu'il lui plaisoit. Sur cela Marillac lui dit, que s'il étoit dans un autre lieu, il lui apprendroit à lui parler d'une autre manière, & lui fit force menaces. On s'aperçut de ce démêlé; de sorte que l'affaire n'alla pas plus loin. Le Roi les fit mettre à la Bastille. On donna un Exempt à Marillac, & un Garde à Biscara, pour faire différence. Ils y furent quelques jours, Marillac en sortit le premier; & quand ce fut à les accommoder devant les Maréchaux de France, on mit une grande différence entr'eux, comme on avoit fait

en toute cette affaire. On blâma fort l'Abbé Fouquet de toute cette équipée, & Biscara ne s'attira pas une bonne affaire, en voulant s'ériger pour son brave. M<sup>r</sup>. le Cardinal, de qui Biscara étoit Officier des Gendarmes, ne l'eut pas trop agréable. On chercha fort sa généalogie : il y en eut même qui dirent qu'il n'étoit pas Gentilhomme, & que ce qu'il avoit de plus illustre venoit de M<sup>r</sup>. de la Chataigneraye, grand-pere de Marillac, qui étoit Capitaine des Gardes de la Reine ma grand'mere. Il avoit mis dans sa Compagnie les trois freres, Biscara, Cusac & Rotondis. Depuis la Reine ma grand'mere les avoit avancés à la considération de M<sup>r</sup>. de Marillac dont ils étoient parents. Ce vacarme ne fut pas trop avantageux à M<sup>e</sup>. d'Olonne qui en étoit la cause, & on la dauba assez à la Cour, où elle n'étoit pas déjà trop bien, comme j'ai dit. Il lui étoit arrivé une aventure, il y avoit quelques années, qui ne plaisoit pas à la Reine-mere. Elle étoit allée un jour au Louvre ; elle vit un soufflet qui étoit attaché à la cheminée, le plus joli du monde ; il étoit de peau d'Espagne & d'ébene garni d'argent. Elle en eut envie & le témoigna à Moret, qui étoit fort ami de M<sup>r</sup>. de Candale & d'elle, & qui

étoit souvent chez la Reine. Il ne quittoit point M<sup>r</sup>. le Cardinal. Moret prit un jour le soufflet sous son manteau, & le porta à M<sup>e</sup>. d'Olonne. On trouva le soufflet perdu ; cela fit grande rumeur ; on le fit chercher par-tout. Comme la Reine en parloit, il vint quelqu'un qui dit : J'en ai vu un chez M<sup>e</sup>. d'Olonne le plus joli du monde, fait de telle façon. La Reine le reconnut, & lui envoya dire qu'elle avoit appris qu'elle avoit un soufflet qui lui avoit été dérobé, & qu'elle le lui envoyât. M<sup>e</sup>. d'Olonne n'y manqua pas, & manda qu'on le lui avoit apporté à vendre : on ne laissa pas de découvrir par où elle l'avoit eu.

On commença à parler de la paix assez hautement ; & toutes les fois que M<sup>r</sup>. le Cardinal alloit à son logis, on disoit que c'étoit pour y voir Pimentel, qui ne se montroit point publiquement. Mon pere vint à Paris, où il fut dix ou douze jours. Tous les soirs à son retour de la Ville il venoit dans ma chambre, & me disoit : Je suis dans un ennui terrible de me voir ici, j'ai la dernière impatience de m'en retourner : le monde m'ennuye ; je n'y suis plus propre : si je demeurois ici longtemps, je serois malade de la fatigue que j'y ai. Je lui disois que j'avois bien du

déplaisir de le voir dans cette humeur ; que je souhaiterois qu'il ne sortît point de Paris ; que s'il y demeurât plus longtemps , il n'auroit point la fatigue des visites , & qu'il sçavoit bien que de quelque qualité que l'on fût , dès que l'on avoit renoncé à tout , comme il avoit fait , on ne se pressoit point de chercher les gens.

J'ai recommencé ces Mémoires à la Ville d'Eu le 18 Août 1677. La grande attache que j'avois à la Cour pendant les premières années de mon retour ; celle que j'avois aux plaisirs , à cause du long-temps que j'en avois été privée ; le grand monde que je voyois ; les voyages que j'ai faits ; mon exil , beaucoup d'autres circonstances , & particulièrement une qui m'a occupée agréablement pendant quelque temps , quoique je ne fusse pas sans inquiétude par la crainte de l'événement qui m'a enfin coûté un chagrin mortel , qui dure encore : tout cela m'avoit fait oublier mes Mémoires , & perdre la pensée de les continuer. Depuis que je me suis vue ici autant paisible que je la puisse être dans un état de douleur , je me suis amusée à en faire la lecture , & l'envie m'a pris de recommencer à y travailler. Il est vrai que dix-sept années de discontinuation de tout ce qui s'est passé pen-

dant cette interruption , peut m'avoir ôté le souvenir de beaucoup d'affaires. Comme je n'écris que pour moi, l'exactitude m'en paroît moins nécessaire. Pendant que mon pere fut à Paris , il me venoit voir tous les jours , plutôt deux fois qu'une : & comme je savois qu'il revenoit de bonne heure à son logis , je m'y rendois avec soin. Il avoit le cœur blessé de ce que la Reine & le Cardinal ne lui parloient point de Pimentel, que tout le monde lui disoit être à Paris. Il souhaitoit fort la paix pour le bien de l'Etat. Le grand desir qu'il avoit que ma sœur épousât le Roi, la lui faisoit craindre, parce qu'il voyoit bien qu'elle ne se pouvoit conclure sans le mariage du Roi avec l'Infante d'Espagne. On le flattoit toujours de ce mariage , quoiqu'il n'y eût aucune apparence. M<sup>re</sup>. de Choisy, qui est une causeuse, qui s'imaginait & qui vouloit se faire valoir, le lui faisoit espérer, & beaucoup d'autres gens de cette maniere. Lorsque l'on aime à être flatté, l'on ne regarde pas par qui l'on apprend ce que l'on desire, & naturellement on a du penchant à croire ce que l'on souhaite. Mon pere étoit de cette humeur. Pour moi je ne lui ressemble pas en cela, parce que je doute toujours de ce que je

souhaite , & je ne me contente pas même de cela , j'y trouve sans cesse des obstacles invincibles. Sur ce mariage il y en avoit un fort grand du côté de la Reine. Je lui avois oui-dire : Monsieur me fait pitié , de croire que je voulussè que mon fils épousât votre sœur. C'est assez qu'elle soit fille de Madame , pour que l'affaire ne soit jamais : sa personne , son humeur & ses manieres me sont odieuses , & je noyerois plutôt mon fils. Je lui dis : Madame , elle est fille de mon pere. Elle me répondit : Cela ne fait rien , elle l'est aussi de votre belle-mere ; ce qui gâte tout. A dire le vrai , ce n'étoit pas une femme aimable. Et comme je paroïtrois peut-être sur ce qui la regarde , trop préoccupée , je n'en veux dire que cela que j'ai appris de la Reine , & je ne veux ni condamner ni louer ses sentimens là-dessus , & laisser faire aux gens ce qu'ils voudront. J'aurois fort voulu que mon pere eût pu entendre ce discours , parce qu'il recommençoit en toutes occasions à me blâmer de parler d'elle : il auroit vu comme la Reine étoit faite là-dessus , & il ne m'eût plus accusée de rien. Il auroit connu la méchante foi de M<sup>e</sup>. de Choisy , qui lui mandoit toujours que j'étois l'obstacle de la fortune de ma sœur , & qu'elle seroit



Reine sans moi ; que je ne prétendois pas au Roi ; que je n'avois pas lieu d'y songer ; que j'aimois mieux une Princeſſe étrangere que ma ſœur. Elle avoit raifon d'en juger ainſi , parce que je n'aurois pas aimé à la voir au-deſſus de moi. Je ne pouvois me perſuader que fille de ſa mere , telle qu'elle étoit , quoiqu'elle fût ma ſœur , elle pût avoir beaucoup de tendreſſe pour moi.

Lyonne , Secrétaire d'Etat , donna une fête à ſa maiſon de Berny , à deux lieux de Paris : le Roi , la Reine & toute la Cour y étoient , Mr. le Cardinal y mena Pimentel , & ce fut le premier jour qu'il parut. Monſieur étoit convié d'y aller. Je ne fais ſ'il eut du chagrin de ce que Pimentel ſ'y devoit trouver ſans que l'on lui en eût parlé que la veille ſeulement. Je fais bien qu'il ſ'en excuſa , & dit , qu'il n'étoit ni d'âge ni de ſanté à aller à des fêtes , ni d'humeur à y prendre plaifir. Devant que je partiſſe pour m'y rendre , il fut long-temps à moralifer ſur le détachement où il étoit du monde , & cela d'une maniere à me faire connoître qu'il n'étoit pas fatiſſait de la Cour , ſans pourtant m'en rien particulariſer. L'on partit à deux heures après-midi , & l'on n'en revint qu'à quatre heures du matin. La beauté du lieu ,

qui est un des plus agréables d'auprès de Paris, & celui où la maison est bâtie, & les jardins qui ont été accommodés par M<sup>r</sup>. de Puisieux qui étoit Secrétaire d'Etat, & le Chancelier de Silleri son pere, laissent à juger que pour peu que la situation y ait répondu, l'on n'y a pas épargné la dépense pour y rendre tout agréable. La maison est fort bien meublée. La Reine à son arrivée y trouva le bal & la comédie avec toute sorte de musique, rien n'y manqua que l'ordre. La presse déconcerta tout, & empêcha que les plaisirs ne fussent exécutés comme ils avoient été projetés. La longueur du temps que l'on y fut, & la confusion m'ennuyèrent un peu, outre que je commençois à n'en plus tant prendre à ces sortes de divertissements. Tout le monde étoit ravi de voir Pimentel; il n'y avoit personne qui n'eût une grande joie d'entendre parler de la paix, & qui ne la souhaitât. Je parlai fort avec lui pendant le bal, & j'excusai le mieux qu'il me fut possible le désordre qu'il avoit vu, qui n'avoit été produit que par le plaisir & par le desir que les François avoient de voir le Roi; que l'on connoissoit en toutes occasions la grande affection qu'ils avoient pour lui; que l'on le voyoit toujours donner des marques;

que je trouvois qu'ils en avoient grande raison ; que quand même on ne feroit pas obligé d'aimer son Roi , il étoit si aimable & avoit de si extraordinaires qualités , qu'il ne se pouvoit pas faire que l'on n'eût de la tendresse pour lui. Notre conversation fut presque toujours sur les louanges du Roi , il y a tant à dire qu'il sera aisé de croire que le bal finit plutôt que la matiere de notre entretien. Nous parlâmes aussi un peu de l'Espagne , de l'Infante , & de la paix , & tout cela ne nous écartoit pas de notre sujet : nous n'en parlions que parce que ces affaires y revenoient.

Peu de temps après , on parla du voyage de St. Jean-de-Luz ; tout le monde s'y prépara : l'on fit faire des habits d'une magnificence digne des noces que l'on alloit faire. On peut juger des préparatifs , par la nature des noces. Comme l'histoire marquera le temps du départ , je ne me fatiguerai pas de le chercher , ni dans ma mémoire ni dans les livres , & je passerai même légèrement sur beaucoup d'affaires qui pourront être écrites ailleurs. Je m'arrêterai seulement sur celles où je puis avoir quelque intérêt , ou les gens pour lesquels j'en prends , ou bien qui ne peuvent être sues par d'autres que par moi.

Nous partîmes donc de Paris avec les acclamations de joie du peuple , & des bénédictions qu'ils demandoient à Dieu pour le Roi & pour l'heureux succès de son voyage , & pour celui du sujet qui le lui faisoit faire. M<sup>re</sup>. la Princesse de Conti accompagna la Reine ; la Princesse Palatine, M<sup>re</sup>. la Comtesse du Fleix sa Dame-d'honneur, Madame la Duchesse d'Ufès, femme de son Chevalier d'honneur, y étoient. M<sup>re</sup>. de Noailles étoit grosse ou malade. L'on alla à Fontainebleau, où l'on fut quelque temps. L'on voulut coucher à Gergeau, pour ne pas passer à Orléans. Monsieur étoit à Chambord, parce que Madame s'étoit blessée. La Cour y alla coucher au-lieu de Blois. Le jour que l'on y arriva, le Roi me disoit dans le carrosse : Je n'ai pas voulu mettre un autre habit, ni décordonner mes cheveux ; parce que si je me paroïs, je donneroïs trop de regret à votre pere, à votre belle-mere & à votre sœur ; ainsi je me suis fait tout le plus vilain que j'ai pu, pour les dégoûter de moi. Il faisoit ces plaisanteries avec une grande gayeté. Monsieur vint au-devant du Roi hors du parc de Chambord. L'on alla droit au château, voir Madame. Après cela le Roi monta à cheval avec mon pere, qui le mena promener & tirer

aux

aux faisans. Comme l'on étoit arrivé de bonne heure, le Roi eut le temps de chasser. La Reine demeura au château, parce qu'il n'y a pas d'endroit où elle se pût promener à pied. Mes sœurs n'y étoient pas. Mon pere dit à la Reine qui lui en demanda des nouvelles, qu'il les avoit envoyées à Blois pour laisser du logement, & qu'il y avoit même envoyé ses Officiers : ce qui fut cause que l'on ne donna à manger à personne. Il soupa avec le Roi & la Reine. Pour moi qui avois mes gens, je voulus faire l'honneur de la maison, je donnai à souper à toutes les Dames qui étoient avec la Reine, & à ses filles.

Le lendemain on alla dîner à Blois, où mon pere donna à manger au Roi dans le château. Mes sœurs vinrent au-bas des degrés recevoir Sa Majesté. Par malheur, de certaines mouches que l'on nomme cousins, avoient mordu ma sœur. Comme ce qu'elle a de plus beau est le teint, elles le lui avoient si gâté, & la gorge, qu'elle avoit maigre, comme l'ont ordinairement les filles de 14 ans, qu'elle faisoit pitié à voir. Ajoutez à cela le chagrin où elle étoit d'avoir cru épouser le Roi. On lui avoit toujours tenu ce discours, & on l'appelloit toujours la petite Reine. Elle

voyoit qu'il s'alloit marier à une autre ; tout cela ne lui donnoit pas des charmes. Pour la petite de Valois, elle étoit fort jolie. On les voulut faire danser. La Reine le demanda à M<sup>le</sup>. de Raré. Elle dansa fort mal, quoiqu'on disoit qu'elle dansoit très-bien. La petite, que mon pere avoit dit qui causoit à étourdir les gens, & qu'elle le divertissoit extrêmement, ne voulut jamais parler. Comme les Officiers de mon pere n'étoient plus à la mode, quelque magnifique que fût le dîner, on ne le trouva pas bon, & Leurs Majestés mangerent très-peu. Toutes les Dames de la Cour de Blois, qui étoient en grand nombre, étoient habillées comme les mêts du repas ; c'est-à-dire, point à la mode. Le Roi & la Reine avoient une si grande hâte de s'en aller, que je n'en vis jamais une pareille. Cela n'avoit pas l'air obligeant. Je crois que mon pere étoit de même de son côté, & qu'il fut bien-aise d'être défait de nous. Le matin que l'on partit de Chambord, il vint à quatre heures du matin m'éveiller ; il s'affit sur mon lit, & me dit : Je crois que vous ne serez pas fâchée que je vous aye éveillé, puisque je n'aurois pas le temps tantôt de vous voir. Vous allez faire un grand & long voyage. Quoique l'on dise, la paix n'est

pas si aisée à faire que l'on croit, & peut-être ne se fera-t-elle pas ; ainsi votre voyage sera plus long que l'on ne le dit. Je suis vieux & usé, & je puis mourir pendant votre absence. Si je meurs, je vous recommande vos sœurs. Je fais bien que vous n'aimez pas Madame, & qu'elle n'a pas eu envers vous toute la conduite qu'elle auroit dû avoir. Ses enfants n'en peuvent mais, pour l'amour de moi ayez-en soin. Elles auront fort besoin de vous, parce que Madame ne leur fera pas d'un grand secours. Il m'embrassa trois ou quatre fois. Je reçus cela avec beaucoup de tendresse. J'ai le cœur bon ; & pour peur que l'on rentre dans son devoir avec moi, l'on me touche aisément. Je dis à Monsieur tout ce que je sentoisi sur cela ; mon discours fut plein de respect, de tendresse, & de reconnoissance de la sincérité avec laquelle il m'avoit parlé. Nous nous séparâmes fort bien, & je me rendormis : si je ne me fusse très-bien souvenue de cette circonstance, j'aurois cru l'avoir songée, lorsque je pensois à tout ce qui s'étoit passé auparavant.

Des que l'on fût en carrosse & parti de Blois, on parla fort de tout ce qui s'étoit passé, & l'on se moqua beaucoup de mon pere, qui aimant extrêmement ses saïans,

prenoit un grand plaisir à les conserver. Le Roi me disoit : Votre pere a été bien fâché de quatorze faisans que je lui ai tués. Le Roi se réjouissoit de tout. J'ai oublié de dire, qu'avant que le Roi partît de Paris, M<sup>r</sup>. le Cardinal avoit envoyé ses trois nieces à Brouage, & que ce départ avoit fait grand bruit, que le Roi en étoit fâché : l'on disoit même qu'il s'étoit mis à genoux devant la Reine & devant M<sup>r</sup>. le Cardinal, pour leur demander d'épouser M<sup>lle</sup>. de Mancini. Comme je ne fais sur cela que les bruits du monde, je n'en dirai pas davantage, parce qu'il n'appartient ni à moi ni à personne de raisonner sur ce que nos maîtres font, ni même sur ce qu'en disent les autres. L'on continua le voyage jusqu'à Bordeaux, sans qu'il se passât rien dont il me souvienne. J'ai la tête si remplie d'affaires, que j'ai envie de dire que cela m'en fera oublier beaucoup qui réjouiroient les lecteurs, & qui ne me feroient pas tant de plaisir à écrire. Je logeai à Bordeaux chez Monsieur le Premier Président de Pontac. J'avois avec moi M<sup>e</sup>. de Montglas & M<sup>lle</sup>. de Vandy. Pendant le voyage, le Roi causoit avec moi dans le carrosse. Toutes les Dames qui y étoient, ne lui convenoient pas, comme je faisois. Elles



étoient toutes des personnes fort sérieuses, & avec lesquelles il avoit moins d'habitude. Il parloit fort souvent de la guerre, & elle ne connoissoient pas autant de gens de ce métier que moi ; ainsi le Roi m'adressoit plus volontiers la parole qu'aux autres, soit qu'il prît plus de plaisir à causer avec moi, ou que j'entraissé plus dans son sens sur le chapitre qu'il aimoit. Il dit un jour, je me souviens que c'étoit avant que nous fussions arrivés à Châtelleraut) : Je crois qu'il n'y a rien qui donne tant de joie que de gagner une bataille, & que l'on se fait bon gré au retour ; qu'il croyoit qu'on étoit alors bien content de soi. Je répondis, sans songer que la Palatine qui étoit-là fût des amies de M<sup>r</sup>. de Turenne, & sans faire réflexion sur le mauvais gré qu'il m'en sauroit ; je répondis donc au Roi : Il y a un homme dans votre carrosse qui vous peut dire ce que l'on sent en pareilles occasions, qui est le Maréchal du Plessis. Il en a gagné une avec tous les agréments que l'on peut desirer, puisque ç'a été un des plus grands Capitaines de son temps qui l'a perdue à Rethel, qui est M<sup>r</sup>. de Turenne. Envoyons-le lui demander à notre arrivée : sans savoir ce qu'il en dira, vous pouvez juger du plaisir que cela lui fit. La Pala-

rine le redit à M<sup>r</sup>. de Turenne ; & depuis ce temps-là il m'a toujours desservi en tout ce qu'il a pu , comme l'on pourra voir par la suites de ces Mémoires.

Pendant le séjour de Bordeaux , la Reine mena sa vie ordinaire. L'on alla dans les Couvents, on se promenoit & on jouoit tous les soirs un très-gros jeu à la bête. Quoique je ne l'aimasse pas naturellement , & qu'en cela je ne ressemblassé pas à mon pere, soit par le peu d'occupations que j'avois, ou pour faire comme les autres , je m'étois mise du jeu de la Reine d'une maniere à ne me pas contraindre. Je fus de moitié avec le Comte de Roie , ainsi je me dispensois de jouer quand je trouvois à m'occuper plus agréablement. Le Roi faisoit faire souvent l'exercice au Régiment des Gardes : l'on avoit souvent des nouvelles de St. Jean-de-Luz, où le Cardinal étoit pour travailler à la paix avec Dom Louis de Haro. L'on peut juger de la joie que la Reine avoit lorsque les affaires s'avançoient. Le Maréchal de Grammont alla Ambassadeur extraordinaire à Madrid demander l'Infante. J'envoyai le Comte de Charni avec lui , que j'avois mené avec moi à ce voyage, parce qu'on ne faisoit rien en Flandres, où il auroit été inutile à la tête d'une Com-

pagnie de Cavalerie , que je lui avoit fait donner. Comme M<sup>r</sup>. de Montausier est Gouverneur de Saintonge & d'Angoumois, qui sont deux Provinces dans le voisinage de Bordeaux, Mad. de Montausier y vint, nous l'avions vue dans notre passage à Saintes, & même nous allâmes souper chez elle, M<sup>re</sup>. la Princesse de Conti, & moi. Elle venoit souvent me voir : c'étoit une femme qui avoit beaucoup d'esprit & de mérite. Elle vouloit toujours raccommoder Vandy avec les Comtesses, pour les remettre bien ensuite avec moi. Un jour qu'elle parloit de St. Fargeau & de tous leurs demêlés, elle dit à Vandy : Vous êtes bien fiere, Princesse de Paphlagonie. Mademoiselle de Scuderi lui avoit donné ce nom dans un de ses Romans. Elle étoit aimée de tous les beaux esprits qui ne bougeoient de chez la Comtesse de Maure. Sur cela je dis : La Princesse de Paphlagonie a une guerre déclarée contre la Reine Gillet. Je répondis cela, parce que la Comtesse de Fiesque se nommoit Gillone : c'est qu'au commencement qu'elle fut veuve du Marquis de Pienne son premier mari, elle eut un train si magnifique, que le monde qu'elle voyoit fort, s'avisa de l'appeller ainsi. Je dis donc à M<sup>re</sup>. de Montausier : Vous

ferez la paix entre ces deux Couronnes, lorsque celle de France & d'Espagne sera signée. Cette conversation dura tout un soir. Comme elle fut sortie, je dis à Vandy : j'ai envie de faire un mémoire de vos intérêts pour présenter à M<sup>e</sup>. de Montausier. Elle me répondit que cela seroit fort plaisant. Je me mis à y travailler : je ne croyois faire que cela. Comme j'avois du temps, & que ce sujet me divertissoit, j'en fis une petite Histoire qui fut achevée en trois jours, quoique je n'y employasse que deux heures par jour, le soir lorsque je revenois de chez la Reine. Je la montrai à M<sup>e</sup>. de Montausier, qui la trouva jolie, quoique cela me parût une bagatelle conforme à l'Isle imaginaire que j'avois écrite à Dombes, que je lui fis voir aussi. M<sup>e</sup>. de Pontac se mit dans la tête de la faire imprimer : l'on en fit un petit livre, qui ne fut vu que de peu de personnes.

L'on quitta bientôt Bordeaux pour aller à Toulouse. L'on prit l'eau jusqu'à Cadillac, qui est une très-belle & très-magnifique maison à M<sup>e</sup>. d'Epernon, que feu M<sup>r</sup>. son pere avoit fait bâtir pendant sa faveur. Elle est sur le bord de la Garonne, quoiqu'elle n'en ait la vue que par des avenues qui vont sur le bord. Il y a

de grands jardins, des parcs, de belles Églises, force fondations, & de superbes meubles pour le temps où ils avoient été faits. M<sup>r</sup>. d'Epéron y reçut Sa Majesté avec la dernière magnificence. Rien n'a jamais été égal à la bonne chère qu'il fit, & rien n'approchoit la somptuosité, la politesse & la grandeur qui parut en tout; c'étoit un homme qui avoit conservé un air de grand Seigneur, que personne n'a plus, soit par la quantité de Gentishommes, de Pages, & enfin de tout ce qui distingue les gens. Aussi avoit-il de quoi soutenir cela par la charge de Colonel-Général de l'infanterie Française, qui est une charge de la Couronne, par le Gouvernement de Guyenne, & par 100000 écus de rente. Tous ces avantages donnent aisément un air de distinction, pour peu que l'on ait du mérite; & il en avoit un à sa manière qui lui étoit fort particulier. Comme la Reine louoit la beauté de ses meubles & la quantité, après s'être promenée par toute la maison, il lui dit ce que peu de gens diroient, & qui est digne d'être remarqué par l'honneur qu'il fait à nos Rois, puisqu'il montra bien ce qu'ils sont au-dessus des autres. Il lui dit donc : Je suis bien fâché de n'en avoir pas de plus beaux pour

loger Votre Majesté : pendant ma disgrâce sous le regne du feu Roi, & dans les derniers troubles, j'ai perdu six millions ; c'est ce qui m'a empêché de faire achever la maison où V. M. auroit été plus commodément. Le Duc d'Anville envoya demander un logement. M<sup>r</sup>. d'Epéron répondit que là où étoit le Roi, il n'ordonnoit rien. Il dit cela, parce qu'il ne le voyoit pas, ni le Marquis d'Haluyé, & il ne les pria ni l'un ni l'autre à souper. Ils logerent & mangerent où ils purent ; tout cela se rapportoit assez à l'air de grandeur & de fierté d'un fils de Favori.

Les logements qui se firent entre Bordeaux & Toulouse seroient inutiles à écrire, parce qu'il ne s'y passa rien de particulier, ni je n'y vis rien digne de remarque, hors le château de Nerac où l'on séjourna un jour. Il en est parlé dans les Mémoires de la Reine Marguerite ; & les Histoires qu'elle a conté lui être arivées pendant le long séjour qu'elle y fit & le Roi mon grand'pere, me donnerent la curiosité de visiter les jardins, qui me parurent beaux dans leur rusticité par mille restes de vieux ajustements. Je crois que dans leurs temps ils avoient eu de la politesse ; & comme tout change, je les trou-

vai ainsi que je viens de dire. Toulouſe eſt une très-belle Ville ſur la Garonne, qui, par ſa grandeur & par la quantité de peuples qui vont & viennent dans les rues, firent qu'elle me parut avoir plus de l'air de Paris que pas une de toutes celles que j'ai vues. Ordinairement toutes les grandes Villes des Provinces, ont des quartiers déſerts, où l'on ne voit ni peuple ni boutiques ; & celle-là eſt fort remplie de l'un & de l'autre. On y voit quantité de carroſſes, à cauſe du Parlement, qui eſt un des premiers de France. Il y a un très-beau cours, où la Reine alloit quelquefois. Sa Majeſté logeoit à l'Archevêché, qui eſt une très-belle maiſon, que le Cardinal de Joyeuſe, oncle de ma grand'mere, avoit fait accommoder lorſqu'il en étoit Archevêque. Il l'étoit en même-tems de Rouen & de Narbonne. Cette Maiſon très-illuſtre par ſon ancienneté, l'avoit été davantage du temps d'Henri III. L'ainé avoit été Amiral, Duc & Pair, & avoit épouſé une Princeſſe de Lorraine, ſœur de la Reine Louiſe. Le Roi lui fit l'honneur de lui dire lorſqu'il fit ce mariage, qu'il avoit bien du déplaiſir de n'avoir plus de ſœurs, & point de filles à lui donner. Le ſecond frere de ma grand'mere étoit auſſi Duc & Pair ; l'un & l'autre ſu-

rent Gouverneurs du Languedoc. Le Cardinal fut celui qui maria sa niece à M<sup>r</sup>. de Montpensier mon grand-pere ; ainsi je vis avec plaisir, le respect & la vénération que l'on a dans cette Province pour cette Maison, où je vis force marques de grandeur qu'ils y ont laissées. Le Cardinal, avant que de mourir, voulut quitter la mode de garder trois Archevêchés ; il donna celui de Toulouse au second fils de M<sup>r</sup>. d'Upernon, qui étoit son parent, & il garda celui de Rouen, parce que mon grand-pere étoit Gouverneur de Normandie. Avant que de mourir, il supplia le Roi de lui donner pour successeur à l'Archevêché de Rouen, M<sup>r</sup>. de Harlay Chanvalon, qui avoit été nourri auprès de lui. M<sup>r</sup>. de Montpensier le considéroit comme son parent ; il étoit fils d'une fille de la Maison de la Marck : ç'a été depuis un très-grand personnage dans l'Eglise.

J'ai ouï conter une particularité qui arriva en Espagne à-peu-près dans le même temps, qui ne fera peut-être pas dans l'Histoire de ce pays-là. Cette Nation n'est pas si curieuse que la Françoisse, d'écrire jusqu'aux moindres circonstances ; il n'y a pas même des Mémoires particuliers en Espagne comme en France. Tout le monde sait que Philippe II avoit



deux filles, que l'une épousa le Duc de Savoye, & l'autre l'Archiduc Albert. Comme je ne fais laquelle étoit l'aînée, je les ai nommées sans distinction; personne n'est assez ignorant pour ne pas favoir que les Princes d'Autriche vont devant ceux de Savoye. Ce mariage fut longtemps proposé devant que d'être conclu, & il fut même comme rompu plusieurs fois. Dans l'une des ruptures, le Roi d'Espagne étoit fort en colère contre le Duc de Savoye. Dans son Conseil, il se plaignit de ses manieres, & disoit : Je ne fais pourquoi les Rois donnent des filles à des Souverains. Ce sont des alliances inutiles; ils leur font beaucoup d'honneur, & ne s'en font point à eux-mêmes. Ils s'attirent des embarras par la protection qu'il leur faut donner, & souvent ils leur attirent aussi la guerre lorsqu'il la veulent le plus éviter. Ces Messieurs-là ne connoissent pas cela, & croient être d'un bon usage. Dans ce moment, l'Amirante de Castille se leva, & dit au Roi : *Sire*, j'ai deux fils, je les offre à Votre Majesté pour les deux Infantes; je lui promets de reconnoître l'honneur qu'il me fera. Le Roi lui répondit qu'il avoit raison, & j'en aurois encore plus que vous de faire ce que vous me proposez; mon exemple devoit être sui-

vi. Il ne faut jamais prendre des gens qui ne se sentant pas honorés lorsqu'on les honore. Et très-sûrement le Roi d'Espagne lui auroit donné une de ses filles, sans que l'affaire de Savoye se raccommodât promptement, & qu'il y eût des raisons d'Etat qui l'obligerent d'envoyer l'Infante Isabelle pour commander en Flandres.

Pendant que M<sup>r</sup>. le Cardinal étoit à St. Jean-de-Luz, & que la paix & le mariage du Roi étoient prêts à se conclure, il mourut un des fils du Roi d'Espagne. J'ai oublié de dire que tant qu'il n'y eut qu'un fils en Espagne, le Roi d'Espagne n'avoit pas voulu songer au mariage, & ce ne fut que sur la naissance du second que Pimentel étoit venu à Lyon. Cette mort allarma un peu la Reine. M<sup>r</sup>. le Cardinal lui manda qu'elle ne changeroit rien, parce que le Roi d'Espagne ne vouloit pas rompre l'affaire; qu'elle étoit trop utile pour le bien de la Chrétienté, qu'il espéroit que Dieu béniroit ses intentions, & lui en donneroit un autre. La Reine d'Espagne devint grosse peu de temps après. Nous prîmes le deuil de ce Prince. Nous le quittâmes au retour de M<sup>r</sup>. le Cardinal, parce qu'on ne le porte pas en Espagne des enfants, qu'ils n'aient sept ans. Cette coutume me paroît bonne & est très-bien fon-

dée, puisque l'Eglise se réjouit de la mort des enfans au-deffous de cet âge-là.

Le Roi d'Angleterre avoit été en Espagne, il ne me souvient pas pourquoi. Comme le Duc d'Yorck & lui avoient servi en Flandres, cela lui pouvoit avoir donné quelques raisons d'y aller. Il repassa en France. Le Roi & la Reine allèrent au-devant de Monsieur le Cardinal qui venoit de St. Jean-de-Luz. Son retour donna une grande joie, & l'on avoit bien raison & lui aussi d'être satisfait de la paix. Le lendemain qu'il fut arrivé, il me vint voir. Nous entrâmes dans un cabinet, après avoir été quelque temps avec tout le monde, parce qu'il avoit à me parler; il commença par me dire: Il ne me fera jamais imputé de préférer mes intérêts à ceux de mon maître & de tous ceux qui ont l'honneur de lui appartenir; je fais bien la différence qu'il y a de ma famille à sa maison. Après quoi il me dit: le Roi d'Angleterre m'a fait proposer de le marier avec ma niece Hortense. Je lui ai répondu, qu'il me faisoit trop d'honneur; que tant qu'il y auroit des cousines germanes du Roi à marier, il ne falloit pas qu'il songeât à mes nieces; qu'il auroit sujet de se repentir s'il avoit fait une pareille faute, & moi d'y avoir consenti;

qu'on commençoit à pouvoir espérer qu'il se rétablirait, que sans cela il ne me le proposeroit pas. Je me remerciai, & lui répondis, que quand les affaires avoient été aussi avancées que celles du Roi d'Angleterre & de moi l'avoient été, & ne s'étoient pas achevées, il n'y avoit guere d'apparence d'y devoir songer; que j'étois assez glorieuse pour ne vouloir pas que l'on lui proposât l'affaire, s'il ne l'avoit imaginé & souhaité lui-même; que je lui conseilais fort de lui donner Hortense; que je serois fort aise qu'elle fût ma cousine germaine. Nous nous séparâmes fort contents l'un de l'autre, & avec force protestations d'amitié. J'appris que du temps de la mort de Cromwel, la Reine d'Angleterre avoit fait faire la même proposition à M<sup>r</sup>. le Cardinal qui l'avoit refusée; pour cette dernière fois, c'étoit M<sup>r</sup>. de Turenne qui l'avoit faite. Il prenoit un grand intérêt à tout ce qui regardoit le Roi d'Angleterre. Comme ce n'étoit pas un homme heureux dans les affaires dont il se mêloit, celle-là ne réussit pas entre ses mains. La Reine d'Angleterre témoignoit un grand empressement pour ce mariage, à ce que me dit M<sup>r</sup>. le Cardinal. Il trouvoit aussi-bien que moi, qu'il ne lui convenoit pas d'en avoir en

pareille occasion. Je le trouvai de bon sens là-dessus ; & depuis que je l'ai mieux connu que je ne faisois devant la fronde, (j'avois peu parlé à lui, hors à Bordeaux, comme l'on aura vu ci-devant) je trouvais qu'il se faisoit assez de justice en tout. Comme je n'avois pas le même empressement de me marier, que la Reine d'Angleterre en avoit à demander Hortense, j'écoutois tout ce que l'on me disoit avec une très-grande indifférence ; & lorsque je songeois à celui à qui je pourrois me marier, je ne trouvois rien de si difficile à décider, quoiqu'alors il y eût assez de partis qui me convenoient. Comme j'avois vu souvent des affaires prêtes à conclure qui avoient manqué, j'étois résolue de n'en plus croire d'assurées que je ne fusse devant un Prêtre. Il est vrai aussi que je n'en souhaitois aucune. J'étois très-persuadée d'un autre côté, qu'il en falloit remettre la conclusion à la Providence ; parce que c'étoit elle qui décidoit de tous les événements. J'ai grand'peur que la résignation où je me trouvois alors, ne vint pas du principe où nous la devons prendre, & que c'étoit le peu d'inclination que j'avois au mariage, & une très-grande indifférence que j'avois pour les partis qui pouvoient songer à moi, qui me faisoit

regarder tout cela avec une très-grande tranquillité naturelle. Cette même Providence qui agit en tout, & qui fait qu'il ne tombe pas un cheveu de la tête qu'elle ne l'ait prévu ; n'avoit pas encore décidé, & est encore suspendue à décider de ce qui arrivera de moi, sur un état fixe dans lequel je puisse trouver un parfait repos. Je fais bien que l'on n'en peut avoir sans se soumettre entièrement à elle. C'est à quoi je devois travailler, & l'ouvrage m'en devoit être plus agréable que d'écrire des Mémoires, parce qu'il me seroit plus utile. Je connois aussi que ce seroit trop présumer de soi-même, de croire pouvoir toujours prier ou méditer. L'on n'est pas assez parfait pour se pouvoir trouver sans cesse devant Dieu. Je pense même qu'il est souvent bon de s'en retirer par respect ; & le temps qui nous reste lorsque l'on ne dit rien contre son prochain, l'on peut, comme je crois, l'employer, sans craindre de mal faire, à un acte aussi indifférent que celui-ci l'est.

Comme le Roi d'Espagne ne devoit partir de Madrid pour venir à la dernière Ville qui sépare la France d'avec l'Espagne, nommée Fontarabie, qu'au premier jour d'Avril, on parla d'aller passer l'hyver à Paris. L'on disoit aussi que l'on

iroit en Languedoc & en Provence, où il y avoit encore quelques troubles ; ainsi nous fûmes quelques jours sans savoir ce que l'on feroit, parce qu'à la Cour on dit souvent les affaires devant qu'elles arrivent, & sur-tout en matière de voyage. Dans ce temps-là Guitaut vint à la Cour de la part de Mr. le Prince ; l'on peut juger comment il y fut reçu. Le Roi d'Angleterre passa à Blois ; l'on y ajusta fort ma sœur, parce que l'on la vouloit marier à quelque prix que ce fût. M<sup>r</sup>. de Lorraine alla à Blois, où il demeura long-temps. Il y fit aller son neveu le Prince Charles, qui avoit quinze ans. Il mangeoit avec mes sœurs, & Madame étoit ravie qu'il fût toujours avec elles. Cependant les enfants de cet âge-là s'occupent d'autres pensées que celles de faire des poupées. Ainsi il ne manqua pas de devenir amoureux de la fille de M<sup>r</sup>. de Raré, Gouvernante de ma sœur ; & le Marquis de Beauveau, Gouverneur du Prince Charles, avoit peur qu'il ne le devînt de ma sœur. Il savoit que ce mariage ne lui convenoit pas. Il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour qu'il n'y allât pas si souvent. Pour Madame, qui n'avoit aucune prévoyance, elle ne songeoit qu'à prier Dieu, & à manger, pour remédier à ses vapeurs : ce qui étoit juste-

ment ce qui les augmentoit, aussi-bien que la vie sédentaire qu'elle menoit & entretenoit avec ses femmes Lorraines, qu'elle trouvoit de meilleure compagnie que tout ce qu'il y avoit de gens à Blois, où il s'en pouvoit trouver beaucoup dont la conversation auroit été meilleure que celle de ces femmes. Quoique la Cour de Monsieur fût fort diminuée depuis son exil, elle ne donnoit ordre à rien, & ne voyoit ses filles qu'un demi-quart-d'heure le soir, & autant le matin. Elle ne leur disoit rien, sinon : Tenez-vous droites, levez la tête. Voilà toutes les instructions qu'elle leur donnoit. Elle ne les voyoit plus le reste de la journée, & ne s'informoit pas seulement de ce qu'elles faisoient. M<sup>e</sup>. de Baré étoit dans sa chambre, où il y avoit cinq ou six filles de toutes sortes de gens. Monsieur y alloit souvent : mes sœurs étoient dans leurs chambres avec quantité de petites filles ; & personne de qualité ni d'autorité ne se trouvoit-là pour leur pouvoir rien dire.

Depuis que j'avois vu Monsieur à Chambord, je lui écrivois avec soin tout ce que j'apprenois pour tâcher de le divertir, & je lui faisois toujours mille amitiés dans mes lettres. Il me répondoit ; ainsi je croyois avec raison être bien avec lui.



L'on me manda de Paris, que depuis que l'on ne voyoit plus d'espérance au mariage du Roi avec ma sœur, mon pere songeoit à celui de Savoye. Cela me fut fort indifférent. Un jour le Cardinal me dit : Il y a bien des nouvelles ; Monsieur m'a écrit une grande lettre, pour se plaindre de ce que vous empêchez le mariage de M<sup>r</sup>. de Savoye avec votre sœur, & que M<sup>r</sup>. l'Archevêque d'Embrun, qui est Ambassadeur pour le Roi, a écrit que M<sup>e</sup>. de Savoye a trouvé une lettre que vous écrivez à M<sup>r</sup>. de Savoye, par laquelle vous lui marquez que votre sœur étoit bossue, & quantité d'autres circonstances défobligeantes pour elle. Je me mis à rire, & répondis à M<sup>r</sup>. le Cardinal, que j'avois grande pitié de Monsieur de s'amuser à ces contes, & d'ajouter foi aux folies de l'Archevêque d'Embrun, & à celles de ma tante ; qu'il me paroissoit qu'elle étoit aussi méchante que folle. Cela ne laissa pas que de me mettre en colere. Lorsque ma fierté eut surmonté le ridicule de ma tante & de M<sup>r</sup>. d'Embrun, je demandai à M<sup>r</sup>. le Cardinal ce que j'avois à faire ? Il me dit : Il faudra voir. Comme j'avois fortement cette affaire en tête, & que je ne voulois pas laisser M<sup>r</sup>. plus long-temps dans le chagrin que cela lui causoit con-

tre moi, j'allai trouver M<sup>r</sup>. le Cardinal le lendemain pour lui proposer d'écrire à Monsieur, & d'envoyer quelqu'un à M<sup>e</sup>. Royale, afin de lui faire un éclaircissement : ce qui étoit proprement lui donner un démenti, en cas qu'elle défavouât la lettre dont elle avoit parlé à Monsieur. J'ajoutai que je ferois une lettre de manière que je pourrois satisfaire Monsieur ; que je la ménagerois si peu, qu'elle jugeroit aisément que je n'avois aucune envie d'épouser son fils. M<sup>r</sup>. le Cardinal me dit que cela seroit fort bien. Il me conseilla de ne pas écrire à Monsieur que je n'eusse reçu la réponse de M<sup>e</sup>. Royale, parce qu'il étoit méfiant ; & c'est pour cela même qu'il ne voudroit pas que vous envoyassiez en Piémont, parce qu'il croiroit que ce seroit pour faire parler à M<sup>r</sup>. de Savoye sur votre compte particulier. C'est pourquoi, dit-il, vous ne lui en devez rien dire. J'écrivis donc à ma tante une lettre la plus fiere que l'on puisse imaginer d'une Demoiselle de mon humeur, qui fait assez mépriser les gens quand ils méritent de l'être, & si je l'ose dire, d'une Fille de France. Je méprisois beaucoup ma tante, par la différence de nos manieres & de nos conduites : je crois avoir assez de raison de le devoir faire. L'on verra

par tout ce que j'ai écrit par ces Mémoires, que je n'ai eu aucune envie de me marier, à moins que de trouver des grandeurs qui fussent conformes à ma naissance, & à la juste ambition qu'elle me devoit donner. Je n'ai guere rien compris qui pût l'égalér; & avec cela l'imagination vive que Dieu m'a donnée, me pouffoit toujours dans l'excès : ainsi je ne pouvois être touchée que d'un grand mérite, ou d'une grande élévation, & je ne trouvois ni l'un ni l'autre dans M<sup>r</sup>. de Savoye. L'on croira aisément que je n'épargnai point dans les termes de ma lettre beaucoup de circonstances pour maintenir ma gloire, que je croyois avoir été blessée dans cette occasion. M<sup>r</sup>. le Cardinal, à qui j'avois montré cette lettre, la trouva fort bien, & voulut écrire lui-même à M<sup>r</sup>. de Navailles & à M<sup>r</sup>. Servien, qui avoient été envoyés Ambassadeurs du Roi à Turin. Ce fut Brays que j'y envoyai. Il alla prendre congé de M<sup>r</sup>. le Cardinal, qui lui donna ses instructions. Je lui ordonnai de ne voir M<sup>r</sup>. de Savoye que chez M<sup>e</sup>. sa mere. Dans le temps que M<sup>e</sup>. Royale mandoit tous ces contes à Monsieur, elle m'écrivoit fort souvent avec des termes les plus tendres du monde. C'étoit dommage qu'elle fût de la

qualité dont elle étoit , parce qu'elle avoit toutes celles qu'il falloit pour être une bonne Comédienne. Monsieur avoit depuis quelques années une loupe au milieu du dos , qui étoit devenue fort grosse ; elle s'étoit ouverte & jettoit quelques humeurs. Il y avoit un an qu'elle s'étoit fermée dans le temps de la Canicule , ce qui lui avoit causé quelques étourdissemens fâcheux , qui donnerent lieu aux Médecins de lui conseiller d'aller à Bourbon , parce que ces eaux lui avoient toujours fait du bien. Comme l'on flatte les Princes sur tout ce qui les regarde , & très-souvent aux dépens de leur ame , aussi-bien que de leur vie , il y en eut qui , par complaisance , lui dirent qu'il pouvoit attendre jusqu'au Printemps.

Nous partîmes après Noël de Toulouse pour aller à Montpellier , où l'on séjourna deux ou trois jours. C'est une fort jolie Ville ; l'on n'y peut aller qu'en chaise , ou à pied , parce que les rues y sont très-étroites. Il faisoit un froid & une gelée horrible. Le soleil de Languedoc est tel d'ordinaire , qu'il est aussi chaud au mois de Janvier qu'il l'est en France au mois de Juillet. L'on disoit que les femmes y étoient jolies ; pour moi je les trouvai fort fardées & pleines de rouge. Elles avoient  
de

de l'esprit, à ce que disoient les hommes. Elles ont un air enjoué qui ne me plaisoit pas. Monsieur alla au bal chez M<sup>e</sup>. de la Motte-Argencourt, mere d'une des filles de la Reine. J'allai avec lui, nous nous y ennuyâmes fort, nous voulions voir toutes les beautés dont on nous avoit parlé, qui ne me parurent pas telles qu'on les avoit prônées. L'on continua le chemin droit à Nîmes. J'y suppliai la Reine de me permettre d'aller à Avignon, parce que j'avois fort entendu parler de la beauté de cette Ville. Avec cette curiosité j'étois bien-aîsè d'éviter le trajet de Beaucaire à Tarascon, où le Rhône est large. Ainsi j'aimois mieux l'aller passer sur le pont d'Avignon. J'y mandai que j'y voulois être inconnue, & que je priois que l'on ne me fit aucun honneur. Mademoiselle de Vandy étoit demeurée malade à Toulouse, de maniere que je n'avois que M<sup>e</sup>. de Montglas avec moi. Je priai M<sup>e</sup>. la Duchesse d'Orval, femme du Premier Ecuyer de la Reine, de m'accompagner à ce petit voyage. J'y menai aussi M<sup>lle</sup>. d'Armentieres sa cousine, qui demeuroit avec elle. L'on séjourna un jour à Nîmes. L'on alla voir les arènes & les aqueducs où passe une riviere : ces ouvrages ont été faits par les Romains.

Je partis pour Avignon le jour que la Cour s'en alla à Arles, avec intention de la joindre le jour d'après. Je ne voulois séjourner qu'un jour à Avignon. Je passai sur le pont du Gar, qui est encore un ouvrage fait par les Romains, & fort curieux. Ce sont trois ponts les uns sur les autres, dont la structure est faite comme pour un seul. Ils ne sont soutenus que d'un côté. Il faut voir cet ouvrage pour le pouvoir comprendre. Je l'ai passé à pied, il fallut qu'un de mes cochers passât mes trois carrosses, parce qu'il falloit une adresse toute particuliere pour le pouvoir faire, à cause qu'ils étoient plus grands que ceux qu'on fait ordinairement. Je ne montai pas aux deux ponts de dessus, parce que j'avois mal à un pied, dont je fus très-fâchée. Au bout du pont d'Avignon, j'arrivai à une petite Ville qui est de la France. Je dis cela, quoiqu'anciennement tout en fût; & par une possession peut-être abusive, le Pape en jouit. Cette Ville se nomme Villeneuve. Il y a un Fort au-dessus, que l'on appelle St. André. Le Gouverneur fit tirer le canon. L'on me vint haranguer à double titre, & par ce que je suis, & parce que Monsieur étoit Gouverneur de Languedoc. Je reçus fort mal ces honneurs & ces harangues.

Je leur disois : Je ne suis pas Mademoiselle , je suis inconnue. Voilà toute la réponse que je leur fis. Je trouvai au bout du pont la chaise de M<sup>r</sup>. le Vice-Légat , avec plusieurs autres. Je m'y mis , & je vis le pont & le Rhône au clair de la Lune ; l'un & l'autre me parurent fort beaux , & me firent grand'peur. Le Rhône est fort rapide & fort large , & le pont d'une grande hauteur & en mauvais état. Comme je fus au bout du côté de la Ville , je vis quantité de monde & de flambeaux ; j'entendis des tambours & des trompettes , cela me parut formidable. Je n'avois en tête que d'être inconnue. Comme je vis tout cela , je sortis de ma chaise , & je me mis dans une maison où étoit le Bureau du Roi. M<sup>c</sup>. d'Orval , & tout ce qui étoit avec moi , crêvoit de rire de voir la crainte que j'avois que l'on ne me fît de l'honneur. Cela surprenoit tout le monde , parce que ce n'étoit pas mon humeur ordinaire : je suis née & accoutumée à en recevoir par-tout. M<sup>r</sup>. le Vice-Légat , transporté d'un grand zèle de m'en rendre , & pourvu d'une force proportionnée à sa grosseur , donna un coup de poing dans la porte , duquel coup il la rompit. J'aurois dû reconnoître l'autorité du Pape , & le révéler en sa personne.

Je n'y songeai pas. Il me faisoit mille compliments en Italien, & je lui répondois fort incivilement : Je veux être inconnue. Il avoit avec lui le Commandant des Armées du Pape, nommé le Commandeur Lomellini, ou autrement le Grand-Prieur d'Angleterre, & les Consuls. Enfin, malgré moi, l'on me fit tous les honneurs imaginables. Les Bourgeois & la garnison étoient sous les armes, avec une grande quantité de flambeaux, & toutes les Dames de la Ville aux fenêtres. Lon tira furieusement du canon, & celui de St. André répondoit à celui de la Ville. J'arrivai chez M<sup>r</sup>. le Marquis de Grillon, homme de qualité de ce Pays-là, que je connoissois. Je ne voulus pas aller loger au palais du Pape. La maison de M<sup>r</sup>. de Grillon est fort belle, bien bâtie, & peinte à l'Italienne. Comme je fus dans ce logis où il y avoit un monde infini, je me rassurai, & voulus alors paroître ce que j'étois. Je devins civile & commençai à ne plus gronder personne. Je reçus le monde à mon ordinaire. Le Vice-Légat fut long-temps avec moi. Lorsque tout le monde fut parti, un de mes gens me conta une aventure qui me fit bien rire. Il y avoit une Compagnie de Cavalerie qui n'étoit pas forte



aguerrie, & qui montoit rarement à cheval ; c'étoit le Chevalier Rospigliosi qui la commandoit. Je crois qu'il est à cette heure Cardinal. L'on voulut mettre cette troupe en Escadron dans un quartier de la Ville où je devois passer. Le Brigadier peu accoutumé à de tels maneges, aussi-bien que son cheval, tomba dans une cave. Cette aventure ne fut pas oubliée. Comme j'avois fait une longue tournée, & que mes Officiers n'étoient pas arrivés, le Marquis de Vallavoir, qui étoit à M<sup>r</sup>. le Cardinal, & que je connoissois, me dit : Si l'on osoit, l'on vous donneroit à souper. Comme il étoit tard, & que j'avois envie de dormir, j'acceptai son offre avec joie. J'allai donc souper chez la tante de sa femme, qui étoit belle-sœur de M<sup>e</sup>. de Grillon. L'on entroit de la maison où j'étois, dans celle-là ; & pendant le souper, j'entretins un des plus beaux-esprits de la Ville, qui étoit Chef de l'Académie. Après le souper, on me donna les Marionnettes. J'avois si grande envie de dormir, que de meilleurs divertissemens ne m'auroient par arrêtée. Le lendemain je résolus de voir tout ce qu'il y avoit de rare dans la Ville. L'on me dit qu'il falloit commencer par le palais. J'y allai, & je trouvai sur mon che-

min toute la Garnison sous les armes dans la Place. La vue du palais est admirable ; les appartements y sont fort grands & beaux , quoique ce soit une vieille maison , point ajustée , meublée à l'Italienne. Dans une des plus belles chambres , il y avoit le portrait du Roi sous un dais. Dans le cabinet de M<sup>r</sup>. le Vice-Légat , il y avoit sur une table un Livre tout ouvert : j'y lus , & j'y trouvai la généalogie de M<sup>r</sup>. le Vice-Légat , qui l'avoit sans doute laissée à dessein , pour que je visse qu'il étoit parent de la Maison de Joyeuse. Il ne m'en dit rien. J'imaginai ce qui en pouvoit être , & je lui fis une honnêteté là-dessus. Ensuite j'allai au Cours , où je vis un monde infini. Le Cours est sur le bord du Rhône , le long des murailles de la Ville qui sont les plus belles du monde. Puis j'allai à la Synagogue des Juifs. Ils chanterent , jamais je n'ai vu un si vilain lieu , ni de si vilaines gens. Après j'allai à une N. D. qui est au bout de la Ville. Il y a une fort belle Chapelle , où l'on me dit qu'il se faisoit force miracles. J'allai aussi aux Carmélites qui ne sont pas comme celles de France , & ensuite dans un autre Couvent , à la priere de M<sup>e</sup>. de Grillon , puis au bal qui se donnoit entre les Dames tour-à-tour. Si je

ne me trompe , c'étoit ce jour-là chez M<sup>e</sup>. la Marquise de Châteauneuf , dont le mari étoit de la Maison de Simiane. M<sup>e</sup>. d'Orval & M<sup>e</sup>. de Montglas étoient à la bonne place. Je voulois être inconnue. Je m'étois mise sur un petit siege. M<sup>rs</sup>. les Vice-Légats dansent ordinairement à ces bals ; pour celui qui l'étoit alors , de la grosseur dont il étoit , il ne lui auroit pas été possible de le pouvoir faire. Il y avoit une coutume que l'on ne pratiqua pas ce jour-là , qui est , qu'à chaque courante , la Dame qui la devoit danser alloit baiser M<sup>r</sup>. le Vice-Légat à sa place. Cela me semble assez ridicule , & je lui dis que cela me paroissoit ainsi. Il me dit qu'il étoit bien-aise que je le désapprouvasse , qu'il en aboliroit la coutume. Le bal finit par-là.

Le lendemain avant que de partir , j'allai aux Célestins entendre la messe dans la chapelle de St. Luxembourg , pour qui l'on a une très-grande vénération. Il n'a pas été canonisé , parce qu'il avoit été fait Cardinal par un des anti-Papes. La quantité de miracles qu'il a faits , le grand nombre de morts qu'il a ressuscités , lui ont donné une telle approbation & une telle dévotion , que l'Eglise a toléré celle des peuples. Depuis quelques an-

nées, cette même dévotion s'est réveillée à Amiens dans l'Eglise de St. Martin, où sont les Peres Célestins. La dernière fois que la Cour y fut, j'y allai : on a tant besoin du secours des Saints, que l'on ne les sauroit trop chercher. Si l'on pouvoit lier une amitié étroite avec eux, & se conformer à la vie qu'ils ont menée, ces amis-là seroient plus solides & plus utiles que ceux du monde. Nous avons plusieurs alliances avec la Maison d'où est sorti ce Saint. Lorsque je partis d'Avignon, je croyois aller passer un bac pour m'en aller par terre trouver Leurs Majestés. L'on me dit qu'il étoit rompu, ainsi je fus obligée de me mettre sur le Rhône. Le Vice-Légat, qui alloit trouver le Roi, avoit un très-joli bateau ; il me le donna & en prit un autre. Si j'avois voulu éviter l'eau que je craignois extrêmement, il m'auroit fallu attendre quelques jours. J'avois dit au Roi le jour que je me rendrois auprès de lui ; ainsi quelque répugnance que j'eusse d'aller par eau, je n'hésitai pas à m'y mettre. Lorsque j'entrai dans le bateau, j'y priai Dieu du meilleur de mon cœur ; je me recommandai à lui, & après cela je fis mon voyage. Comme il avoit fait un furieux froid, & qu'il dégelait, il y avoit des glaçons qui sembloient des ro-

chers effroyables. Le Rhône va d'une vitesse qui fait à mon gré plus de plaisir que de peur ; il faisoit très-beau, aussi j'eus la vue du pays qui est admirable. Je me rassurai si bien sur l'eau, que je m'endormis dans le bateau ; ainsi je trouvai le trajet très-court jusqu'à Arles. Comme j'entrai chez la Reine, elle s'écria : Quoi ! vous êtes venue par eau ? Je lui dis que l'envie que j'avois de me rendre auprès d'elle avoit surmonté toutes mes craintes, & que je n'en aurois jamais qui me pussent faire manquer au moindre de mes devoirs. Tout le monde me dit : Vous n'avez pas eu peur ? A la Cour les moindres circonstances font parler long-temps, tant on y'est inutile & peu habile. Je servis de conversation tout ce soir-là. Il avoit fait une si horrible gelée, & qui avoit duré si long-temps, que le Lieutenant-Colonel des Gardes, Fourille, homme de bonne foi, dit au Roi & à la Reine, que le Régiment des Gardes avoit passé de Tarascon à Beaucaire sur la glace, & qu'il avoit été tout couvert de poudre sur le chemin, tant il étoit sec & battu. L'on ne resta qu'un jour à Arles, le lendemain l'on alla coucher à Salon. Cette place est située dans un endroit de Provence que l'on appelle la plaine de Crau. C'est un

Pays fort pierreux, où il ne croît presque rien que du serpolet : ce qui fait que l'on y estime grandement les moutons qui en mangent. Pour moi je n'ai pas trouvé que la viande le sentît comme on le disoit. Je ne fais si je ne me connois pas à goûter ce qui est bon & méchant. Je fais bien que le mouton de Beauvais me semble meilleur, & a beaucoup plus de mine que l'autre, parce qu'ils y sont fort petits. Cette Ville n'a donc rien de recommandable que la naissance de Nostradamus ; l'on y voit son tombeau dans un des piliers de l'Eglise. Je ne me souviens pas s'il y a une épitaphe, je ne doute pas qu'elle n'y soit ; & comme elle y doit être en latin, je n'en aurois pu rien dire quand même je l'aurois vue. Ce personnage s'est rendu si célèbre par ses prédictions, qu'il n'a pas besoin d'autre mérite pour se rendre considérable dans les siècles à venir.

L'on alla coucher à Aix, où l'on reçut Leurs Majestés à l'ordinaire. Elles logerent à l'Archevêché chez le Cardinal Grimaldi. Il me semble qu'il n'étoit pas chez lui. Il étoit en Italie ou à Monaco. Le Prince de ce nom étoit de la même Maison que lui ; son petit-fils le Duc de Valentinois, épousa dans ce temps-là M<sup>lle</sup>. de

Grammont, fille du Maréchal, qui étoit une belle & aimable personne. Ce mariage s'étoit fait à Bidache au retour de l'ambassade d'Espagne. M<sup>r</sup>. de Valentinois étoit jeune, bien fait & grand Seigneur; avec tout cela il ne plaisoit pas à Mademoiselle de Grammont, qui étoit très-fâchée de se marier. Il y avoit quelqu'un à la Cour qui lui plaisoit davantage, & en cela son goût n'étoit pas dépravé. Il y a eu assez de gens qui ont été de ce goût, & même un peu trop pour le bien du personnage. Il y avoit eu des troubles en Provence, comme je l'ai déjà dit, & surtout à Marseille, où l'on avoit envoyé des troupes pour morigener les mutins. Il est fort extraordinaire que pendant que l'on faisoit la paix à St. Jean-de-Luz, & que le Roi étoit dans les Provinces voisines, on se soulevât dans un coin du Royaume. L'on punit bien sévèrement l'insolence des Marseillois; on fit abattre un des côtés des murailles de leur Ville, & l'on fit bâtir une citadelle de l'autre. Monsieur de Mercœur, qui étoit Gouverneur de la Province, fit cette expédition, secondé de M<sup>r</sup>. le Président d'Oppede, qui étoit proprement l'homme du Roi, & qui faisoit tout dans la Province; c'est-à-dire, la pluie & le beau temps. Il avoit été dans

le commencement à la tête des révoltés contre M<sup>r</sup>. d'Angoulême, qui en étoit Gouverneur, de la même manière que les Bordelois avoient fait autrefois contre M<sup>r</sup>. d'Epernon. Il disoit avec tous ceux de sa révolte, que ce n'étoit pas contre le Roi ; cependant on en jugeoit autrement. Le Premier Président revint à son devoir ; il fut chaud & emporté pour le parti du Roi, comme il l'avoit été auparavant pour l'autre ; ainsi il s'étoit fait haïr dans la Province. Il se mit mal avec tous ceux qui avoient été dans les commencements révoltés avec lui. Pendant que l'on fut à Aix, l'on en châtia, l'on en fit pendre, l'on en envoya aux galeres, & l'on exila quelques-uns des principaux du Parlement dans des pays fort éloignés. Et comme tout cela se faisoit par ses conseils, il acheva de s'attirer l'aversion de tout le monde. Pour rétablir l'autorité du Roi, l'on fit tous ces genres de châtimens qui autoriserent le Premier Président, & le rendirent d'autant plus redoutable, que c'étoit lui qui faisoit tout. M<sup>r</sup>. de Mercœur n'osoit rien décider ; & lorsqu'on lui faisoit une demande, il répondoit bonnement que l'on s'adressât à M<sup>r</sup>. le Premier Président, qui agiroit ainsi qu'il trouveroit à propos. L'homme qui fut condam-



né aux galeres , avoit été Capitaine dans le Régiment de Valois. Il me fit prier de parler pour lui au Roi. Je m'adressai à M<sup>r</sup>. le Cardinal , qui me renvoya au Premier Président , & me dit : Je ne fais pas les affaires de ce Pays-ci ; c'est lui qui se mêle de tout. Je lui en parlai. Il me fit force compliments , & ne laissa pas d'envoyer l'homme aux galeres. C'étoit un homme bien fait. Je le vis lier , cela me fit pitié. Il savoit que j'avois parlé pour lui , ce qui l'obligea à regarder à mes fenêtrés. Je m'en ôtai , & je vous avoue que cela me fit d'autant plus de peine , que je savois que c'étoit le Premier Président lui-même , qui l'avoit engagé dès le commencement des troubles dans le parti. C'est ce qui faisoit son crime , & il l'envoyoit aux galeres. Quoiqu'il me fût dur de voir souffrir un homme , je ne laissai pas de concevoir qu'il falloit que le Premier Président eût des raisons pressantes pour le service du Roi , d'agir ainsi , parce qu'il étoit de mes amis , & que j'avois beaucoup d'estime pour lui. C'est un homme de mérite , de la Maison de Fourbin. Après avoir fait tous ces châtimens , l'on chanta le *Te Deum* pour la paix : elle fut publiée le second Février , qui est la fête de Notre-Dame. Cela se fit

dans la Cathédrale ; & lorsque la cérémonie fut finie, l'on publia la paix dans toutes les places publiques, & dans les carrefours de la Ville. Le Parlement y étoit en robes rouges, toutes les autres Compagnies, les Corps de Villes, les Ambassadeurs, tout y étoit de la même manière & avec les mêmes cérémonies qu'on a accoutumé d'observer à Paris. C'étoit une joie si générale, qu'on n'en a jamais vu une si naturelle dans l'esprit & dans le cœur de tout le monde. La mienne fut troublée sans savoir pourquoi. Je m'en allai à mon logis pleurer, & je ne pus essuyer mes larmes pendant une grosse heure. Je dis à Commenges : Il faut qu'il me soit arrivé quelque malheur que je ne sache pas, & dont mon état soit un pressentiment. Il se moqua de moi, & me dit : Ce sont des vapeurs qui ne signifient rien. J'en fus inquiète plus de 24 heures. A force de m'en faire la guerre, & de me tourmenter là-dessus, je n'y songeai plus, & je ne m'occupai que du bruit qui couroit que M<sup>r</sup>. le Prince alloit venir. Cela me réjouit beaucoup. M<sup>r</sup>. de Longueville vint deux jours devant lui. Le jour qu'il arriva, j'étois chez la Reine, fort empressée de voir M<sup>r</sup>. le Prince. Elle me dit : Ma niece, allez-vous-en faire un tour au

logis , M<sup>r</sup>. le Prince m'a fait prier qu'il n'y eût personne la première fois que je le verrois. Je me mis à sourire de dépit , & lui répondis : Je ne suis personne , je crois même que M<sup>r</sup>. le Prince sera étonné s'il ne me trouve pas ici. Elle insista d'un ton fort aigre : ainsi je m'en allai dans la résolution de m'en plaindre à M<sup>r</sup>. le Cardinal : ce que je fis le lendemain , & lui dis , que si pareille aventure m'arrivoit une autre fois , je m'en irois. Il me fit de grandes excuses. J'envoyai faire des compliments à M<sup>r</sup>. le Prince , & lui témoigner l'impatience que j'avois de le voir. Il me manda qu'il étoit au désespoir de n'oser venir chez moi , qu'il n'eût été chez Monsieur , de manière que je ne le vis que le lendemain. Il étoit à la Cour , comme s'il n'en fût jamais sorti. Le Roi lui parloit familièrement de tout ce qu'il avoit fait , tant en France qu'en Flandres , & cela avec autant d'agrément que si les choses s'étoient toutes passées pour son service.

Mylord Germain vint à Aix. Je lui parlai du mariage du Roi d'Angleterre avec Hortense. Il me le défavoua fort. On résolut d'aller à la Ste. Baume & à Toulon. Comme la Cour faisoit de petites journées , je suppliai la Reine de me permettre

de ne pas partir avec elle, parce que j'avois la migraine, qui me venoit d'avoir veillé toute la nuit. Je l'avois passée au bal, & à une Comédie où étoit M<sup>r</sup>. le Prince, avec qui j'avois beaucoup parlé: il étoit auprès de moi. Le Roi se vint mettre de la conversation; l'on parla fort de la guerre, & M<sup>r</sup>. le Prince & moi raillâmes fort de toutes les folies que nous avions faites. Le Roi entroit le mieux du monde dans nos plaisanteries. Quoique j'eussè déjà la migraine, je ne m'y ennuyai pas du tout. Comme M<sup>r</sup>. le Cardinal avoit la goutte, & qu'il restoit à Aix aussi-bien que moi, nous devions le lendemain travailler à nos dépêches pour Blois, où je devois envoyer Brays, qui étoit arrivé de Piémont il y avoit déjà quelque temps. Comme il me falloit concerter avec le Cardinal ce que j'avois à écrire à Monsieur, & qu'il avoit eu beaucoup d'affaires, il m'avoit remis d'un jour à l'autre, jusqu'à ce moment-là qui me parut favorable; & c'est pour cela même que je ne voulus pas le perdre. Brays, à son arrivée, m'avoit rendu compte, que lorsqu'il fut à Turin, on avoit eu beaucoup de curiosité de savoir qui il étoit, quoiqu'on eût dû aisément le reconnoître, parce qu'il avoit un de mes valets-de-pied

avec lui. Apparemment ceux qui avoient donné dans cette curiosité ne connoissoient pas ma livrée. L'on envoya Prudhomme, qui étoit fils d'un Barbier du Roi, qui ne manqueroit pas de le connoître si c'étoit un homme de la Cour. Lorsqu'il en eut informé M<sup>r</sup>. le Duc de Savoye, il lui envoya un de ses carrosses avec des valets-de-pied, & un maître des Cérémonies dedans. Il alla chez Madame Royale. Comme elle l'avoit vu à Lyon, elle lui dit : Quelle bonne raison à obligé ma niece de m'envoyer visiter ? Il lui donna ma lettre, & lui dit : V. A. R. verra elle-même la raison pour laquelle Mademoiselle m'a envoyé. Elle la lut, & lui répondit : Je ne fais ce que c'est, je ne me plains point d'elle, & n'entra pas plus avant en matiere avec lui. Elle lui parut surprise & beaucoup embarrassée. Elle le mena voir un cabinet où il y avoit bien des bijoux, & après lui demanda s'il ne vouloit pas voir son fils. Il lui répondit, qu'il n'en avoit point d'ordre. Elle lui répliqua : Je veux que vous le voyiez. Le lendemain, il y alla, il lui demanda où j'étois, comment je me portois, où étoit la Cour, & tout cela pendant qu'il s'habilloit & se promenoit. Il y resta cinq ou six jours sans qu'on lui parlât de le dé-

pêcher. Madame Royale l'envoya chercher pour le faire aller à la Comédie un jour que M<sup>r</sup>. de Savoye y étoit auprès de Mademoiselle de Trezezon. Lorsqu'il en sortit , il lui dit : Venez dîner demain avec moi. Il y alla ; & après avoir fait bonne chère , & bu à ma santé, il le fit monter dans un cabinet avec une machine à ressort , où il y avoit cinq ou six personnes dont j'ai oublié les noms ; après quoi il lui dit : Je m'en vais glisser , venez avec moi. Il le fit mettre seul avec lui dans sa calèche , puis il lui dit : Je fais que je suis la cause innocente de votre voyage. Je serois bien malheureux si j'avois pu déplaire à Mademoiselle. Brays lui répondit qu'il étoit vrai que l'on avoit écrit à Monsieur d'une manière qui m'avoit fait de la peine ; que S. A. R. favoit bien que ce qu'on lui avoit mandé n'étoit pas. Il lui répondit : Je ne suis pas assez heureux pour que Mademoiselle ait voulu m'écrire ; & je suis assez malheureux , à ce que l'on m'a dit , pour qu'elle se soit moquée de moi à Lyon. Brays lui répondit ce que son bon sens lui inspira là-dessus , & M<sup>r</sup>. de Savoye reprit la parole , & lui dit : Si y avoit quelqu'un dans mes Etats qui eût dit , écrit ou agi d'une manière qui eût déplu à Mademoiselle , je le ferois périr. Sur

cela il lui fit mille honnêtetés, & autant de protestations de services pour moi. Il glissa sur la glace. Brays envoya chercher un valet Hollandois qu'il avoit avec lui, qui s'aquitta mieux de cet exercice que toute la Cour de Savoye, après quoi ils remonterent en calèche pour aller à la ramasse en traîneau. Le Marquis de Fleury y arriva. M<sup>r</sup>. de Savoye s'adressa à Brays pour lui dire : Voyez ce coquin, il n'est venu ici que pour m'espionner, & pour voir ce que je vous dirois; allons lui passer sur le ventre. Brays lui répondit, qu'il le supplioit de songer qu'il avoit l'honneur d'être avec lui, qu'il lui demandoit la grâce de ne pas exécuter son projet. Il s'emporta horriblement contre Fleury. Après qu'il fut de retour de la ramasse, avant que de sortir de la calèche, M<sup>r</sup>. de Savoye lui recommença toutes les protestations de services & de respect pour moi qu'il avoit déjà fait, & embrassa Brays avec beaucoup d'honnêteté. Brays lui dit, qu'il croyoit prendre congé de lui. S. A. R. répondit : Je vous ai voulu parler ici, parce que je n'oserois le faire devant le monde, ni vous embrasser comme je viens de faire. Lorsqu'il arriva à son logis, il trouva la réponse que M<sup>e</sup>. Royale avoit faite à la lettre que je lui avois écrite.

Comme c'étoit la veille de Noël, il la fit supplier de trouver bon qu'il demeurât jusqu'au jour d'après. Elle lui manda qu'il pouvoit attendre autant qu'il lui plairoit. Elle ne hafardoit rien, il avoit autant d'envie de s'en aller qu'elle en pouvoit avoir de le voir partir.

Le soir qu'il prit congé de M<sup>e</sup>. Royale, en traversant une salle peu éclairée, on vint le prendre par la tête, & lui boucher les yeux. Il voulut se débarrasser. Il trouva que c'étoit M<sup>r</sup>. de Savoye qui l'embrassoit, & qui lui dit : J'ai voulu encore vous réitérer mes compliments & mes assurances de respect pour Mademoiselle. Cette manière de procédé me parut fort d'un enfant, & ne me fit pas repentir de celui que j'avois tenu à l'égard de M<sup>e</sup>. sa mere, qui m'avoit mise hors d'état de renouer jamais commerce avec elle. Lorsque je rendis compte de tout cela à Leurs Majestés & à M<sup>r</sup>. le Cardinal, ils n'en furent pas surpris, parce qu'ils connoissoient mieux que moi M<sup>r</sup>. de Savoye. Je leur montrai la lettre que M<sup>e</sup>. Royale m'écrivoit en réponse de la mienne. J'avois arrêté avec M<sup>r</sup>. le Cardinal de l'envoyer à Monsieur. Elle étoit aussi soumise que la mienne lui devoit avoir paru fiere. Elle me marquoit qu'elle n'avoit rien écrit



ni dit de ce que Monsieur se plaignoit ; ainsi j'eus le plaisir de la faire dédire honneusement de tout ce qu'elle avoit mandé.

M<sup>r</sup>. le Prince s'en alla à Paris, où il n'avoit pas encore été. Il partit l'après-midi du jour que le Roi s'en alla à Toulon. Il me vint voir pour me dire adieu. Nous causâmes deux heures de tout ce qui s'étoit passé. Il me dit très-souvent qu'il n'oublieroit jamais les obligations qu'il m'avoit, & qu'il seroit toute sa vie fortement attaché à tous mes intérêts. Sur le chapitre de la Comtesse de Fiesque, il en usa tout comme je le pouvois desirer. Je fus très-contente de lui. Je lui dis que j'avois toujours considéré & aimé le Comte de Fiesque, qui étoit mort depuis deux ou trois mois ; que je le priois d'avoir soin de son fils. Il oublia bientôt ses bonnes intentions. Il ne songea jamais à faire rien pour lui, quoique le pere l'eût servi avec beaucoup d'honneur & de fidélité. Il y avoit même mangé tout son bien, & perdu l'occasion de se faire faire justice sur de grandes prétentions qu'à la Maison de Fiesque. Monsieur le Cardinal l'aimoit, & avoit résolu de le protéger ; mais le Comte sacrifia tout pour suivre M<sup>r</sup>. le Prince : ainsi il ruina sa fortune & celle

de toute sa famille. Mr. le Prince partit tard. Il avoit dîné avec le Cardinal. Je crus qu'il le falloit laisser en repos tout le reste de la journée, & attendre au lendemain à aller lui parler des lettres que nous avions à écrire à Monsieur, en même-temps que nous enverrions Brays lui rendre compte du voyage qu'il venoit de faire à Turin. Le même soir que je travaillois à mon ouvrage dans ma chambre, il y entra un Courier, qui étoit une espece de folâtre qui divertissoit Monsieur. Il jetta un gros paquet sur ma table, & me dit : Votre pere n'est pas mort, je crois qu'il n'en mourra pas pour cette fois. Le Cardinal est-il ici ? J'ai un paquet à lui remettre. Je fus fort effrayée & très-impatiente de lui demander ce qu'il vouloit me dire. Il me conta que Monsieur avoit eu le transport au cerveau ; qu'il en étoit revenu ; qu'on avoit envoyé à Paris chercher Guenault. J'ouvris mes lettres, où je trouvai une relation de Mascarani écrite de la main de Belai, Médecin de Blois, très-habile homme, qui étoit consultant de Monsieur, & qui est présentement à moi. Cette relation faite par Guenault, Brunier, Premier Médecin de Monsieur, & plusieurs autres Médecins, marquoit une fort grande

maladie. Elle ne décidoit rien de l'état présent de Monsieur. Il paroissoit qu'il y auroit eu beaucoup à craindre si cette maladie avoit regardé un particulier; & comme Monsieur étoit un grand Prince, l'on disoit qu'il étoit hors de danger. J'envoyai chez le Cardinal, qui, de son côté, avoit fait partir un Gentilhomme pour me venir faire ses compliments sur l'inquiétude qu'il concevoit que le mal de Monsieur me devoit causer; qu'en son particulier, il en avoit une fort grande; que s'il n'avoit pas été si tard, il seroit venu me voir; qu'il y viendrait le lendemain. Je l'envoyai consulter sur l'envie que j'avois de partir sur le champ pour aller à Blois. Je ne pouvois demeurer en repos dans l'état que je savois où étoit Monsieur, quoique tout ce qui étoit autour de moi m'amusât par des assurances qu'il se portoit mieux. Il me manda qu'il ne savoit pas assez les manieres de France pour me pouvoir dire ce que j'avois à faire dans une pareille occasion. Le Duc d'Anville, qui avoit été toute sa vie à Monsieur, & qui avoit un attachement pour M<sup>r</sup>. le Cardinal, vint me voir pour me persuader d'attendre le lendemain à prendre ma résolution. Je questionnai ~~fort~~ mon Médecin, qui me dit : Je n'au-

rois pas été si hardi que les Messieurs qui ont écrit la relation ; je n'aurois pas décidé que Monsieur fût hors de danger ; il est à craindre que le même transport ne le reprenne & l'emporte, ou que l'humeur ne se jette sur quelque partie du corps, & qu'il en demeure paralytique. On peut assez juger sur ce raisonnement, si je passai la nuit fort tranquillement. Outre l'état de Monsieur, il me passa des affaires si désagréables dans la tête, que je m'en trouvai fort troublée. M<sup>r</sup>. le Prince de Conti, qui avoit toujours bien vécu avec moi, me vint voir le matin, avec un fort grand empressement. Je lui parlai de mon voyage. Il trouva que j'avois raison de vouloir aller auprès de Monsieur. Nous ajustâmes la maniere avec laquelle je pouvois faire le plus de diligence, qui étoit de prendre de Ville en Ville les chevaux des Evêques & des Gouverneurs, & que nous en trouverions presque jusqu'à Blois, avec quelques secours de gens de condition qui étoient sur ma route. Je devois mener peu de gens avec moi qui auroient couru la poste, & le reste devoit demeurer avec mon équipage à suivre la Cour, que je serois venue rejoindre, après avoir trouvé Monsieur assez bien rétabli, pour n'avoir rien

rien à craindre. Tout cela résolu, M<sup>r</sup>. le Prince de Conti & Madame sa femme, à qui mon Médecin avoit dit que la première nouvelle que j'aurois feroit la mort de Monsieur, ne me quitterent plus. Ils me conseillèrent d'envoyer un Courier à Blois, & d'attendre là les premières nouvelles; que selon ce que l'on me manderoit, je partirois. Je m'opiniâtrois fort de m'en aller. J'y étois portée par mille raisons, qui, sans celle de mon devoir, m'eussent fait désirer avec passion de voir Monsieur. M<sup>r</sup>. le Prince de Conti me dit : Puisque vous ne voulez pas me croire, rapportez-vous-en à la décision de M<sup>r</sup>. le Cardinal; nous allons lui expliquer votre résolution, afin qu'il nous dise son sentiment. Ils revinrent me dire, qu'il étoit au désespoir de ne pouvoir venir lui-même me conseiller de ne pas partir que je n'eusse reçu un second Courier; que s'il n'avoit pas été malade, il seroit venu lui-même me persuader de suivre cet avis. Comme je crus que je devois déférer à ses sentiments & à ceux de M<sup>r</sup>. le Prince de Conti, je dépêchai un de mes valets-de-chambre, qui étoit un garçon d'esprit. M<sup>re</sup>. la Princesse de Conti ne me quitta plus. Nous allions toute la journée dans les Couvents; & tout le reste du

temps tout ce qu'il y avoit à Aix de personnes de la Cour & d'honnêtes-gens de la Ville, ne bougeoient de mon logis pour tâcher de m'amuser & diminuer mon inquiétude. J'envoyai chercher les Grands-Vicaires de M<sup>r</sup>. le Cardinal Grimaldi, pour leur dire de faire prier Dieu pour Monsieur. Ils ordonnerent les Prières de Quarante-heures. Le Parlement fit cesser les Comédiens: l'on fit tout ce qui pouvoit marquer le respect & l'affection que l'on avoit pour Monsieur.

Le Dimanche gras j'allai à la Messe aux Peres de l'Oratoire, l'après-dîner à Vêpres, au Sermon & au Salut: Madame la Princesse de Conti étoit avec moi. Monsieur de la Vrilliere, Secrétaire d'Etat, qui étoit demeuré à Aix, ouvrit la malle du Courier qui passoit pour aller à la Cour, pour voir s'il n'y avoit point de lettres pour moi. Il n'en trouva pas. Il m'arriva un Courier le Dimanche au soir, duquel on ne me dit rien que je n'eusse soupé, & encore ce fut par moi-même que j'appris ce que je craignois le plus. Je rentrai dans ma chambre, j'y trouvai tous mes gens assemblés; cela me surprit. Je leur demandai si Cabane étoit revenu, ils me répondirent qu'il étoit arrivé. Je lui avois ordonné de re-

venir sur ses pas , s'il apprenoit la mort de Monsieur en chemin. Je n'en doutai plus. J'entrai dans mon cabinet, où je fondis en larmes. J'ai le cœur bon. Je sentis dans ce moment-là toute la tendresse que la nature inspire dans de semblables occasions , & je n'eus de souvenir & de sensibilité que celle d'une violente douleur. Après que mes premiers mouvements me donnerent la liberté de penser à moi , je songeai qu'il étoit de mon devoir de donner part au Roi de la mort de Monsieur : ce sont de ces démarches de dignité où l'on ne doit jamais manquer. J'écrivis à M<sup>r</sup>. le Cardinal que l'état où j'étois ne me permettoit pas d'écrire au Roi ; que mon devoir m'obligeoit de lui faire savoir la mort de Monsieur ; que je le suppliois de la lui vouloir dire , & que j'envoyois ce Gentilhomme pour cela. C'étoit Colombier, que j'avois aussi chargé de voir la Reine & Monsieur. M<sup>r</sup>. le Cardinal n'étoit arrivé que la veille à Toulon, il n'étoit parti d'Aix que le lendemain qu'il m'avoit fait dire qu'il me conseilloit de ne pas m'en aller que je n'eusse reçu de secondes nouvelles. J'envoyai avertir M<sup>r</sup>. le Prince de Conti : j'avois donné cet ordre dès le soir, afin qu'on y allât de bonne heure , & qu'on lui dit de ma part que je

ferois bien-aîsé qu'il eût le Gouvernement de Languedoc ; que je lui conseillois de le demander , & que je le priois en même-temps de ne vouloir pas parler des Gouvernements particuliers , afin qu'on les laissât à ceux à qui Monsieur les avoit donnés , qui n'étoient pas pourvus du Roi par la négligence de Monsieur , & par le respect qu'ils avoient eu pour lui , qui les avoit empêchés de le presser pour leur obtenir des provisions. Ensuite je donnai ordre à tout ce qui m'étoit nécessaire pour mon deuil , & après cela je me couchai , occupée d'un sensible regret de ce que Monsieur étoit mort , & persuadée qu'il avoit raison de ne devoir pas être satisfait de moi par tout ce qu'on lui avoit dit sur cette affaire de Savoye , dont je ne lui avois pas encore fait connoître la vérité. Brays étoit sur le point de partir pour cela , comme je l'ai déjà dit. Tout ce qui s'étoit passé entre Monsieur & moi me revenoit dans l'esprit , non pas pour lui en savoir mauvais gré , c'étoit pour déplorer mon malheur de ce qu'il avoit toujours eu auprès de lui des gens mal-intentionnés contre moi , & pour le reproche qu'il se faisoit d'avoir mal usé de mon bien. J'étois donc pleine d'inquiétudes , & je cherchois avec une grande douleur le souvenir de



toutes les occasions qu'il avoit pu croire que je lui avois manqué de respect ; & quoique dans mes intentions , ni dans ma conduite , & encore moins dans les sentimens de mon cœur , je ne trouvasse rien à me reprocher , je ne laissai pas de me tourmenter beaucoup , & de redoubler ma douleur , lorsque je songeois qu'il n'avoit jamais pu connoître les véritables sentimens de tendresse que j'avois toujours eus pour lui ; parce que les gens que je viens de dire lui tournoient toujours les affaires à mon désavantage. Quoique je m'examinasse de toutes les manières , & que je ne me trouvasse aucunement coupable , je ne laissois pas de sentir mon état avec des accablemens & des chagrins qui ne se peuvent exprimer ni concevoir que par les personnes qui en auront fait une aussi rude épreuve que le fut la mienne , qui m'empêcha de dormir assez long-temps. Comme je crus que la mort de mon pere me donneroit des affaires , j'envoyai un Courier à Présontaine pour lui ordonner de me venir trouver. Cela n'embarassa pas Guilloire. Lorsqu'il entra à mon service , je lui avois promis qu'au retour de Présontaine , je lui donnerois la Charge de mon Trésorier , ou de l'argent , parce qu'il avoit quitté une Char-

ge dont il avoit l'agrément chez la Reine. Je lui voulois donc acheter celle de mon Trésorier, qui étoit dans ce temps-là à son marché, & qui a valu beaucoup depuis. Lorsque Préfontaine me l'avoit donné, il m'avoit dit qu'il étoit propre à l'occuper, & il l'avoit engagé sur ce pied-là, parce que j'avois résolu de me défaire de celui qui la remplissoit, duquel je n'étois pas contente, à cause que pendant que j'avois été à St. Fargeau, il m'avoit écrit deux ou trois fois qu'il n'avoit plus d'argent pour payer mon Pourvoyeur; que mes Fermiers ne le vouloient plus payer. Je le menaçois de le chasser. Il revenoit me demander pardon. Outre ces raisons il avoit une femme si extravagante, par l'amitié qu'elle se piquoit d'avoir pour les Comtesses, que je ne la pouvois souffrir. L'un & l'autre m'avoient si mal servie, & avoient si bien fait leurs affaires en peu de temps par la tolérance des gens de mon pere, qu'ils avoient amassé de forts grands biens, lesquels s'en sont allés comme ils étoient venus. Après sa mort, sa femme continua dans sa mauvaise conduite; ou plutôt par une juste punition de Dieu, elle est venue dans une assez grande misere. Tout ce qu'il y avoit de gens de qualité à Aix me vinrent voir. Le Parlement &

toutes les Compagnies , avec les Etats qui y étoient affemblés , me députerent pour me faire des compliments , & ensuite ils me vinrent tous voir chacun en particulier dans un temps aussi douloureux que l'étoit celui-là. Pour moi , je me trouvais fort heureuse d'avoir M<sup>rs</sup>. les Evêques de Digne , de la Maison de Fourbin , & de Vence , autrement M<sup>r</sup>. Godeau , qui a écrit si utilement pour le bien de l'Eglise. Ils me donnoient quelque consolation. Le Roi , la Reine , Monsieur & M<sup>r</sup>. le Prince , & tout ce qu'il y avoit de gens en France , de quelque qualité qu'ils fussent , envoyèrent ou arriverent pour me faire des compliments , ou m'écrivirent , avec une infinité de Princes étrangers ; les uns parce qu'ils étoient mes parents , (il y en avoit beaucoup du côté de ma mere ) & les autres par la considération particuliere qu'ils avoient pour moi. Belloi vint de la part de Madame pour donner part à Sa Majesté de la mort de Monsieur. J'envoyai Masi , un de mes Ecuyers , à Blois pour faire des compliments à Madame & à mes sœurs , avec ordre de leur faire beaucoup d'amitiés de ma part.

La Reine d'Angleterre , qui avoit fort envie de marier la Princesse sa fille , avoit eu quelque pensée sur M<sup>r</sup>. de Savoye ; &

pour en commencer la négociation, elle y avoit fait aller Deschapelles, mari de M<sup>e</sup>. de Fienne, qui avoit quelque correspondance avec M<sup>e</sup>. Royale. Le Roi causoit dans le carrosse avec Monsieur, & lui faisoit toujours la guerre sur l'envie qu'il avoit de se marier. Il lui dit un jour : Vous épouserez la Princesse d'Angleterre, parce que personne n'en veut. M<sup>r</sup>. de Savoie l'a refusée. J'en ai fait parler à M<sup>r</sup>. de Florence où l'on n'en veut point ; c'est pourquoi je conclus que vous l'aurez. L'on voyoit visiblement que le Roi ne les aimoit point, quoique la Reine eût beaucoup d'affection pour eux. La Palatine ménageoit ce mariage pour Monsieur sous main, & l'on en parloit dans les endroits où l'on croyoit en savoir des nouvelles particulieres. Pour moi je n'y prenois aucun intérêt. Je n'avois jamais été persuadée que j'eusse pu être heureuse avec lui. Il a paru depuis que je n'ai pas souhaité cet établissement, puisque je l'ai refusé.

La Cour étoit à Toulon, comme je l'ai déjà dit, lorsqu'elle apprit la mort de Monsieur ; & comme c'étoient les derniers jours de Carnaval, cela fit finir tous les plaisirs. Le Roi fit le chemin qu'il avoit résolu, & après s'en revint à Aix. Pendant l'absence de la Cour, j'allois me prome-

ner ; je ne pouvois pas , lorsque je voyois du beau temps , demeurer dans ma chambre , qui m'étoit beaucoup plus désagréable depuis qu'elle étoit tendue de noir. Je fis faire un ameublement gris ; c'est le premier qui avoit paru à une fille , il n'y avoit que les femmes veuves qui s'en fussent servies ; ainsi l'on vit bien que je voulois porter le deuil le plus régulier , & le plus général qui eût jamais été. Tous mes gens jusqu'aux marmitons , & les valets de tout mon domestique en furent vêtus , les couvertures des mulets , les caparaçons de mes chevaux avec ceux de mes somniers , tout fut en noir. Cela parut très-beau la première fois que la Cour marcha , & l'on dit que j'étois magnifique en tout ce que j'ordonnois. Les promenades que j'ai dit que je faisois pendant que la Cour n'étoit point à Aix , aboutissoient toujours à quelque couvent. J'étois souvent aux Carmélites , & ce fut dans leur Eglise que je fis faire un service pour Monsieur.

M<sup>r</sup>. le Cardinal arriva devant le Roi. Il vint à mon logis ; il me témoigna un sensible regret de la perte de Monsieur ; il m'exagéra les obligations qu'il lui avoit , & quoiqu'il lui eût fait de la peine dans bien des occasions , le souvenir de ces

mêmes obligations avoit toujours prévalu & étouffé tous ses ressentiments; qu'il ne lui avoit jamais su mauvais gré de tout ce qu'il avoit fait contre lui; qu'il savoit bien qu'il y avoit été poussé par des gens mal-intentionnés pour l'un & pour l'autre; que dans le temps qu'il en avoit été le plus persécuté, il savoit que Monsieur l'aimoit; qu'il lui avoit même donné des marques d'estime & de confiance; qu'il vouloit les reconnoître dans les personnes de ses enfants; qu'il me prioit de croire qu'il alloit songer à mon établissement, puisqu'il ne l'avoit jamais fait; que c'étoit son affaire; qu'il me conjuroit de le laisser faire, & de ne me donner aucune inquiétude; qu'il penseroit aussi à mes sœurs; qu'il falloit que je leur servisse de mère, parce que Madame gâteroît toutes les affaires dont elle se mêleroit; qu'il falloit seulement lui donner de quoi vivre selon sa condition, & considérer qu'elle avoit été femme de Monsieur; que pour l'aînée de mes sœurs, il avoit dessein de la marier au Prince de Toscane; qu'il en avoit déjà parlé à l'Abbé des Bouttes; que cette affaire étoit aisée, parce qu'on la souhaitoit extrêmement dans ce pays-là; que pour la seconde, qui n'étoit pas bien faite, & avoit la taille gâtée, il la falloit donner

à M<sup>r</sup>. de Longueville pour son fils aîné le Comte de Dunois ; que M<sup>r</sup>. de Longueville étoit fort riche ; que l'on ne lui donneroit rien , & qu'il se tiendroit fort honoré d'épouser une fille de Monsieur ; qu'elle garderoit son rang , & seroit plus heureuse que celle qui sortiroit de son pays ; que la dernière étoit accordée avec M<sup>r</sup>. le Duc d'Enguien ; qu'il n'y avoit qu'à achever l'affaire. Je trouvai toutes ces dispositions admirables. Je n'avois pas envie de me marier ; mais je trouvois tout ce que l'on m'en disoit merveilleux , & j'écoutois tout avec plaisir.

Le Roi, la Reine & Monsieur n'arriverent que le lendemain. Ils vinrent ensemble chez moi. Le Roi me dit : Vous verrez demain mon frere avec un manteau qui traîne. Je crois qu'il a été ravi de la mort de votre pere , pour avoir le plaisir de le porter. Je suis bien heureux qu'il ait été plus vieux que moi , sans cela mon frere auroit souhaité ma mort pour le pouvoir mettre. Il croit hériter de son appanage ; il ne parle que de cela ; il ne le tient pas encore. Cette maniere de raillerie ne commença qu'après que le Roi m'eut fait son compliment , & qu'il eut demeuré quelque temps avec moi ; & après m'avoir fait mille honnêtetés , il me

dit qu'il vouloit me servir de pere, qu'il y étoit obligé. La Reine me parla aussi avec des termes pleins de bonté. Elle fut présente aux plaifanteries que je viens de dire que le Roi avoit faites. Il est vrai que le lendemain Monsieur vint avec un manteau d'une furieuse longueur. Il eut grand soin de me prescrire quantité d'ordres pour ma belle-mere, afin qu'elle ne manquât à rien pour la dignité de son deuil. Je ne voulus pas me charger de lui rien mander, & je crois qu'elle ne s'en soucia guere, & qu'elle étoit peu sensible à ce qui avoit quelque rapport à la gloire de notre Maison. Belloi me conta que toutes les Lorraines qui étoient auprès d'elle disoient : Madame fera bien riche à cette heure que Monsieur est mort, & elle fera de son bien ce qu'elle voudra. Le même jour que Monsieur mourut, elle rompit sa Maison, & elle envoya chercher toute la vaisselle pour la ferrer. Elle faisoit fermer les portes tous les soirs. Cela obligeoit les Prêtres qui étoient auprès du corps de Monsieur, de s'en aller; & comme il n'en restoit pas un, l'on ne faisoit aucune priere, quoiqu'on ait toujours accoutumé d'en faire sans cesse auprès des gens de la qualité de Monsieur. Ses ménages allerent jusqu'au point qu'il n'y



avoit ni lumieres pour éclairer, ni bois pour faire du feu, quoiqu'il fît un très-grand froid. L'on disoit que c'étoit l'affliction de Madame qui l'avoit empêchée de songer à rien de ce qu'il falloit faire. Pour moi l'on n'en pouvoit pas dire de même, j'ai une forte d'esprit qui est plus agissante dans mes malheurs que dans un état tranquille. Ainsi j'espere que je ne manquerai jamais à pas un de mes devoirs. Belloi me dit encore qu'on avoit ôté les draps du lit de Monsieur, & qu'il avoit fallu que M<sup>e</sup>. de Raré en donnât un pour l'ensevelir. Les femmes ont fait de même à la mort de Madame, après qu'elle eut été embaumée; elles ne voulurent pas donner une chemise. Elles disoient qu'elles n'en avoient point; ainsi ce fut M<sup>e</sup>. la Princesse de Wirtemberg qui fournit le linge nécessaire en pareille occasion. Je questionnai fort le petit Belloi sur tout ce qui s'étoit passé à la mort de Monsieur, pour savoir qui l'avoit assisté. Il me dit, que ç'avoit été le Curé de St. Sauveur de Blois; le Pere Général de l'Oratoire, qui étoit son Confesseur, n'y étoit pas. L'Abbé de Rancé, son premier Aumônier, neveu de l'Archevêque de Tours, qui avoit eu cette charge, l'avoit donnée depuis à son neveu, qui y avoit

toujours été. Cet Abbé de Rancé est un homme d'une grande capacité, & d'un esprit agréable. Il s'étoit fait Prêtre dans l'intention d'être Coadjuteur de l'Archevêché de Tours. Il étoit jeune, & les attaches du monde font souvent oublier les devoirs de la profession qu'on a embrassée : il s'étoit beaucoup écarté du bon chemin. Il avoit bien des amis, & pas un qui le fût assez pour lui dire son état. Dans le temps de la mort de Monsieur, Dieu commença à le toucher ; & comme les esprits vifs prennent feu plus aisément que ceux qui l'ont lent, il se porta à abandonner le monde, & à quitter ses déréglemens avec plus de ferveur qu'il n'avoit eu pour les plaisirs. Il avoit une Abbaye nommée la Trappe dans le Perche ; il la tenoit en Commende : comme Dieu l'avoit touché, & qu'il avoit dessein de faire pénitence, il demanda permission au Roi qu'il pût tenir son Abbaye en regle. Cela lui fut accordé pour sa personne seulement. Ainsi dès qu'il eût obtenu cette permission, il se fit Religieux de l'étroite Observance de St. Bernard. Il fut député de toute leur réforme pour aller à Rome, où il réussit admirablement. Il y fit connoître sa piété & sa grande habileté, de manière que l'on commençoit à le regarder

comme un digne successeur de St. Bernard. A son retour il mit cette Abbaye sur le pied où étoit cet ordre dans le temps que leur St. Fondateur vivoit. Leur vie est telle, qu'elle leur fait porter l'austérité si loin en tout, que je crois que si St. Bernard revenoit il reformeroit la Trappe dans sa maniere de sévérité, autant que tout l'Ordre de Cîteaux en a besoin dans le relâchement de la sienne. Lorsque M<sup>r</sup>. de la Trappe fut de retour de Rome, les quatre premières années se passerent sans que personne entendît parler de lui, tant sa solitude étoit grande. Dieu, qui s'est voulu servir d'un exemple vivant pour toucher les gens qui sont dans les mêmes engagements où il avoit été, permit à son grand regret que sa vie & sa vertu ne demeurassent pas ensevelies dans son Abbaye. Il est devenu l'admiration de tous les gens de piété, & la terreur de ceux qui ne se sont pas servis des graces que Dieu leur a voulu faire avec la même utilité qu'il a suivi & répondu à celles qu'il lui a données.

Pour revenir à Monsieur, j'appris qu'il avoit fait sans le peu de relâche que son mal lui avoit donné, toutes les actions d'un bon Chrétien; & comme il y avoit quelques années qu'il songeoit à la mort,

sa mauvaise santé, beaucoup d'exils, & mille désagréments qu'il avoit surmontés, lui avoient imprimé des sentiments de piété qui me donnoient quelque consolation, & beaucoup d'espérance que Dieu lui auroit fait miséricorde. Je dois dire à la louange de M<sup>e</sup>. de Saujon, pour laquelle il avoit eu une honnête passion, qu'elle avoit fort contribué à le faire penser à son salut. Il alloit régulièrement tous les jours à la messe ; il ne manquoit jamais à la grande de sa Paroisse, ni à Vêpres, ni aux autres prières. Il ne pouvoit pas souffrir qu'on jurât dans sa maison, & il s'étoit lui-même corrigé de cette méchante habitude. L'on me dit qu'il avoit donné sa bénédiction à mes sœurs, & que le trouble où tout le monde étoit, avoit empêché ceux qui l'assistoient de la lui demander pour moi. Ou lui parla du Comte de Charni, il ne répondit rien de favorable pour lui. Il reçut ses Sacrements à midi, & mourut sur les quatre heures. Madame ne s'y trouva pas ; & comme son dîner étoit porté, & que ses femmes alloient & venoient dans sa chambre, on pouvoit croire qu'elle étoit occupée à manger pour mettre ordre à des vapeurs auxquelles elle étoit fort sujette. Je suis persuadée que dans un moment où l'on est affligé, la

nourriture feroit plus de mal que de bien. L'on emporta le corps de Monsieur à St. Denis avec quelques Gardes & quelques Aumôniers, sans le faire suivre que par très-peu de ses autres Officiers. Cela se fit sans pompe ni dépense. Lorsque l'on se meurt, & que l'on desire qu'il ne se fasse aucune cérémonie extraordinaire, ces sentiments sont louables. Je ne crois pas que ceux qui retranchent de certains devoirs de grandeur, aient plus de mérite devant Dieu que devant les hommes. Je fais bien que si j'avois été à Blois, tout se feroit passé d'une autre maniere.

Peu de jours après que la Cour fut de retour à Aix, Goulas & Beloi arriverent pour supplier le Roi de la part de ma belle-mere, de lui accorder sa protection pour elle & pour ses enfants. Lorsqu'ils furent arrivés, avant que de se montrer, ils me firent dire qu'ils avoient ordre de s'adresser à moi pour concertér tout ce qu'ils avoient à faire. Je crus que c'étoit un tour de l'habileté de Beloi & de Goulas, qui savoient qu'il étoit de la bienfaisance d'en user ainsi. Madame, qui n'en savoit pas tant qu'eux, ne s'en feroit pas avisée. J'avois d'autant plus de raison de le croire, que Beloi avoit toujours gardé de grandes mesures avec moi pendant

que j'étois mal avec Monsieur, ce qui m'a toujours paru d'une bonne conduite, parce qu'un habile homme ne doute jamais qu'un pere ne se raccommode avec ses enfans; & lorsque l'on en a usé mal, l'on est indubitablement brouillé avec l'un des deux, & le plus souvent avec l'un & l'autre. Pour Goulas il croyoit que s'il gardoit cette conduite, c'étoit le moyen de se raccommo-der avec moi. Ils me firent con-noître que c'étoit par respect que Goulas ne venoit pas à mon logis, qu'il craignoit que je ne le voulusse pas voir. Je lui fis dire qu'il seroit le bien venu, puisqu'il venoit de la part de Madame. Lorsque Beloi & lui furent chez moi, Goulas me dit que Monsieur avoit fait un testament, qu'il donnoit ses médailles, ses livres & ses ciseaux au Roi. C'étoit des livres de miniature, pleins de toutes sortes d'oiseaux, ce qui est très curieux. Il y avoit aussi des fleurs, des plantes & des coquilles de toutes les manieres. Il me dit que ce testament ne contenoit que cela. Je fus persuadée que Monsieur n'y avoit pas pensé, & que l'on conseilla à Madame de le faire faire. Je crois qu'elle auroit beaucoup mieux fait de donner ces curiosités au Roi, comme un présent qu'elle lui faisoit, plutôt que de les lui faire tom-

ber en main par un testament supposé, puisqu'il étoit certain que Monsieur n'y avoit pas pensé. Je les menai chez M<sup>r</sup>. le Cardinal, & les présentai à Sa Majesté. Ils ne me parlerent presque de rien. M<sup>r</sup>. le Cardinal me dit qu'ils lui avoient proposé de faire M<sup>r</sup>. l'Evêque de St. Malo Tuteur de mes sœurs; qu'il étoit beau-pere de Beloi; qu'il me prioit de lui en dire mon sentiment. Je lui répondis qu'il étoit très-honnête-homme, & fort habile; qu'il avoit été Conseiller, Maître des Requêtes, & souvent Intendant de Justice dans les Armées & dans les Provinces dans le temps qu'il portoit le nom de Villemontée; mais qu'il s'étoit fait d'Eglise par le mauvais état de ses affaires, & que pour l'ordinaire l'on ne choissoit guere un homme ruiné pour être Tuteur, & que comme Evêque il étoit obligé de résider dans son Diocèse; que pour moi, quoique je le trouvasse un très-honnête homme, je n'aurois pas jetté les yeux sur lui. Il me demanda si je voulois lui nommer quelqu'un, que je lui ferois plaisir, qu'il me promettoit que personne ne sauroit que je m'en fusse mêlée, & je suis persuadée qu'il m'a tenu parole; parce que qui que ce soit n'a cru que je lui eusse nommé le Premier Président du Parle-

ment de Paris. Je lui dis qu'il me sembloit que cela auroit plus de dignité. Il me répondit que j'avois raison, & il le déclara peu après. Je ne fai s'il le reçut, parce que je lui en avois donné l'avis, ou s'il n'avoit pas résolu de le faire, & qu'il fût bien aise que je donnasse dans son sens. Beloi & Goulas m'en vinrent rendre compte; & après qu'ils eurent réglé cette affaire, lorsqu'ils prirent congé de moi pour s'en retourner, je les chargeai de toutes les honnêtetés imaginables pour Madame, & leur dis que j'étois pourtant persuadée qu'elle n'en auroit aucune pour moi. Je leur témoignai qu'elle ne me feroit pas plaisir, si elle alloit à Paris, d'y prendre mon appartement qui étoit celui de mon pere, où j'avois accoutumé de loger; qu'elle pouvoit se mettre dans le sien; qu'elle n'étoit pas en état de choisir avec moi; que j'étois l'aînée des filles de Monsieur; qu'elle ne devoit rien avoir au Luxembourg qu'à cause de mes sœurs; que son douaire devoit être pris à Montargis; qu'elle avoit encore Limours, qui étoit une maison proche de Paris, où elle pouvoit s'aller établir; que je leur ordonnois de lui dire que c'étoit mon intention, que je serois bien-aise qu'elle la suivît, parce que si elle en usoit autrement, j'au-



rois sujet de me plaindre d'elle. Je fis force honnêtetés à Beloi. Pour Goulas, je lui dis : Tant qu'il a été question des affaires de ma belle-mère, je vous ai bien voulu voir ; comme voilà votre commission finie, je vous défends de vous présenter davantage devant moi.

L'on apprit que Madame, au-lieu de demeurer quarante jours sans sortir d'une chambre tendue de noir, comme c'est la coutume, étoit sortie dix ou douze jours après la mort de Monsieur, pour s'en aller à Paris, & cela avec un équipage qui la devoit faire connoître, ainsi qu'elle en avoit le dessein. Elle s'étoit mise à une portiere, masquée d'une manière extraordinaire. Elle avoit dans son carrosse son Apothicaire, son Chirurgien, & deux de ses femmes. Elle alla coucher à Orléans. Comme c'étoit la principale Ville de l'appanage de Monsieur, tout le monde la reconnut, & sa vue causa autant de douleur à tout le Peuple, que la précipitation de son voyage & cette manière d'équipage donna d'étonnement à la Cour lorsqu'elle apprit sa conduite. Après qu'elle & mes sœurs furent arrivées à Paris avec cette manière de dignité, Madame commença à faire détendre mon appartement pour s'y loger, & envoya ses filles dans le sien ; tout cela

sans me faire aucune honnêteté. Quand j'appris cette belle exécution, je ne fus pas fort modérée dans mes premiers mouvements. J'en parlai à la Reine & à M<sup>r</sup>. le Cardinal, qui me témoignèrent là-dessus des sentiments qui étoient fort obligeants pour moi, & peu favorables pour Madame. Je ne fais ce que je lui écrivis. Je fais seulement que je le fis, & que ce ne fut ni obligeamment, ni tendrement pour elle.

La Cour partit d'Aix pour aller à Marseille, où le Roi ne voulut entrer que par une grande brèche qu'on avoit fait faire aux murailles de la Ville : ce qui fut une des punitions qu'on leur fit, pour qu'ils n'oubliassent de leur vie leur révolte, & qu'ils vissent des marques visibles de leur châtimement. Toutes les rues & les places publiques de la Ville étoient pleines de troupes. La Cour y séjourna quatre jours, dont j'en passai deux dans mon lit, parce que j'avois la migraine. Je fus fort effrayée de voir promener les galériens dans la Ville avec leurs chaînes. Ces sortes d'objets n'étoient pas agréables à trouver dans notre chemin. Lorsque nous allions sur le Port, il y avoit force vaisseaux & quatre galeres; elles n'étoient point armées; je ne trouvai pas

les boutiques le long du Port remplies de marchandises extraordinaires , comme je l'avois oui-dire. Ce Pays , quoique le monde en parle comme d'une merveille , ne me parut pas répondre à cette grande opinion , & les oliviers qui en font le revenu me parurent de vilains arbres à la vue. L'on disoit qu'il y avoit du plaisir dans les saisons des fruits , d'en voir une quantité prodigieuse , & les meilleurs du monde. Cela me paroissoit vraisemblable , à cause du Soleil qui est beaucoup plus chaud qu'ailleurs. Il y a quantité de vins de liqueurs , & celui du Pays n'y est pas bon. Il n'y a ni veaux ni chapons ; ainsi au-lieu d'eau de veau que j'ai accoutumé de prendre , je fus réduite à me servir de celle de poulet : ce qui ne m'accommodoit pas. L'on m'envoya de Languedoc quelques présents de chapons , parce qu'on savoit qu'ils étoient rares à Marseille. Je n'y trouvai pas que les avenues , les chemins & les villages approchassent de la beauté de ceux d'autour de Paris. Le Roi & la Reine me dirent qu'ils avoient vu à Toulon une maison nommée Boijanfi , où il y avoit une grande quantité d'orangers & de citrons doux : cela n'est pas si général que je l'avois oui prôner. L'on avoit mis des Mousquetaires du Roi sur

les galeres où l'on s'alloit promener ; elles m'e parurent bien peintes & bien dorées , & la chambre du Commandant bien propre. Cette multitude d'hommes nuds est hideuse à voir , & représente une espece d'enfer qui fait horreur d'un côté , & donne de la pitié de l'autre. Cette promenade fit vomir ou tomber en foiblesse tous ceux qui suivoient la Cour. Il n'y eut que la Maison Royale qui ne se sentit point de l'air de la mer. L'on fit pêcher & prendre beaucoup de poissons , dont le nom de la plupart m'étoit inconnu , parce qu'il ne s'en trouve pas de pareils dans l'Océan. L'on nous disoit que le poisson de cette mer-là est très-mauvais dans la Méditerranée , & que celui de celle-ci ne vaut pas mieux dans l'autre.

Le Roi eut envie d'aller au château d'If, qui est à une lieue & demie avant dans la mer , & à la même distance de Marseille. L'on n'y peut aborder qu'avec de petites chaloupes. La Reine n'y voulut pas aller ; elle me permit d'y suivre le Roi. Nous voulûmes approcher pour mettre pied à terre , il vint une vague qui nous couvrit d'eau. Il est bien difficile d'y aborder , parce que ce château est situé sur un grand rocher qui est continuellement battu des vagues ; ainsi à mesure  
que

que les chaloupes approchent à un ou deux endroits où l'on peut se jeter à terre, il faut prendre son temps lorsque la vague vous enleve, & sortir chaque fois un ou deux à la fois : il faut sauter avec bien de la diligence, parce que si l'on manquoit le mouvement qui fait approcher les chaloupes du rocher, l'on tomberoit dans la mer. Pour se remettre dans les mêmes chaloupes lorsqu'on en veut sortir, il faut étudier de semblables mouvements, & se jeter les uns après les autres dedans. Ce château est bâti sur un rocher. Il y a à l'entrée une assez grande cour avec des maisons bâties pour le logement des soldats. L'on y a fait porter quelques terres pour y faire de petits jardins potagers. Après cela l'on entre dans un donjon, où il y a quelques chambres assez obscures. Au-dessus d'une grosse tour, il y a une terrasse sur laquelle on se peut promener, & d'où on voit Marseille, & la pleine mer, & deux autres Isles qui sont plus grandes que celle-ci, qui paroissent affreuses par leur élévation & par des rochers qui semblent inaccessibles. L'on ne laisse pas pourtant de voir des gens qui s'y font porter par curiosité. Ces deux Isles paroissent être fort proches de ce château; cependant ceux qui ont

mis pied à terre disent, qu'il y a une bonne demie-lieue de distance de celle qui est la plus proche. L'on y donna une grande collation au Roi. Nous étions en Carême, presque personne n'y mangea. J'avoue que j'avois une fort grande impatience d'en être dehors, cela a l'air d'une prison, & toute ma vie j'en ai eu une terrible horreur. J'ai raison de croire que cette forte de haine étoit un pressentiment de la douleur qu'une prison me donneroit un jour. Lorsque j'eus joint la Reine, je me sentis un fort grand plaisir. Nous allâmes dans sa galere droit à Marseille, d'où l'on partit deux jours après pour retourner à Aix, où l'on séjourna peu de temps. L'on fut fort scandalisé dans ce pays-là de ce que je n'allai pas à la Ste. Beaume, qui est une dévotion particulière à Ste. Magdelaine. Comme il y avoit de la petite-vérole, & que je la craignois fort, cette peur amortit mon zèle pour leur dévotion.

D'Aix nous allâmes à Avignon. Le Roi & la Reine prirent différents chemins, parce que la Reine voulut aller à Apt, où l'on dit qu'est le corps de Ste. Anne. Nous allâmes à Malmor, où j'appris que mes mulets avoient suivi ceux du Roi, de maniere qu'il me fallut coucher dans

une chaise, jusqu'à minuit que Commin-ge m'envoya son lit, sur lequel je me jetai pour le reste de la nuit. Il y avoit dans mon logis un homme de soixante ans paralytique; je ne voulus pas que l'on l'ôtât de ma chambre, parce que c'étoit la seule où il y avoit une cheminée pour le tenir auprès du feu dans sa chaise, de laquelle il ne bougeoit. La Reine n'étoit guere mieux logée que moi; il falloit passer dans son anti-chambre pour aller chercher du foin & de l'avoine pour tous nos chevaux, parce que c'étoit la seule maison où il y en avoit. Nous fûmes aussi-bien logés à Apt que nous l'avions été mal à Malmor. La Reine y fit ses dévotions. C'est un lieu où tout le monde en a beaucoup à Ste. Anne. Ce qui m'y parut mal, fut le peu de soin qu'on a d'y conserver les Reliques. Elles sont dans une vilaine chassé de bois & dans un coffre presque rompu; l'on en donna à la Reine. Lorsqu'un Chanoine les voulut prendre, il rompit les ais avec les mains, & prit de la poudre à poignée pour en donner à qui en vouloit. La Reine alla aux Cordeliers, où on lui en donna aussi des châsses de St. Elzéare & de Ste. Dauphine. Elles étoient bien mieux tenues que celles de la Cathédrale. Les Religieux eurent soin de donner les Vies

de ces SS. à la Reine, que je lus dans le chemin. C'étoit le mari & la femme qui vécurent ensemble comme deux grands Saints, ainsi que cela étoit expliqué. Comme ma mémoire ne me remet par les termes qui exprimoient leur vie, & qu'il y avoit des circonstances qui ne seroient pas bonnes à écrire, ceux qui auront la curiosité d'en savoir davantage, pourront avoir recours à leurs histoires. De là nous allâmes à l'Isle, qui est une Ville dans le Comtat d'Avignon, où l'on nous parla extrêmement de la fontaine de Vaucluse, lieu renommé par la solitude du grand Pétrarque, qui a composé dans cette endroit-là, selon qu'il le dit lui-même dans sa Vie, tous les Ouvrages de Poésie qui ont paru, & qui sont encore sous son nom. Il dit qu'il vit Laure dans la ville de l'Isle; qu'il en devint amoureux; qu'il l'a aimée vingt ans durant sa vie, & vingt ans après sa mort; qu'il s'étoit retiré dans cette solitude pour y achever les Ouvrages qu'il y avoit commencés, conçus ou projetés, en un mot, tout ce qu'il a écrit. Il étoit né à Florence; il étoit sorti du temps des Guelphes & des Gibelins; & après avoir été élevé à quelque dignité dans l'Eglise, il étoit mort à Padoue. Voilà ce que l'on nous en dit dans Vaucluse, &



ce que j'en ai appris dans l'Histoire de Pétrarque, qui a été un des plus grands hommes du monde.

Les troupes du Pape qui étoient en garnison à Avignon, vinrent au-devant du Roi. Leur rencontre nous fit souvenir de l'aventure de la cave. Comme les Rois se rendent maîtres de cette place toutes les fois qu'ils y vont, & que cela leur est d'autant plus naturel que ce n'est que par bonté qu'ils y souffrent le Pape, ainsi que M<sup>r</sup>. Dupui & d'autres Historiens & Auteurs, qui ont traité des droits de la Couronne, s'en sont expliqués; l'amour que j'ai pour ma patrie, m'a obligé de dire ce mot dans ces Mémoires. Je ne dis pas que j'aime la Monarchie, parce que ce seroit m'aimer moi-même, puisque celle de France prend son origine avec ma Maison. Je reviens aux troupes du Pape qui ne parurent que sur le chemin. Celles du Roi entrèrent & gardèrent sa personne & la Ville. Pendant toute la Semaine sainte qu'on y passa, nous allâmes aux Stations dans les Chapelles des Pénitents: il y en a de blancs, de noirs, de bleus, de violets & de gris. Ils se promènent dans les rues la nuit du Jeudi saint avec quantité de flambeaux: c'est une procession, & une dévotion qui leur vient d'Espagne & d'Italie. Elle est

fort établie dans plusieurs endroits du Languedoc. Voilà tout ce que j'y vis de nouveau, au-dessus de ce que j'ai dit du premier voyage que j'y fis.

D'Avignon nous allâmes à Perpignan, nous passâmes par Narbonne, où je vis encore beaucoup de marques de grandeur de la Maison de Joyeuse : bien des maisons de cette Province se sentent de sa libéralité. Perpignan me parut une très-vilaine Ville : le pays y est beau ; les avenues avec une jolie rivière, en rendent les abords agréables. Le jour qu'on y arriva, il faisoit très-beau. Le lendemain il plut si horriblement, que les rivières & les torrents étoient débordés. Il y fallut séjourner. La Reine alla voir tous les Couvents de Religieuses. Celles qui sont très-austères dans ce pays-ci sont très-coquettes dans ce pays-là ; elles portent des guimpes de quentin plissé, mettent du rouge, se fardent, & font gloire d'avoir des amants. Il y en eut une qui pria Comminge de me la présenter, & de me dire qu'elle étoit maîtresse de St. Aunais. Je fus fort effrayée de ce genre de compliment. Elle me dit qu'elle espéroit que par la bonté qu'il lui avoit toujours dit que j'avois pour lui, j'en aurois un peu pour elle ; qu'il y avoit dix ans qu'elle étoit sa dévote, qui est

le nom ordinaire qu'on leur donne. Je ne fus que répondre. Les hommes & les femmes sont habillés à l'Espagnole, & y vivent de même. Leurs maisons y sont aussi bâties à la mode du même pays, sans cheminée, si ce n'est à la cuisine. Comme il faisoit froid, & que je n'aime pas à prendre ma chemise humide, j'allois dans la cuisine me chauffer, & y prendre ma chemise qui étoit séchée à la fumée de la viande; ce qui n'étoit pas une agréable cassiolette. L'on y donna un divertissement à Leurs Majestés, qui devint un peu tragique. Loqueman, Colonel Suisse, y étoit en garnison. Il avoit fait venir un âne & un ours dans une cour, afin que nous en vissions le combat des fenêtres. Comme toute la maison étoit pleine de monde, quantité de gens se mirent sur un degré en perron, appliqué contre la muraille. L'antiquité de la maison, la grande pluie qui étoit tombée, la foule du monde qui s'y étoit placé, ébranla le degré d'une manière qu'il en tomba deux pierres qui écrasèrent la tête d'un de mes Pages, couperent deux doigts de la main à un autre; un Mousquetaire qui étoit entre deux, eut sa casaque toute déchirée, & fut tout meurtri depuis la tête jusqu'aux pieds sans avoir de coups mortels. Cet ac-

cident fit ôter Leurs Majestés & tous les spectateurs, des fenêtres : tout le reste de la journée l'on ne parla que du malheur de mon Page, & du bonheur du Mousquetaire ; ainsi il fallut essuyer tout le jour cette défagréable conversation, qui me laissoit des impressions peu divertissantes. Il y eut à l'Hôtel-de-Ville un bal à la mode d'Espagne, qu'on appelloit autrement un Saravos, où l'on ne danse pas comme en France ; ce qui me donna la curiosité de le voir : & comme il y avoit peu de temps que Monsieur étoit mort, la Reine me commanda d'y aller. Je me mis derrière tout le monde, & m'ennuyai beaucoup. Il n'y avoit qu'un violon, & de même de toutes sortes d'instruments jusqu'à une vielle, & de certaines tringles de fer avec des boucles que l'on faisoit sonner avec un autre morceau de fer ; je ne fais si cela ne s'appelle pas une cimbale. Les hommes y étoient avec leurs épées au côté, & leurs manteaux. Je crois qu'ils prenoient autant de plaisir à y danser, que j'en avois autrefois dans nos bals. Je dis cela pour ne pas juger du goût des autres. Lorsque les eaux furent diminuées, on partit. Il me souvient que j'eus grand-peur lorsque l'on passa au gué où l'eau entroit par les portieres des carrosses. Il y

en eut un des miens où étoient mes pier-  
 reries, qui pensa se perdre, & les gens  
 de dedans faillirent à être noyés. Une  
 de mes femmes, qui assura n'avoir eu  
 aucune peur, fut presque en état d'être  
 perdue. Elle crioit toujours qu'on lui don-  
 nât du secours, qu'elle avoit les pierre-  
 ries de Mademoiselle. Il me souvient que  
 lorsque nous partîmes de Malmor, j'avois  
 eu grande peur quand nous traversâmes  
 la Durance, quoique nous fussions dans  
 un bac, qui me parut moins sûr que ceux  
 qui sont sur la rivière de Seine. Cette  
 crainte me venoit de la rapidité & du  
 caprice de cette rivière, qui change à tou-  
 tes les heures du jour de lit. Outre cette  
 raison on nous avoit dit qu'un homme  
 de chez la Reine s'y étoit noyé le matin. Il  
 y a un proverbe Provençal qui dit : le Par-  
 lement & la Durance ruinent la Provence.

Nous retournâmes à Toulouse, où l'on  
 fut quelques jours. Le Roi donna le Gou-  
 vernement de Languedoc au Prince de  
 Conti, & tous les Gouvernements particu-  
 liers qu'avoient les gens de Monsieur, fu-  
 rent donnés ou vendus, & ôtés à tous ceux  
 à qui il en avoit donné le commandement.  
 M<sup>r</sup>. & M<sup>e</sup>. la Princesse de Conti allèrent à  
 Bourbon : ce qui fit naître une difficulté à  
 la cérémonie du mariage du Roi ; parce

qu'il falloit être trois pour porter la queue de la Reine, & je ne voulus pas qu'il y eût avec moi d'autres que des Princesses du Sang. Je ne voulus pas non plus être mêlée avec les étrangères qui me sont trop inférieures. La Reine, qui connoissoit & aimoit fort la Princesse Palatine, & qui savoit qu'elle avoit une chimere dans la tête sur ce que le Prince Palatin a été quelque temps Roi de Bohême, auroit bien voulu lui faire plaisir dans cette occasion, quoiqu'elle ne le disoit pas ouvertement. Elle auroit souhaité, parce qu'il n'y avoit personne, que cette nécessité l'eût mise en état de la porter avec moi. Comme dans ce temps-là j'avois les rangs & les dignités dans la tête, & que je n'aurois pas voulu pour rien du monde qu'à l'avenir l'on eût pu me citer pour avoir dérogé en rien, je fis tout ce que je pus pour empêcher Madame la Princesse de Conti de partir. Je m'en expliquai avec le Cardinal, ce qui l'obligea de me faire espérer qu'elle seroit de retour. Je vis que le temps s'approchoit, qu'elle ne pouvoit arriver assez-tôt; je proposai à M<sup>r</sup>. le Cardinal de faire venir une de mes sœurs; qu'elle viendrait à mes dépens; qu'elle logeroit avec moi; qu'il n'en coûteroit rien à ma belle-mère. Il me répondit que cela ne seroit pas juste;

que le Roi en feroit la dépense ; que la question étoit de favoir si Madame le voudroit. Je lui dis qu'elle feroit ce qu'on voudroit. Ainsi je lui envoyai un Gentilhomme qui étoit à elle aussi-bien qu'à moi, qui s'appelloit La Guériniere. Je lui écrivis une lettre tout comme si j'avois été contente d'elle, & ne lui disois rien de mon logement, parce qu'il n'en étoit pastemps. Je lui demandois une de ses filles, je lui marquois qu'elle logeroit avec moi, que j'en aurois le plus grand soin du monde. Elle me répondit qu'elle m'en enverroient deux, & l'écrivit à M<sup>r</sup>. le Cardinal, & qu'elle feroit bien-aïse qu'il n'y eût que des petites-filles de France qui portassent la queue de la Reine ; qu'elle enverroient M<sup>e</sup>. de Saujon avec elles ; qu'elle le prioit de vouloir leur faire donner un logement chez la Reine ; qu'elle feroit bien-aïse qu'elles ne logeassent pas avec moi, de peur de m'incommoder ; & en mon particulier elle me remercia des offres que je lui avois faites.

Lorsque j'arrivai à Toulouse, j'y trouvai Préfontaine qui n'y étoit que du même jour. J'y reçus force compliments sur la mort de Monsieur, qui étoit généralement regretté de toute la Province, & avec raison, parce que le général & le par-

ticulier lui avoient de grandes obligations ; & une des plus fortes marques de considération qu'il leur avoit témoignée, étoit celle qu'il n'avoit jamais voulu qu'ils se déclarassent pendant la guerre contre le Cardinal, quoique la Guyenne, qui est une bonne partie du Languedoc, l'eût fait ; & M<sup>rs</sup>. de Toulouse savent bien que s'il l'avoit désiré, ou seulement souffert, il en auroit été le maître ; ainsi il avoit préféré leurs intérêts aux siens. L'on y séjourna peu de temps, parce que la Reine avoit de grandes impatiences d'être arrivée à St. Jean-de-Luz. Nous passâmes à Acqs, où il y a une fontaine d'eau chaude, & une d'eau froide ; de manière que lorsqu'on y jette un chien, il devient comme mort dans un instant ; & si on le retire & met promptement dans l'autre, il reprend ses esprits sans qu'il paroisse qu'il ait eu la moindre incommodité. Il y a aussi des boues que l'on disoit fortifier les bras & les jambes, où on avoit quelque mal, si on les mettoit dedans, & après les en avoir sorti, il falloit les laver de cette eau. J'en envoyai chercher pour mettre sur un bras qui m'avoit fait mal après la chute de dessus un cheval, qui m'avoit aussi fait prendre une entorse au pied. Comme il y avoit long-temps que je ne m'en sen-



tois plus, je fis le remède plutôt pour l'essayer que par aucune nécessité : au-lieu de me trouver foulagée ou plutôt fortifiée le lendemain, je ne pouvois marcher ni m'aider de mon bras qui se peïa aussi-bien que mon pied, & l'un & l'autre devinrent comme si j'avois eu des éré-sypelles. L'on se moqua fort de moi, de m'être fait malade par la crainte de la devenir un jour. Ce pays-là me parut beaucoup plus beau que la Provence, j'étois ravie de voir des chevres & des vaches, & d'entendre ce que l'on disoit, parce que le Gascon a bien plus de rapport au François : presque tous les gens du pays l'entendent, & s'en servent bien plus familièrement qu'en Provence.

L'on resta huit jours à Bayonne, qui est à mon gré une fort jolie petite Ville, où l'on voit beaucoup de vaisseaux. M<sup>e</sup>. la Princesse de Carignan & Madame de Bade y arriverent, & beaucoup d'autres gens; parce que la plus grande partie de la Cour avoit été de Toulouse à Paris, lorsque nous avions fait le voyage de Provence, où ils avoient passé l'hyver, & étoient revenus pour se trouver au mariage. Nous arrivâmes donc à St. Jean-de-Luz, qui est un village très-agréable. Les maisons y sont propres; celle de la

Reine qui étoit dans un des bouts de la place, avoit la vue sur la rivière qui y passe; l'on y voyoit aussi le pont qui passoit à Sibour, qui est un village de l'autre côté, où étoit logé le Cardinal & beaucoup de gens de la Cour. Il y a une isle au milieu de la rivière, dans laquelle est bâti un Couvent de Recolets; ils ont une place devant, qui donne sur le pont, qui fait une agréable promenade, où le peuple va aux heures & aux journées qu'il n'a rien à faire. Le Roi d'Espagne arriva à St. Sébastien en même-temps que nous à St. Jean-de-Luz. Pimentel fit force allées & venues. Les deux Rois s'envoyèrent faire des compliments; tout ce détail sera dans l'Histoire, & je me persuade qu'il y en aura une de ce qui s'est passé-là, jour par jour, pendant toutes les conférences: ainsi je n'en dirai que ce que j'ai vu & fait. Monsieur eut envie d'aller au lieu où se tenoient les conférences: j'eus la même curiosité. J'allai avec lui; c'étoit à deux lieues de St. Jean-de-Luz, c'est un lieu qu'on appelle l'isle du Faïsan. L'on passoit un pont, qui étoit comme une galerie qu'on avoit tapissée; il y avoit au bout un fallon qui avoit une porte qui donnoit sur un pareil pont bâti du côté d'Espagne, de même que le nôtre du côté

de France. Il y avoit une grande fenêtre qui donnoit sur la rivière du côté de Fontarabie, qui étoit l'endroit par où on venoit d'Espagne. Ils y arrivoient par eau, puis il y avoit deux portes, l'une du côté de France, & l'autre du côté d'Espagne, pour entrer dans deux chambres magnifiquement meublées avec de très-belles tapisseries. Il y avoit d'autres petites chambres tout autour avec des cabinets, & la salle de l'assemblée étoit au milieu à l'autre bout de l'isle. Elle me parut fort grande, il n'y avoit de fenêtres qu'à l'endroit qui avoit la vue sur la rivière, où l'on mettoit deux sentinelles lorsque les Rois y étoient : le corps-de-Garde se tenoit hors de l'Isle. Les Gardes étoient dans deux salles auprès du vestibule dont j'ai parlé : chaque chambre n'avoit qu'une porte, à la réserve de la salle de la conférence, qui en avoit deux vis-à-vis l'une de l'autre, & qui étoit, comme j'ai déjà dit, fort grande : à proprement parler, de deux chambres l'on n'en avoit fait qu'une. La tapisserie du côté de l'Espagne étoit admirable, & du nôtre aussi. Les Espagnols avoient par terre de leur côté des tapis de Perse à fond d'or & d'argent, qui étoient merveilleusement beaux. Les nôtres étoient d'un ve-

lours cramoisî, chamarrés d'un gros galon d'or & d'argent. Pour les chaîses, je ne me souviens pas comment elles étoient faites. Il y avoit deux écritoirs, je ne me souviens pas bien non plus de quelle matière elles étoient : il me semble que les ferrures étoient d'or, & si je ne me trompe, il y avoit deux horloges sur chaque table ; tout y étoit égal & bien mesuré. Lorsque nous fûmes de retour, nous contâmes à la Reine comme tout cela étoit fait. Nous rencontrâmes quantité d'Espagnols dans le chemin, qui venoient de voir la Cour. Les François de leur côté alloient à St. Sébastien voir celle d'Espagne. M<sup>r</sup>. le Tellier & M<sup>r</sup>. le Maréchal de Villeroi y allerent, Dom Louis de Haro leur donna à dîner : c'étoit peut-être un Vendredi, ils furent très-scandalisés de voir de la viande mêlée avec du poisson. Ces Messieurs lui en témoignèrent leur étonnement, & ils l'étoient d'autant plus, que les Espagnols font les hypocrites sur les moindres bagatelles : ainsi dans cette occasion ils devoient être aussi édifiés des François, que ceux-ci avoient peu de raison de le devoir être d'eux.

Lorsque Madame eut prié le Cardinal de faire loger mes sœurs chez la Reine, la proposition m'en déplut ; parce que si

elles y avoient demeuré, elles auroient été à toutes les heures du jour, où je n'étois pas chez la Reine; elles auroient toujours mangé avec elle, ce que je ne faisois point. J'avoue que je trouvai ce projet habile & bien imaginé par ma belle-mère, de se vouloir faire donner des distinctions par nécessité, qui ne m'étoient pas données par mon opulence; parce que si je n'avois pas eu de maison, il auroit fallu que dès mon enfance j'eusse demeuré chez la Reine, & j'aurois toujours mangé avec elle, ainsi que je le lui ai souvent oui-dire; & c'est comme M<sup>le</sup>. la Duchesse d'Elbœuf, bâtarde de Henri IV, avoit fait pendant qu'elle étoit Mademoiselle de Vendôme. Ce n'est pas que de ce temps je n'allasse presque tous les jours manger avec la Reine; mais comme je n'en avois pas pris d'habitude dans le commencement, & que j'étois bien-aise d'être libre chez moi, je ne me contraignois pas. J'ai eu toute ma vie une grande jalousie pour toutes les grandeurs qui me pouvoient distinguer des autres, quoique dans bien des occasions j'en aye négligé quelques-unes par une certaine liberté d'esprit, & une espèce de hauteur qui me mettoit au-dessus des bagatelles, & qui me faisoit préférer le repos chez moi, sans me sou-

cier de rien. Je m'appercevois que l'on s'avisoit pour mes sœurs d'aller à leurs fins, sous prétexte de marquer leurs démarches avec la dernière exactitude. Cela réveilla ma gloire; j'étois au désespoir dans ce moment-là, & je ne pouvois souffrir, par la grandeur & par la délicatesse de ce que je me sentoie, qu'elles eussent quelque agrément que je n'aurois pas eu. J'aime à dire la vérité; ainsi je dépeins mes défauts & mes bonnes qualités avec la même bonne foi qu'un autre le pourroit faire : ainsi j'étois fort inquiétée sur mes sœurs. J'appris avec un très-grand plaisir qu'elles devoient arriver, & qu'on leur avoit marqué un logis. Je souffrois d'autant plus sur la crainte de cette distinction, que je n'osois ni agir ni m'en ouvrir à personne. Elles vinrent avec les Officiers de Madame dans deux de ses carrosses : leur équipage parut fort honnête, & ne manquoit de rien de tout ce qui s'appelle nécessaire; cela alloit même à la dignité. Mesdemoiselles d'Alençon & de Valois vinrent : Madame ne voulut pas donner le dégoût à Mademoiselle d'Orléans de voir épouser le Roi, parce qu'elle avoit fort espéré de se marier avec lui, comme je l'ai déjà dit. M<sup>e</sup>. de Saujon & Mademoiselle de Montalais, une des

filles de Madame , étoient avec elles. M<sup>e</sup>. de Pontac , chez qui elles avoient logé lorsqu'elles passèrent à Bordeaux , vint aussi avec elles. Elle me fit entendre que l'attachement qu'elle avoit eu , & qu'elle vouloit toujours avoir pour moi , lui avoit fait prendre soin de marquer à mes sœurs toutes les considérations que je leur attirois. Toutes les personnes qui venoient de St. Sébastien , faisoient de grandes relations à la Reine sur la personne de l'Infante ; & comme elle prenoit un grand plaisir d'en entendre dire du bien , chacun lui faisoit sa cour , & lui marquoit de grandes impatiences de la voir. Pendant ce temps-là , le Duc de Parme rechercha & épousa la Princesse Marguerite de Savoye. Tout le monde fut fort étonné , qu'après avoir prétendu épouser le Roi , elle eût voulu épouser un petit Souverain d'Italie , malhonnête homme , qui n'avoit de passion au monde que celle de bien ferrer un cheval. Il sembla à toute la Cour que cet établissement ne répondoit point à la maniere fiere avec laquelle elle avoit soutenu la rupture de son mariage avec le Roi , & qui lui avoit attiré les louanges de tout le monde : ainsi l'on disoit qu'elle auroit mieux fait de ne se point marier , ou de se mettre dans une Reli-

gion. Elle ne survécut pas long-temps à cette honte, parce qu'elle mourut peu après son mariage.

Nous avions à St. Jean-de-Luz des Comédiens Espagnols : la Reine alloit les voir tous les jours, & moi assez rarement. Ils dansoient & chantoient entre les actes, & s'habilloient en Hermites & en Religieux, faisoient des enterrements & des mariages, & profanoient beaucoup les Mysteres de la Religion : ainsi bien des gens en furent scandalisés. Les Italiens en faisoient de même lorsqu'ils vinrent en France, & on les en désaccoutuma. M<sup>r</sup>. le Cardinal eut long-temps la goutte. Nous l'allions voir tous les jours au retour de Vêpres, de Complies ou de Salut. La Reine ne perdoit jamais une de ces prieres, & souvent elle alloit à toutes les trois. Un jour que je regardois par une fenêtre de M<sup>r</sup>. le Cardinal, par laquelle l'on voyoit la riviere & les Pyrénées, M<sup>re</sup>. de Motteville, qui étoit avec moi, me donna occasion de lui parler de la solitude des déserts, & nous moralisions sur la vie heureuse qu'on y pouvoit mener, débarrassé des fatigues de la Cour, & au-dessus des injustices que l'on y recevoit ; que cela mettoit les gens en état de ne vivre que pour soi-



même. Cette conversation avoit un grand champ de morale ; pour peu qu'on eût eu envie d'y mêler du Christianisme , nous ne nous serions pas sitôt séparées ou tués ; mais la Reine étant sortie pour aller à la Comédie , je l'accompagnai jusqu'à la porte , & m'en allai promener sur le bord de la mer , où il me passa bien des idées dans l'esprit sur le plan d'un vrai solitaire. Je voulois que ce fussent des gens qui n'eussent pas été rebutés de la Cour ; & comme je m'en faisois un plan qui me paroïssoit extraordinaire , & beau à pratiquer , je m'en allai au plus vite à mon logis , j'y pris une plume & de l'encre , & j'écrivis une \* lettre de deux ou trois feuilles de papier , que j'adressois à M<sup>e</sup>. de Motteville. Je la fis copier , & la lui envoyai par un homme inconnu. Je ne voulois point que dans ce désert il y eût ni galanteries , ni mariage. Elle devina aisément que c'étoit de moi , parce que l'on lui en avoit dit chez M<sup>r</sup>. le Cardinal. Elle me fit une réponse qui m'obligea à lui écrire une seconde lettre ; & comme cela me plaisoit , & qu'elle y prenoit plaisir , nous entretenîmes cette sorte de com-

---

\* On trouvera cette lettre , & les autres à la fin de ces Mémoires.

merce une ou deux années. Si l'on avoit ramassé toutes ces lettres, il s'en feroit fait un volume assez gros. Elle est fort savante, ce qu'elle m'écrivoit étoit admirable : nous y mettrions de l'Italien, de l'Espagnol. Il y avoit des citations de la Ste. Ecriture, des Peres même, des Fragments de Poëtes, & quantité d'autres ramassés assez particuliers. On lui prit les deux premières qu'elle m'écrivit, qu'on fit imprimer dans des Recueils qui portent pour titre : *Œuvres galantes*. Je dis qu'on les lui avoit prises, parce que je fais que les originaux ou les copies qu'elle m'envoyoit n'ont pas sorti de mes mains, & j'en ai encore une marque certaine, qui est que pour y avoir voulu augmenter on les a gâtées, que les miennes sont beaucoup plus naturelles & mieux écrites. J'avoue que je fus très-fâchée de les voir ainsi imprimées.

Après beaucoup d'allées & de venues faites de Fontarabie à St. Jean-de-Luz, le jour du mariage fut arrêté. L'envie nous prit à Monsieur & à moi, d'aller à Fontarabie voir la cérémonie, le Roi d'Espagne & la jeune Reine. Nous le proposâmes à M<sup>r</sup>. le Cardinal qui le trouva bon. Il dit qu'il étoit nécessaire d'en faire avertir le Roi d'Espagne. Ainsi

Monsieur & moi nous fûmes 24 heures dans une joie inconcevable ; mais elle nous devint fort amere , & me fit bien pleurer. Le Roi dit à Monsieur qu'il ne vouloit pas qu'il y allât ; que le présomptif héritier d'Espagne n'entreroit point en France pour voir la cérémonie ; qu'il n'y avoit pas même de Grands d'Espagne , ni de principaux Seigneurs de ce pays-là qui fussent venus voir la Cour de France , & que je ferois bien aussi de n'y pas aller. Nous fûmes très-sachés Monsieur & moi , de la résolution & de l'ordre du Roi. Je dis à M<sup>r</sup>. le Cardinal que j'étois une Demoiselle sans conséquence ; que je ne devois pas hériter du Royaume ; que puisque les filles n'étoient bonnes à rien en France , il ne falloit pas qu'elle fussent malheureuses jusques dans l'envie qu'elles avoient de voir une cérémonie. Monsieur par-dessous main , demanda comme une grace particuliere qu'on ne m'y laissât pas aller ; l'on fut trois ou quatre heures enfermés dans la chambre de M<sup>r</sup>. le Cardinal , où tout le monde croyoit qu'il s'y traitoit des affaires d'Etat ; tous les Ministres avoient été mandés , & je faisois que ce n'étoit que sur une espee de démêlé que cela avoit causé entre Monsieur & moi. Il desiroit que je n'y allasse point ,

moi je m'opiniâtrois à vouloir obtenir cette permission. Enfin, au sortir de ce grand Conseil, l'on me dit qu'il avoit été résolu que j'irois à Fontarabie. L'on envoya chercher Lainé, qui étoit le Ministre de M<sup>r</sup>. le Prince en Espagne, ainsi qu'il l'avoit été à Bordeaux. Comme c'étoit un homme d'esprit, qui parloit agréablement, enfin un de ces gens qui se donnoit des airs sur tout, il s'étoit fait des affaires depuis le retour de M<sup>r</sup>. le Prince, qui l'obligeoient ou lui servoient de prétexte pour ne bouger de la Cour; ainsi on le chargea de me suivre, & M<sup>r</sup>. le Cardinal fit savoir à Dom Louis de Haro, que j'irois inconnue voir la cérémonie. Ce soir-là le Roi, la Reine, Monsieur & moi nous soupâmes chez le Cardinal, parce qu'il avoit la goutte. Nous accommodâmes une cassette que Monsieur de Créqui devoit porter à la jeune Reine de la part du Roi; c'étoit un assez grand coffre de Calambouc, garni d'or, dans lequel l'on mit tout ce que l'on peut s'imaginer de bijoux d'or & de diamants; comme des montres, des heures, des gants & miroirs, boîtes à mouches, pastilles, petits flacons, de toutes sortes d'étuis à ciseaux, couteaux, curedents, de petits tableaux de miniature, des croix,  
des

des chapelets, des bagues, des bracelets, des crochets de toutes sortes : tout cela étoit d'un grand prix, & dans un petit coffre. L'on y mit aussi des perles, des pendants-d'oreilles & des diamants en grand nombre dans une petite boîte, enfin tout ce que l'on avoit de plus beau, à la réserve des pierreries de la Couronne, parce qu'elles ne sortent jamais du Royaume, & que les Reines ne peuvent les avoir en propre. L'on croira aisément qu'il n'y eut jamais un si beau ni si magnifique présent, ni si galant.

Le lendemain j'empruntai un carrosse pour que mes armes ne parussent pas à ce voyage de curiosité. Je pris avec moi M<sup>e</sup>. la Duchesse de Navailles, qui venoit pour être Dame- d'honneur de la Reine, M<sup>e</sup>. de Pontac & M<sup>lle</sup>. de Vandy. J'avois tenu mon départ secret pour n'être pas importunée du monde qui auroit voulu venir avec moi. Lorsque nous fûmes à Andaye, qui est le dernier Village sur le bord de l'eau, vis-à-vis Fontarabie, Lainé, qui étoit allé au-devant, me vint dire que les bateaux étoient tous prêts : il y en avoit trois qui étoient tous peints, & dorés d'une manière fort propre & très-magnifique, avec des meubles qui répondoient à tout le reste du vaisseau ;

entr'autres il y avoit des rideaux de damas bleu avec de grandes franges d'or & d'argent. Avec cet équipage nous arrivâmes au port, où nous ne trouvâmes pas les carrosses qui nous y devoient attendre. Les bateliers dirent qu'il avoit passé des Dames qui les avoient pris, & qu'une de celles-là avoit dit que les carrosses étoient pour elle. Je ne fus pas long-temps à deviner que c'étoit M<sup>e</sup>. de Lyonne qui les avoit pris. Lainé mit pied à terre, & arrêta deux carrosses à six chevaux chacun, qui passoient. Nous nous mîmes dedans pour nous mener à Fontarabie. Lorsque nous entrâmes dans la Ville, nous trouvâmes un corps-de-garde à la porte, comme il y en a dans toutes les Places frontieres. Il y avoit des Officiers qui se promenoient devant leurs corps-de-garde, qui nous saluerent avec beaucoup d'honnêteté, & tous les gens que nous trouvâmes dans toutes les rues en firent de même. J'avoue que j'eus la vanité d'attribuer à ma bonne mine toutes ces civilités extraordinaires; je ne pouvois pas croire que ce fût ma parure, parce que j'étois habillée de drap noir avec un mouchoir uni, une coëffe claire, & mes cheveux tout défrisés. Je trouvois même que je devois avoir l'air étranger avec des che-

veux blonds tout plats, qui ne sont pas d'un grand ornement.

Nous arrivâmes à l'Eglise, qui avoit un grand perron avec peu de Gardes à la porte. Tout est si bien réglé en Espagne, que personne ne se presse d'entrer où il ne doit pas être ; ainsi ils n'ont jamais aucun embarras. M<sup>re</sup>. de Navailles, menée par mon Ecuyer, marchoit devant, & j'allois toute la dernière avec Lâiné. Nous trouvâmes devant la porte de l'Eglise un Lieutenant des Gardes-du-Corps du Roi, qui dit : L'on m'a ordonné de venir recevoir la parente de M<sup>r</sup>. Lâiné ; après quoi Pimentel arriva, il me prit de l'autre main, & me dit : Le Roi m'a commandé de me mettre auprès de vous, parce qu'il veut vous connoître. Nous trouvâmes le Patriarche des Indes, qui étoit Grand-Aumônier du Roi d'Espagne : il étoit frere du Duc de Medina Sidonia, qui me fit force compliments, & me dit qu'il avoit extrêmement connu mon pere en Flandres. L'on nous mena auprès de l'autel sur la droite du côté par où l'on entre, qui est un endroit un peu élevé. J'y trouvais beaucoup de François, que je pris la peine de faire ranger. J'ordonnois là tout comme j'aurois fait en France, & je ne me souvenois pas que j'y devois être in-

connue. L'on m'apporta une chaise ; dans cette occasion , j'oubliai qui j'étois , je la refusai. La place du Roi étoit au bout du chœur , au moins à l'endroit où ils sont placés en France. Je dis cela , parce que le chœur & la nef n'étoient pas séparés. L'autel étoit élevé , & n'étoit éclairé que par une fenêtre ronde , placée au-dessus de la porte. Il y avoit une courtine pour le Roi ; & pour en parler plus intelligiblement , c'étoit un lit sans bois , attaché au plancher. Il étoit de brocard d'or. J'y vis force Aumôniers avec des surplis & des bonnets. Le drap de pied du Roi étoit sous la courtine , & le rideau , qui regardoit l'autel , étoit ouvert : auprès de la courtine , il y avoit un siege pour Dom Louis de Haro , & à côté un banc pour les Grands d'Espagne , vis-à-vis duquel il y en avoit un autre pour les Aumôniers : tous les François étoient sur les degrés qui étoient aux côtés de l'autel. Le Lieutenant des Gardes qui nous avoit conduites , étoit celui de la Garde Bourguignonne. Le Maître des Cérémonies nous plaça. Le Roi vint bientôt après ; il avoit devant lui quelques Gardes Suisses en petit nombre , la plupart demeurèrent au bas de l'Eglise. Ils ne sont pas nécessaires pour faire ranger le monde , par-



ce que personne n'ose approcher. L'Evêque de Pampelune marchoit devant le Roi avec tout son Clergé, vêtu de tous ses habits pontificaux. Le Roi avoit un habit gris avec de la broderie d'argent, un gros diamant en table qui retrouffoit son chapeau d'où pendoit une perle : ce sont deux pieces de la Couronne d'une grande beauté ; ils appellent ce diamant le Miroir du Portugal, & la perle, la Pelegrine. Il fit la révérence à l'autel avec une gravité qui ne se peut copier. L'Infante le suivoit seule, habillée de satin blanc en broderie avec des petits nœuds de lame d'argent, fort parée à la mode d'Espagne. Elle avoit d'assez vilaines pierres : elle étoit coëffée avec de faux cheveux. Sa Camériste majeure lui portoit la queue. La premiere action du Roi & de l'Infante fut de me regarder sans faire semblant de me connoître, & moi de mon côté je les regardai aussi avec beaucoup d'attention. Le Roi n'étoit pas beau ; mais il avoit bonne mine, quoiqu'il eût l'air vieux & cassé. L'Infante me parut fort ressembler à la Reine ; elle me plut extrêmement. Le Roi commanda que l'on tirât le rideau du côté que j'étois, afin que je le visse plus facilement : il fit même signe à des Aumôniers de se ranger,

de peur qu'ils ne m'empêchassent de voir. Tous ses soins me parurent fort honnêtes & très-obligeants pour moi. La Camériste étoit devant la courtine un peu sur le côté, avec deux autres Dames vêtues à l'Espagnole, & trois filles qui n'étoient point belles, quoiqu'elles eussent furieusement de rouge. Lorsque la Messe fut à moitié dite, le Commandeur de Souvré s'avisa que M<sup>r</sup>. l'Evêque de Fréjus n'y étoit pas. Il le cria à Pimentel & à Lionne, qui étoient auprès de moi, qui ne l'entendoient pas. Je leur dis ce qu'on demandoit. Ils parlèrent tout aussi-tôt à leur frere l'Abbé, qui l'alla chercher. M<sup>r</sup>. de Fréjus arriva tout seul sans maître de cérémonies, ni personne pour l'accompagner. Lorsqu'il passa auprès de Dom Louis, il se plaignit du peu de soin que l'on avoit eu de l'avertir. Après que l'Evangile fut dit, il vint six Pages avec de grands flambeaux blancs, qui firent la révérence à l'autel, & après cela au Roi : lorsque le Prêtre eut communiqué, ils s'en retournerent, & firent les mêmes révérences. La Messe finie, le Roi se mit dans sa chaise, & l'Infante s'assit sur son carreau. Après cela l'Evêque descendit, & Dom Louis approcha, qui donna la procuration du Roi, que M<sup>r</sup>. de Fréjus

venoit de lui apporter. Un Prêtre la lut, & les Dispenses du Pape : puis on les maria. Le Roi fut toujours entre l'Infante & Dom Louis : lorsqu'il fallut dire oui, elle se tourna du côté du Roi son pere, lui fit une profonde révérence qui apparemment lui permit de répondre. Elle remua les levres si gravement, que je ne m'en pus presque appercevoir, quoique je fusse très-près, & à l'endroit où l'on pouvoit mieux voir. La quantité de François qu'il y avoit, faisoit une grande presse, & l'on ne pouvoit pas entendre. Quoique ce fût la plupart des gens de qualité, ils n'avoient pas les mêmes égards que les Espagnols, qui ne faisoient aucun embarras. L'Infante ne donna pas la main à Dom Louis, & il ne lui présenta point de bague, comme l'on fait par-tout. Lorsque le mariage fut fait, la jeune Reine se mit devant son pere à genoux, lui baïsa la main ; il mit son chapeau à la main, & l'embrassa sans la baiser, après quoi elle marcha à sa droite. Elle fit quelques petites cérémonies à la porte. Lorsqu'ils furent sortis, je m'arrêtai un moment pour laisser passer la foule. Comme je voulois sortir, Dom Pedro d'Arragon, Capitaine de la Garde Bourguignonne, vint avec six Gardes, & dit à Laine, qu'il venoit cher-

cher-fes Dames. Il marcha devant nous avec le fils d'un Grand dont j'ai oublié le nom ; il nous conduisit au château qui étoit fort près. C'étoit une vieille maison que Vatteville, Gouverneur de la Province de Guipuscoa, a fait raccommoder pour y recevoir la Cour d'Espagne.

Nous trouvâmes à l'entrée, comme ailleurs, beaucoup de Pages & de Laquais : c'est la plus grande dépense que les Espagnols fassent ; ainsi le nombre en est plus grand qu'en France. Nous entrâmes dans une anti-chambre où les François faisoient, aussi-bien qu'à l'Eglise, beaucoup de presse. Nous allâmes dans une autre. Après nous trouvâmes celle où le Roi mangeoit, sur une petite table ; il y avoit un cademat & point de nef. Le Gentilhomme de la chambre de semaine le servoit, & les valets-de-chambre portoient la viande. Son Médecin étoit contre la muraille, un peu éloigné ; de l'autre côté, il y avoit le Duc de Medina de las Torres. Contre la muraille il y avoit des Grands d'Espagne avec le Patriarche des Indes. L'on me mit auprès de la muraille, & les François étoient au milieu de la chambre, fort éloignés. Le Roi me regarda extrêmement, il mangeoit de la grenade avec une cuiller, & cela avec une lenteur fort grave. Je me

trouvai auprès du Marquis d'Aytonne, qui parloit françois. Le Marquis de Leche, fils aîné de Dom Louis, m'avoit fort regardée à la Messe ; & comme nous l'avions rencontré à l'entrée & au passage, il dit à Laine, qu'il feroit bien-aîse de voir la Dame qu'il menoit, quoiqu'il ne la connût pas ; il alla se mettre auprès du Marquis d'Aytonne. Je lui demandai s'il parloit françois, il me répondit que non, qu'il l'entendoit lorsqu'on lui parloit doucement. Je lui dis que j'en étois de même de l'Espagnol. Il n'étoit pas beau, il avoit la physionomie d'un honnête homme, & étoit fort civil. Son frere le Comte de Monterci, me parut beaucoup mieux fait ; il alloit & venoit pour me faire force révérences, & passoit devant moi. Il ne me parla pas. Je ne vis Dom Louis que de loin. Le Duc de Medina de las Torres donna à boire au Roi, il versa de l'eau de cannelle qui étoit la boisson du Roi, dans la soucoupe ; on fit l'essai ; après quoi il se mit à genoux, & donna à boire au Roi. S'il y a des Grands d'Espagne qui soient couverts dans ce moment-là, ils ôtent leur chapeau ; tous ceux qui sont Officiers de la maison ne se couvrent jamais qu'aux cérémonies. L'on me vint dire que la Reine dînoit. Je sortis sans faire la

révérence , parce qu'on m'avoit dit que j'en devois user de cette maniere pour qu'on ne fît pas semblant de me connoître ; le Roi ne me quitta pas de vue tant que je fus dans la chambre. J'allai chez la Reine , où je trouvai beaucoup de monde qui la voyoit dîner. Je ne fais si c'est parce qu'elle étoit notre Reine , la presse y étoit bien plus grande , & les gens bien plus proche de sa table que de celle du Roi son pere. Je lui fis une grande révérence , & passai derriere sa chaise. Je m'allai mettre auprès de M<sup>e</sup>. la Duchesse d'Usès , & de M<sup>e</sup>. de Motteville qui étoit au bout de la table. Je fis cela d'un air un peu familier. Comme je fus auprès d'elle , je fis une seconde révérence , à laquelle elle répondit par un souris le plus agréablement & le plus honnêtement du monde. Elle me parut d'un air grand , aimable & civile. Je ne doutai pas qu'elle ne plût à tous les François lorsqu'elle seroit en France ; pour moi j'en fus enchantée. M<sup>e</sup>. de Motteville , qui parloit Espagnol , lui dit que je la trouvois extrêmement à mon gré. Elle lui répondit très-honnêtement , qu'elle en étoit bien-aïse. Tout le temps qu'elle fut à dîner , elle regarda toujours de mon côté , & parla assez. Il y avoit un certain bouffon , qui

étoit venu de St. Jean-de-Luz, qui lui dit comme j'entrois : Voilà Mademoiselle d'Orléans, cousine du Roi de France. Elle le fit taire : c'étoit un assez mauvais bouffon. Lorsqu'elle sortit de table, elle vint droit à moi, & dit : Il faut que j'embrasse cette inconnue. Je voulus lui baiser la main, elle ne le voulut pas souffrir. Elle ne les avoit pas si belles que celles de la Reine mere ; après qu'elle eut demeuré un moment, elle s'en alla dans sa chambre, & peu après elle me vint voir, & me dit de ne pas m'en aller ; sa premiere femme-de-chambre revint me dire que la Reine me demandoit. Je la trouvai assise sur des carreaux ; l'on m'en apporta un. Elle me fit signe de m'y mettre. Je demandai quelqu'un qui fût parler françois, l'on fit entrer le Baron de Vatteville. Elle me demanda des nouvelles de la Reine & de Monsieur le Cardinal, & me dit qu'elle avoit appris que mes sœurs étoient jolies, & me demanda si Madame de Carignan n'étoit pas à St. Jean-de-Luz ; après quoi elle me parla de l'impatience qu'elle avoit de voir la Reine ; qu'elle avoit fort envie de me connoître, qu'elle étoit bien-aîsée de me voir. Il n'y eut pas d'honnêteté & de bonté qu'elle ne me té-

moignât ; à quoi je répondis avec tout le respect que je lui devois. Je me levai pour m'en aller , je la suppliai de me donner sa main , elle ne le voulut pas , & m'embrassa encore une foi. Je lui attrapai la main , elle se leva , & me fit la révérence. Elle donna sa main à Madame de Navailles & aux deux autres Dames que j'avois avec moi. L'on m'offrit à manger , mais je n'en voulus point. Vatteville me pressa fort de souffrir qu'il me donnât à manger , il me vint conduire jusqu'au bateau où un carrosse de la Reine me mena. J'allai en diligence à Andaye , où je dînai avec précipitation , tant j'avois d'impatience de retourner dire à la Reine mere ce que j'avois vu. J'allai descendre chez M<sup>r</sup>. le Cardinal , où elle étoit , je lui fis une fidelle relation de ce qui s'étoit passé à mon voyage , dont elle fut aussi contente que moi qui l'étois extrêmement. C'étoit le jour de la petite Fête-Dieu 3 Juin 1660. Tout aussi-tôt que je fus de retout du salut , où j'allai avec la Reine , je courus à mon logis m'habiller pour aller au bal , où je n'avois pas été dans mon grand deuil hors le jour du mariage du Roi , qui portoit dans lui-même une ample permission. Je me parai de perles & mes sœurs aussi , parce que cette sorte de parure de bijoux ,



est de deuil quand elle est seule. Le bal ne dura pas long-temps, parce qu'on le commença fort tard, & que le Roi vouloit aller souper devant minuit. Pendant que l'on dançoit, la Reine mere m'entretint en tiers avec le Roi, qui me disoit qu'il étoit bien-aîsé de ce que je leur avois dit de la jeune Reine; que tout ce qu'on leur avoit conté ne les en avoit pas tant persuadé que ce que j'en disois; qu'ils étoient ravis qu'elle m'eût plu; que j'avois le goût bon; que je me connoissois en tout; que c'étoit une marque qu'elle avoit de l'esprit de m'avoir fait bien de l'honnêteté. Enfin il ne se peut rien imaginer d'obligeant qu'ils ne me dissent. Je pris bien plus de plaisir à les écouter que je n'aurois fait à danser, quoiqu'en ce temps-là j'aimasse la danse d'une maniere extraordinaire. Les marques de considération qu'on m'a données & en tout temps, & en tout âge, ont toujours prévalu au-dessus de tous les autres plaisirs.

La Reine alla le lendemain à la conférence pour y voir le Roi son frere. Elle ne mena avec elle que M<sup>r</sup>. le Cardinal & ses Dames d'honneur. Le Roi, qui y avoit été inconnu, nous conta à son retour la joie que la Reine avoit eue de voir le Roi son frere, & celle qu'il lui avoit témoi-

gnée de son côté ; qu'ils s'étoient tenu des discours si tendres & si obligeants sur le mariage & sur la paix , qu'il n'y avoit rien d'égal ; qu'il lui avoit parlé de moi ; qu'il étoit fâché que j'eusse voulu être inconnue ; que cela avoit empêché qu'on ne me rendît tout l'honneur qu'il avoit désiré. J'eus la curiosité de demander si le Roi d'Espagne avoit baissé la Reine mere. Il me répondit que non , qu'ils s'étoient embrassés à la mode d'Espagne. Dom Louis passa dans la salle qui étoit du côté de France , où étoit la jeune Reine. Le Roi s'approcha de la porte , & la regarda par-dessus son épaule. La Reine mere le vit. Elle regarda le Roi son frere , & sourit , qui ne la quitta plus de vue aussi-bien que la jeune Reine , qui nous a dit depuis , qu'elle l'avoit trouvé fort bien , & qu'elle avoit baissé les yeux. Le Roi nous parut fort satisfait de la Reine ; il nous dit qu'il s'étoit mis sur le bord de la riviere pour la voir embarquer , & qu'il s'étoit aperçu qu'elle avoit volontiers regardé de son côté. L'on songea à la cérémonie , & l'on s'avisa qu'il falloit porter une ofrande à la Reine , qu'ainsi je ne pouvois pas porter sa queue , & que ce seroient mes sœurs qui la porteroient avec M<sup>e</sup>. de Carignan. M<sup>e</sup>. de Saujon vouloit faire

naître quelque difficulté. Je lui dis qu'elle n'avoit pas raison, parce qu'à la quarantaine de la Reine mere à Notre-Dame, ma belle-mere portoit l'offrande, & moi la queue avec feue M<sup>e</sup>. la Princesse & M<sup>e</sup>. la Comtesse. J'avoue que je ne fus pas fâchée que cela arrivât, pour faire à des noces, ce que ma belle-mere avoit fait en deuil. Dès que l'on avoit parlé de porter les queues, M<sup>r</sup>. le Duc de Roquelaure s'étoit offert de porter la mienne. J'avois accepté sa bonne volonté. L'on chercha des Ducs pour porter celles de mes sœurs; & comme pas un ne le voulut faire, M<sup>e</sup>. de Saujon cria fort que Madame seroit au désespoir de cette distinction, qu'elle ne pouvoit souffrir que mes sœurs allassent l'essayer, qu'elles ne s'y trouveroient point. Le Cardinal lui dit, qu'il feroit ce qu'il pourroit. Personne ne voulut suivre son sentiment; ainsi pour ne plus faire d'embarras à cette cérémonie, je dis à M<sup>r</sup> de Roquelaure que je le remerciois; que j'étois bien fâchée de ne pouvoir recevoir l'offre obligeante qu'il m'avoit faite; que j'étois bien touchée que le peu de cas que l'on faisoit de ma belle-mere, fût cause que l'on ne vouloit pas rendre le même honneur à mes sœurs qu'à moi. Je dis à M<sup>r</sup>. le Cardinal : Vous

voyez que lorsqu'il est question de ne pas faire de l'embarras au Roi ou à vous, j'abandonne toute ma juste délicatesse, qu'il me donnât qui il voudroit, que tout me seroit bon. Il me répondit qu'il me donneroit son neveu. Ce choix me plut extrêmement, & me paroissoit plus avantageux que tous les Ducs du Royaume. Le Comte de Ste. Même porta celle de ma sœur d'Alençon ; il étoit Premier Ecuyer de ma belle-mere, & l'avoit été de mon pere. Le Marquis du Chastelet, qui étoit Mestre-de Camp du Régiment de Cavalerie de mon pere, porta celle de ma sœur de Valois, & le Comte de la Feuillade celle de M<sup>e</sup>. de Carignan. Voilà comme tout fut résolu.

Le Dimanche d'après le Vendredi que la Reine mere avoit été voir le Roi son frere, nous partîmes après dîner de très-bonne heure pour aller à la conférence. Il y avoit dans le carrosse du Roi, la Reine, Monsieur, mes sœurs, M<sup>r</sup>. le Prince de Conti, M<sup>e</sup>. de Navailles & moi. M<sup>e</sup>. la Comtesse de Fleix n'y vint pas, parce qu'elle n'alloit pas où alloient les Duchesses, à cause des prétentions de la Maison de Foix, dont étoit son mari. La Reine mere avoit son voile de veuve & deux demi-tours, une croix de perles

& ses pendants-d'oreilles : le Roi & Monsieur avoient des cordons de chapeaux de diamants ; on peut juger par-là du reste de leurs ajustements. Le Roi en étoit moins paré que de sa bonne mine naturelle : mes sœurs & moi nous avions nos mantes de deuil , qui est l'habit de respect lorsque l'on est en deuil , & l'on doit être ainsi la première fois que l'on voit les gens à qui l'on en doit. Dans l'autre carrosse de la Reine mere étoient Mesdames les Princesses de Carignan & de Bade sa fille , M<sup>e</sup>. la Princesse Palatine , Mesdames les Duchesses d'Ufès, de Grammont & de Noailles. Comme nous fûmes en carrosse , le fils du Duc de Medina de las Torres vint faire un compliment au Roi de la part du Roi d'Espagne , & à la Reine aussi. Le chemin nous parut long , à cause de l'excessive chaleur qu'il faisoit ; le Roi d'Espagne étoit arrivé devant nous , il avoit fait mettre de l'infanterie & de la cavalerie du côté d'Espagne ; & nos troupes composées des Gardes Françaises & Suisses , des Gardes du Roi & des Mousquetaires , étoient en bataille de notre côté. Nos Gardes & nos Suisses étoient très-propres : ils avoient tous des houpelandes bleues avec un galon d'or & d'argent , & les chiffres du Roi au milieu. Je ne les vis

pas , parce qu'ils étoient postés de manière à ne pouvoir être vus que du côté des Espagnols. Les Mousquetaires & les Gardes-du-Corps avoient des casques neuves , & les Gendarmes tous vêtus de neuf. Nous vîmes ceux du Roi d'Espagne qui en avoient , & la cavalerie & l'infanterie des houpelandes ou casques de livrées ; elles étoient jaunes avec un passément velouté à petits carreaux rouges & blancs. Il n'y eut que vingt Gardes du Roi qui mirent pied-à-terre ; nous entrâmes par la galerie , dont j'ai déjà parlé , & nous allâmes dans tous les appartements que j'ai ci-devant marqués. Nous trouvâmes dans une des chambres , des Espagnols qui portoient un présent au Roi ; c'étoient des coffres en forme de bahut très-grands , garnis de bandes d'or ; ils étoient fort jolis & fort magnifiques : l'on n'a guere accoutumé d'en voir de cette manière. Je ne fais ce qu'il y avoit dedans , je pense avoir oui-dire que c'étoient des parfums : il y en avoit quatre pour le Roi , & autant pour la Reine , & deux pour Monsieur. Je fus très-fâchée de ce qu'il n'y en avoit pas pour moi ; ce fut de la part de la jeune Reine qu'on les donna. Après avoir passé toutes les chambres & une galerie , dont j'ai oublié de parler , qui étoit le long de

la chambre de la conférence, M<sup>r</sup>. le Cardinal nous dit d'entrer dans un cabinet, jusqu'à ce que l'on dût aller dans la chambre où étoient le Roi d'Espagne & la jeune Reine; il n'entra avec le Roi que M<sup>r</sup>. le Cardinal & M<sup>e</sup>. de Navailles. Au bout d'un peu de temps, on nous vint chercher, la Reine me fit dire d'ôter mon gant, & de faire la révérence, que le Roi d'Espagne ne baïsoit pas, que le Roi ni Monsieur n'avoient point baïsé la jeune Reine : le Roi d'Espagne ne branla pas de sa place, & à peine fit-il un mouvement de pied, qui auroit pu signifier qu'il avoit envie de faire la révérence, & en fit un plus visible pour moi que pour mes sœurs. La Reine mere les présenta, & toutes les Princesses, Duchesses & Dames de sa suite & de la nôtre. La jeune Reine avoit une robe de satin blanc en broderie de geais, dans les lisieres étoient des fleur de lys; elle étoit coëffée avec des cheveux qui lui seyoient fort bien, ils étoient d'un beau blond : elle s'étoit parée d'un bouquet d'émeraudes en poires avec des diamants qui étoient dans le présent que j'ai dit, que M<sup>r</sup>. de Crequi lui avoit porté, & qui s'étoit bien acquitté de cette commission avec sa magnificence ordinaire. Il avoit soixante personnes de livrée à sa suite,

avec un grand nombre de Gentilshommes & beaucoup de ses amis qui l'accompagnerent. Après que l'on se fut regardé quelque temps, l'on fit entrer du monde des deux côtés. M<sup>r</sup>. le Prince de Conti étoit entré avec moi, le Comte de Soissons entra avec les Ducs, Maréchaux de France & Officiers, & ceux de la Maison du Roi, de la Reine & de Monsieur. Il y eut deux ou trois hommes de qualité de la Cour qui avoient été nommés : dans ces sortes d'occasions il n'est pas honorable de s'y fourrer lorsqu'on n'en a pas eu la permission, ou qu'on n'y a pas été appelé. Je ne me souviens pas des noms des Espagnols qui entrèrent, quoique je me les fissè tous nommer par le Marquis d'Ay-tonne ; j'étois passée de leur côté pour lui parler. Les deux Rois parurent chacun devant leur table, & on leur porta des carreaux ; celui du Roi lui fut donné par l'Abbé de Coaslin, & celui du Roi d'Espagne par le Marquis de Malepique, Grand-Maître des cérémonies. M<sup>r</sup>. le Cardinal apporta l'Evangile avec une croix que l'on mit dessus, le Patriarche des Indes en fit autant du côté du Roi d'Espagne. M<sup>r</sup>. le Cardinal avoit son rochet, & l'autre aussi. Les deux Rois se mirent à genoux ; M<sup>r</sup>. de Brienne, Secrétaire



d'Etat, prit le traité de paix ; & Dom Fernand Voues de Cantocarrero, qui étoit Secrétaire d'Etat d'Espagne, en fit autant, & chacun de son côté le lut tout haut, l'un François, & l'autre en Espagnol. Après que la lecture fut finie, les deux Rois mirent la main sur l'Evangile, & dirent qu'ils juroient de tenir tout ce qui étoit contenu dans le traité de paix : le Roi d'Espagne parla le premier ; l'on disoit que c'étoit une déférence qu'il nous avoit voulu faire. Lorsque cela fut fait, ils se leverent tous deux, & s'embrassèrent : le Roi lui dit qu'il lui juroit amitié aussi-bien que la paix, ils se tinrent des discours très-tendres. Lorsque cette formalité fut finie, ils s'en allerent tous deux au bout de leur table. Dom Fernand présenta les Espagnols au Roi, & M<sup>r</sup>. le Cardinal les François au Roi d'Espagne ; après quoi ils allerent chacun dans leur cabinet signer la paix, & un moment après ils revinrent. Le Roi d'Espagne dit à la Reine qu'il étoit tard, qu'il reviendrait le lendemain à trois heures ; ainsi l'on se sépara.

La Reine nous conta à notre retour, qu'elle avoit dit au Roi son frere qu'elle avoit eu bien de la crainte que sa santé ne l'eût empêché de pouvoir amener sa fille ; qu'il lui avoit répondu qu'il y seroit plu-

tôt venu à pied pour voir un tel fils que le Roi, dont il étoit charmé. Elle dit aussi qu'il regarda M<sup>r</sup>. de Turenne, & dit deux ou trois fois : Cet homme m'a donné de méchantes heures. L'on peut juger si M<sup>r</sup>. de Turenne s'en sentit désobligé. Ils retournerent le lendemain à midi à la conférence; la Reine-mere y alla toute seule, & à son départ nous ordonna de nous trouver à son logis pour y recevoir la Reine qui y devoit loger deux jours. Ils revinrent tous deux dans le carrosse de la nouvelle Reine; nous étions à la porte de l'anti-chambre, elle nous parut avoir la mine fort gaye, quoiqu'on nous eût dit qu'elle avoit beaucoup pleuré lorsqu'elle avoit quitté son pere, qui, de son côté, n'avoit pas moins versé de larmes : le Roi, la Reine-mere & Monsieur, s'étoient attendris, & avoient fort pleuré. Après qu'on eut demeuré un moment, elles donnerent le bon soir, la Reine monta dans la chambre de la Reine-mere. Lorsque tout le monde fut sorti, elle ôta son *garde-enfant*, elle soupa, après quoi le Roi la mena dans sa chambre; il lui baïsa la main, & dit qu'il falloit la laisser coucher, qu'il étoit tard, & lui demanda si elle n'avoit pas envie de dormir. Elle lui répondit qu'elle n'en avoit jamais

au moins de besoin. J'avois été toute la journée fort chagrine de ce que l'on m'avoit dit que la Reine ne me baiseroit pas, que le Roi l'avoit décidé ; j'en parlai à M<sup>r</sup>. le Cardinal, & lui citai l'exemple de la Reine-mere qui l'avoit toujours fait, & qu'elle baisoit même les Princesses du sang, qu'elle n'avoit discontinué de le faire que pour mortifier Madame de Longueville à son retour de Stenai. J'en avois aussi parlé à la Reine-mere, qui me répondit en même termes : Ce sont de ces sottises du Roi, qui veut que sa femme prenne un air que les Reines n'ont pas suivi jusqu'ici. Elle me dit : Vous pouvez croire que, puisque je l'ai fait, je desirerois que ma belle-fille le fît ; de manière que j'étois dans l'incertitude de ce qui en devoit arriver. Ainsi comme la Reine vint, je m'avancai pour la saluer dans un passage, où l'on ne nous pouvoit presque voir, parce que les flambeaux en étoient éloignés à cause de la presse ; elle ne me baisa pas. Je dis à mes sœurs, que si on leur demandoit comme elle en avoit usé avec moi, elles répondissent que la Reine n'étoit pas encore accoutumée à la mode de France, qu'elle n'avoit pas baisé son pere lorsqu'elle l'avoit quitté, qu'il n'étoit pas juste qu'elle nous eût baisées. Je voulus

prendre cette forte de précaution, persuadée que cela changeroit. Quoique Monsieur s'y intéressât plus foiblement qu'il n'avoit fait, M<sup>e</sup>. la Princesse Palatine qui le gouvernoit, & de laquelle il étoit entêté, l'avoit fait changer de sentiment; elle lui faisoit sa cour sur le mariage de la Princesse d'Angleterre, & lui faisoit entendre que le Roi son frere, lorsqu'il seroit rétabli solidement, seroit recherché par la Maison d'Autriche, & que l'Empereur, qui n'avoit pas pu épouser la Reine, comme il l'avoit désiré, se marieroit brusquement. Ainsi elle faisoit valoir à Monsieur les soins qu'elle se donnoit pour lui faire donner cette Princesse. Il n'y avoit que Monsieur au monde qui pût tâter de cette politique; le rétablissement du Roi d'Angleterre étoit si nouveau, & si mal assuré, que peu de Princes eussent voulu rechercher son alliance, & encore moins la Maison d'Autriche, qui ne va guere vite dans ces sortes d'occasions. J'étois brouillée avec la Palatine, parce qu'elle s'étoit mis dans la tête que je ne la devoit plus appeller ma cousine, quoique jusques-là elle eût tenu à honneur que son mari fût mon parent du côté d'une Fille de Bourbon de la branche de Montpensier, que le Prince d'Orange-Nassau

Nassau avoit épousée, dont une fille qui étoit venue de ce mariage avoit été mariée à un Electeur Palatin ; de son côté, la Maison de Gonzague, d'où sortent les Ducs de Mantoue, une Médicis, sœur de la Reine ma grand'mere, en avoit épousé un. Elle étoit blessée de ce que je continuois à l'appeller ma cousine, sans en oser rien dire, & je ne le fus qu'après une visite que mes sœurs lui avoient rendue. Lorsqu'elles en sortoient, elles lui répéterent le mot de cousine, ce qui l'obligea de parler à M<sup>e</sup>. de Saujon, à laquelle elle dit qu'elle ne savoit pas pourquoi mes sœurs & moi nous nous avisions de l'appeller ma cousine, puisqu'elle n'avoit pas l'honneur d'être ma parente. M<sup>e</sup>. de Saujon m'en rendit compte, je le dis à M<sup>r</sup>. le Cardinal, qui me répondit : Je n'entends point cette délicatesse de la part de la Palatine. J'en parlai à la Reine, qui me dit : Elle est belle-fille d'un Roi. Je lui répliquai, d'un Roi que Votre Majesté ne doit pas reconnoître, puisqu'il ne l'a été que par usurpation sur votre Maison, & elle fait bien qu'elle a toujours été plus forte que celle de Baviere, & qu'il y a long-temps qu'elle possède l'Empire, & que lorsque les affaires de votre Maison furent en état de le chasser, elle le

fit, & de ce prétendu Royaume, & même du Palatinat. Je lui répétois encore que peu de Princes l'avoient voulu reconnoître pour Roi, & qu'elle ne pouvoit pas ignorer qu'il ne fût mort en Hollande, où les Etats lui avoient donné du pain pendant sa vie; qu'ainsi cette qualité imaginaire ne donnoit aucun rang à ses enfants. Et je dis encore à la Reine, qu'elle savoit bien qu'elle-même ne l'avoit pas traitée sur le pied de cette chimere; que pour être cadets d'Electeur, ils ne pouvoient prétendre que comme les autres Maisons souveraines; que j'avois toujours appelé M<sup>re</sup>. la Duchesse de Lorraine ma cousine, dont la Maison étoit aussi bonne que celle de l'Electeur Palatin; que puisque la Palatine ne faisoit pas cas d'être ma parente, je voulois bien ne lui plus faire l'honneur de la traiter de cousine. La Reine mere vit bien que j'avois raison, elle ne contesta plus avec moi, & elle n'en eut pas moins de ressentiment, parce qu'elle affectionnoit la Palatine; je crus même qu'elle avoit négligé de parler au Roi pour que la Reine me baissât, & me vouloit donner cette mortification pour la satisfaire.

Le lendemain du jour que la Reine étoit venue à St. Jean-de-Luz, elle de-

meura chez la Reine mere habillée à l'Espagnole ; j'allai l'y voir , & elle me fit toujours force amitiés. Je la trouvai qui écrivoit au Roi son pere , elle dîna avec la Reine mere , & ensuite elles allerent à la Comédie Espagnole. La cérémonie du mariage se fit le lendumain. Comme j'arrivai chez la Reine de bon matin , M<sup>e</sup>. d'Usès me vint dire : La Princesse Palatine aura une queue , ne voulez-vous pas empêcher cela ? Dans le moment que j'appris ce dessein , Monsieur entra qui l'alla dire à la Reine mere , qui lui répondit qu'aux noces de la Reine d'Angleterre , elle en avoit eu une , qu'ainsi l'on n'en devoit pas parler davantage. Après avoir dit cela , elle descendit chez la Reine sa belle-fille , où elle conta l'affaire au Roi , qui répondit qu'il le falloit demander à Rhodes , Grand-Maitre des Cérémonies. On le fit chercher : le Roi lui parla , il répondit que la cérémonie du mariage de la Reine d'Angleterre n'avoit pas été écrite , parce que le feu Roi l'avoit défendu , qu'aux noces de Charles IX , il n'y avoit eu que les Princesses du Sang qui avoient eu des queues. Sur cela M<sup>e</sup>. le Prince de Conti & M<sup>e</sup>. de Carignan me dirent , que si je n'étois pas là , ils sauroient bien ce qu'ils auroient à faire ;

que j'étois leur aînée ; que c'étoit à moi à leur prescrire ce que je voudrois ; qu'ils feroient ce que je leur ordonnerois ; que cela ne se devoit pas souffrir. Dans ce moment, M<sup>r</sup>. le Cardinal entra, nous allâmes à lui, nous lui contâmes l'affaire comme elle étoit. Comme je lui parlois, le Roi s'approcha ; je lui dis que je suppliois M<sup>r</sup>. le Cardinal de lui représenter que ce que je lui demandois le regardoit plus que moi, parce que je n'étois rien que parce que j'avois l'honneur de lui être, que je ne voulois ni honneur ni grandeur que celles qu'il lui plairoit, & que les autres croyoient tenir d'eux-mêmes indépendamment de lui. Ma cause étoit si bonne qu'il ne me fut pas difficile de la bien exprimer ; je puis même dire que je ne la traitai pas bassément, j'étois animée & peu souffrante, comme je suis de mon naturel, je me trouvai fort éloquente, à ce que M<sup>r</sup>. le Cardinal disoit. Le Roi fut jaloux de ce que je lui avois dit que l'affaire le regardoit plus que moi ; quoiqu'il ne parle pas de ces sortes de délicatesses, comme fait Monsieur, il ne laisse pas d'y être sensible, & d'ailleurs je savois qu'il n'aimoit pas la Palatine, joint à l'esprit de justice qu'il a en tout. Cela contribua à lui faire entendre mes



raisons, qui le persuaderent de maniere, qu'il dit à M<sup>r</sup>. le Cardinal : Allons parler à la Reine. Le Roi lui dit qu'il n'étoit pas dans l'ordre que la Palatine eût une queue ; qu'il falloit qu'elle l'ôtât. Elle étoit dans la chambre, & ne doutoit pas que son affaire ne réussît par les mesures qu'elle avoit prises avec la Reine mere, & sa finesse étoit de n'en avoir rien dit. Elle se figuroit que le peu de temps qu'on auroit, ne nous donneroit pas celui de faire décider l'affaire ; cependant le Roi parla fortement à la Reine. Elle ne put se défendre de lui répondre qu'elle ne vouloit rien faire contre la Maison Royale ; elle alla dire à la Palatine la décision du Roi, dont elle fut outrée de colere, & la Reine mere aussi. La Palatiné s'en alla, ne voulut pas demeurer à la cérémonie, quoiqu'elle se fût parée pour cela. La Reine dit l'après-dîner tout haut : Je dois être plus fâchée que la Princesse Palatine de ce qui lui est arrivé ce matin, parce que c'étoit moi qui lui avois dit que ce qu'elle demandoit, étoit dans l'ordre ; ainsi, c'est moi qui lui ai fait faire cette faute, s'il y en a. Elle bouda fort contre M<sup>c</sup>. de Carignan & contre moi ; tout le monde fut ravi de la mortification de la Palatine, parce qu'elle n'étoit pas aimée ;

& par-dessus cela toutes les personnes de qualité de France, aiment & honorent la Maison Royale, & sont fort révoltés contre l'élévation des Princes étrangers.

Après que cette affaire eut été réglée, on partit pour aller à la Messe; il y avoit un pont pour aller du logis de la Reine à l'Eglise, que l'on avoit tapissé par en bas tout le long de la rue où il falloit aller. La Reine avoit un manteau Royal de velours violet, semé de fleurs de lys, un habit blanc dessous de brocard avec quantité de pierreries, & une couronne sur la tête. J'ai déjà dit celles qui lui portoient la queue, je marchois après elle. Pour le Roi, j'avoue que je ne me souviens pas comme il étoit habillé, je crois pourtant qu'il étoit fort brodé d'or, & Monsieur aussi, & qu'ils avoient les cordons de diamants dont j'ai parlé. Je crois que Monsieur menoit la Reine, je ne fais si le Roi lui donnoit la main, ou s'il marchoit devant elle; cela se peut voir sur les registres de M<sup>r</sup>. de Rhodes. Les régiments des Gardes Suisses & Françaises étoient en haie dans la rue des deux côtés du pont, qui n'étoit élevé que de deux ou trois pieds. Il y avoit une garde que je n'ai jamais vue, parce qu'elle ne sert qu'aux cérémonies, que

l'on m'a dit avoit été en d'autres temps en grande considération & fort à la mode, qui font deux compagnies de Gentilshommes que l'on appelle au Bec-de-Corbin; la première desquelles étoit commandée par le Marquis de Peguillin, cadet de la Maison de Lauzun, dans laquelle cette Charge a toujours été; & l'autre par le Marquis d'Humieres de la Maison de Crevant. Je ne fais quelle dispute eut le premier avec le Capitaine des Gardes-du-Corps du Roi, qui étoit en quartier auprès de sa personne; je me souviens qu'il emporta l'affaire d'une hauteur extraordinaire, & en quelque état qu'il ait été, il a toujours soutenu un air de grandeur qui faisoit assez comprendre qu'il n'étoit pas né pour des affaires ordinaires, ainsi qu'il a paru dans les événements de sa vie. L'Evêque de Bayonne fit la cérémonie, & dit la Messe: l'on ne doit pas douter si l'Eglise étoit bien parée; qu'il n'y eût une grande foule de monde, & que la musique n'y fût très-bonne. J'allai porter mon offrande, & fis mes révérences aussi-bien que pas une de la compagnie; je me trouvois assez propre pour les jours de cérémonie, ma personne y tenoit aussi-bien sa place que mon nom dans le monde: l'on s'en re-

tourna avec le même ordre qu'on étoit allé à l'Eglise.

La Reine se trouva fort fatiguée, elle se mit au lit, dîna en son particulier; ainsi chacun alla en faire de même chez lui. Sur le soir l'on alla chez la Reine, que l'on trouva habillée à la Françoisé, & très-bien coëffée : la Reine mere y étoit, le Roi & tout le monde : l'on jeta par les fenêtres de certaines pieces d'or & d'argent qu'on appelloit les pieces de largesse, il y avoit des devises, l'on disoit que c'étoit l'usage. Sur les huit heures la Reine donna le bon soir à tout le monde, sortit, & la Reine mere la mena au logis du Roi où ils souperent; il n'y avoit que Monsieur. Je crus, & bien des gens crurent avec moi que la Reine mere me vouloit donner ce chagrin pour soulager le sien & celui de la Palatine. Il étoit dans l'ordre que mes sœurs, moi, & quelques autres personnes, y fussions. Tout le monde s'étonna de cette conduite, & l'attribua à ce que je viens de dire. Le lendemain on alla prendre la Reine pour aller à la Messe; l'on y retourna l'après-dîner, elle alla se promener avec le Roi & la Reine mere. Le Roi parut de la plus belle humeur du monde, il rioit & sautoit, & alloit entretenir la Reine avec

des marques de tendresse & d'amitié qui faisoient plaisir à voir. La Comtesse de Pleigo sa Camériste s'en retourna avec ses filles & quelques-unes de ses femmes ; il en demeura cinq, un Confesseur, un Médecin, un Chirurgien, & le mari d'une de ses femmes, qui étoit neveu de la Molina sa première femme-de-chambre, & qui l'avoit été de la Reine sa mère. Tous les Espagnols n'avoient fort regardée à la conférence, & disoient que je ressemblois à la feue Reine d'Espagne ma tante, pour la mémoire de laquelle ils avoient une grande vénération ; aussi le méritoit-elle bien. Elle étoit une des plus vertueuses femmes du monde, dont elle avoit donné des marques sensibles par la patience avec laquelle elle avoit supporté les débauches du Roi son mari ; ce qui lui avoit acquis une telle estime dans son esprit, que dans les derniers temps de sa vie, il lui donnoit part de toutes les affaires de son Royaume. Et c'étoit cela qui avoit fait connoître son esprit & son mérite, que l'on n'avoit pas bien connu jusques à un voyage que le Roi son mari fit en Catalogne, pendant lequel il donna au public des marques sensibles de la confiance qu'il avoit en sa bonne conduite, puisqu'il lui laissa le gouvernement de l'Etat, dont elle

s'acquitta avec l'approbation & l'applaudissement de tout le monde , par la grande capacité avec laquelle elle se démêla des affaires dans des occasions bien délicates.

L'on partit de-Saint-Jean-de-Luz avec bien du plaisir : j'allai quelques journées à la portiere du carrosse de la Reine avec la Palatine, qui étoit Sur-Intendante de sa Maison. Comme elle étoit délicate, elle alloit quelquefois dans son carrosse ; elle s'étoit fait donner la charge dans le temps que M<sup>r</sup>. le Cardinal avoit besoin d'elle, par les grands mouvements qu'elle avoit donnés à la Cour. Le Roi la connoissoit par-là, il ne paroît pas que ces endroits lui eussent donné de bonnes impressions d'elle, parce que la Reine nous a dit qu'une des premières affaires dont le Roi lui eût parlé, étoit la relation de toutes les affaires qui étoient arrivées à M<sup>re</sup>. la Princesse-Palatine ; qu'il falloit qu'elle lui fît bonne mine pour plaire à la Reine mere, & qu'il n'étoit pas dans l'intention de lui laisser occuper long-temps sa charge, & qu'elle ne prît aucune confiance avec elle. Ainsi peu de temps après, M<sup>r</sup>. le Cardinal acheta sa charge pour M<sup>re</sup>. la Comtesse de Soissons sa niece. L'on revint par le chemin ordinaire, les

Villes & les Bourgs où on logeoit n'étoient pas assez grands pour loger toute la Cour qui étoit fort grosse, on alloit loger à des Villages voisins. Le jour que le Roi logea à Capfioux, dans les Landes de Bordeaux, j'allai loger à Saint-Justin en Armagnac; je me trouvai dans une vieille maison qui tomboit, & il y avoit même dans le plancher de ma chambre un grand trou, je le fis fermer de planches pour ne le pas voir. Je me couchai, & dormis aussi tranquillement que si j'avois été dans une belle, bonne & sûre maison; mon lit étoit auprès de la porte, parce que la chambre étoit très-petite, celui de mes femmes étoit à l'autre bout. J'entendis un fort grand bruit, & ensuite heurter à ma porte avec un vacarme épouvantable; cela m'éveilla, j'ouvris la porte: je trouvai mon Chirurgien qui me crioit, sauvez-vous, la maison tombe: je sortis sans songer à l'état où j'étois, je sautai les degrés à moitié endormie, & me serois cassé le cou sans qu'il me soutenoit. Lorsque je fus dans la cour, je regardai par-tout, & demandai ce que c'étoit; l'on répondit que ce n'étoit qu'un tremblement de terre, & comme ils y sont ordinaires, personne n'en étoit étonné: mon Chirurgien, qui venoit pour saigner une de mes

femmes, sentit que la maison trembloit, me réveilla promptement, & ne songea pas au tremblement de terre, & sans lui je crois que je n'en aurois pas oui parler. Quand j'eus appris ce que c'étoit, je me regardai, & me trouvai toute nue en chemise; je vis un muletier qui prenoit les couvertures de ses mulets pour les recharger : j'en pris une de laquelle je m'enveloppai, & j'attendis ainsi que l'on m'eût apporté mes habits; je m'habillai, j'allai à la messe, & après je continuai mon chemin sans la Cour. Je marchai depuis dix heures du matin jusqu'à neuf du soir par un chaud & une poudre qui passe tout ce que j'en puis dire; j'arrivai à Basas en même-temps que la Cour, où l'on ne parla que du tremblement de terre. Le Roi dit que la sentinelle qui étoit devant ses fenêtres avoit crié aux armes, qu'il s'étoit mis à regarder, qu'il avoit demandé ce que c'étoit, qu'on lui avoit répondu que la terre avoit tremblé, qu'il s'étoit recouché sans s'en mettre beaucoup en peine. Deux jours avant cette aventure, on en conta une au Roi comme il étoit au Mont-de-Marfan, qui nous parut fort extraordinaire; on lui dit qu'on avoit trouvé au milieu des champs une femme à moitié enterrée, percée de cent



coups , le visage tout défiguré avec une chemise fort fine , nouée de rubans aux manchettes ; que cela avoit fait imaginer que c'étoit une femme de qualité ; que les vers étoient déjà dans ses plaies ; qu'on l'avoit prise & fait porter à l'hôpital ; qu'après l'avoir pansée , on lui avoit fait prendre un peu de vin , elle avoit commencé à dire quelques mots ; que la Justice y avoit été pour l'interroger ; qu'elle perdit la parole dans le temps qu'elle alloit répondre ; que l'on avoit entendu qu'elle avoit dit qu'il y avoit trois jours qu'elle étoit dans cet état. Le Roi commanda qu'on fît faire de très-exactes perquisitions ; je lui dis que peut-être Dieu permettroit que la connoissance & la parole lui revinssent pour lui demander justice si elle le voyoit. Le Roi l'envoya chercher , on l'apporta à la porte de l'Eglise , nous la trouvâmes au sortir de la messe. Je n'ai rien vu de si effroyable que son visage , ses mains & ses pieds ; elle les joignoit comme si elle vouloit supplier le Roi d'avoir pitié de son état , & de lui faire rendre justice ; elle ne put parler , & nous n'en entendimes rien dire depuis ce temps-là.

M<sup>r</sup>. d'Epernon alla à Bordeaux deux ou trois jours avant que le Roi y arrivât :

il n'y avoit pas été depuis qu'on lui avoit rendu le Gouvernement de Guyenne. Il y fit son entrée avec beaucoup de dignité ; le Régiment des Gardes monta la garde devant sa porte jusqu'à l'arrivée du Roi, comme ils y étoient obligés par la charge de Colonel-Général de l'Infanterie. Je crois qu'il étoit bien-aîsé de se rétablir dans son Gouvernement, dans le temps que le Roi y devoit passer. Il vint au-devant de Sa Majesté sur le bord du chemin, & faisoit les fonctions de Gouverneur de la Province ; il avoit déjà agi de même à Bayonne, où le Maréchal de Grammont, comme Gouverneur de la Ville, lui présenta les clefs ; il avoit coutume de lui rendre de grandes déférences, & comme Gouverneur de Guyenne, & comme Colonel-Général de l'infanterie, à cause de sa charge de Mestre-de-camp des Gardes. M<sup>r</sup>. d'Epemon n'en méfusoit pas, il lui étoit bien honorable de recevoir des soumissions d'un Maréchal de France, Duc & Pair, d'une personne de mérite, & de l'âge du Maréchal de Grammont. L'on séjourna quelques jours à Bordeaux, pendant lesquels Madame la Comtesse de Lauzun mena M<sup>lle</sup>. de Lauzun sa fille pour être à la jeune Reine : le Roi desiroit qu'elle prît des personnes de

la premiere qualité du Royaume. Il étoit difficile qu'il en trouvât, dont la Maison eût autant d'ancienneté & de grandeur que celle-là. L'on fut peu à Bordeaux, M<sup>re</sup>. de Pontac fut fort touchée de m'en voir partir : l'on séjourna à Saintes, parce que le Roi voulut aller en poste visiter Brouage & la Rochelle. Le Roi s'en alla droit à Chambord, sans vouloir loger à Blois ; M<sup>r</sup>. le Prince y mena M<sup>r</sup>. le Duc son fils, de l'esprit duquel on avoit fort parlé du temps qu'il étoit encore enfant en Flandres. Cette réputation ne se trouva pas conforme à celle que les adulateurs de M<sup>r</sup>. le Prince avoient établie ; il nous parut un petit garçon qui n'étoit ni bien ni mal fait, point beau, & rien dans son air qui eût pu faire connoître qu'il étoit Prince du Sang. Tout le monde voulut faire plaisir à M<sup>r</sup>. le Prince, on fit semblant de l'admirer ; il l'amena dans ma chambre, & dans le temps que j'entretenois M<sup>r</sup>. son pere de mes affaires avec Monsieur, il désapprouva autant sa conduite qu'il loua la mienne : il s'endormit, ce qui me sembla extraordinaire. On s'arrêta à Fontainebleau, où il vint un monde infini, parce qu'un chacun vouloit voir la Reine. Ce fut-là que M<sup>re</sup>. de Béthune fut établie sa Dame d'atour, dont elle

étoit bien-aïse. J'appris que ma sœur d'Orléans avoit une grosse cour de filles de son âge, qu'elle s'alloit promener très-souvent, que son cousin Charles de Lorraine lui avoit fait la cour pendant quelque temps, qu'il avoit discontinué depuis l'arrivée de Mesdemoiselles de Mancini, qui étoient arrivées à Paris un mois devant le Roi, auxquelles il faisoit extrêmement sa cour, & que M<sup>re</sup>. de Choisy, qui étoit sa bonne amie, lui conseilloit de ne plus voir & de ne plus parler à ma sœur, & que le vieux M<sup>r</sup>. de Lorraine faisoit semblant de vuloir se ménager les bonnes grâces d'une de ces Demoiselles, dans l'intention d'offrir son neveu en cas qu'on la refusât à lui, & qu'il faisoit tout cela en vue de tirer plus d'avantages pour ses Etats, qu'on ne lui en avoit fait dans la paix, & que ma sœur n'en étoit pas contente. Le Roi donna l'Evêché de Beziers à M<sup>r</sup>. de Bonzi, qui vaquoit par la mort de son oncle, dont il portoit le nom; il ne laissa pas de faire la charge de Résident de Monsieur le Grand-Duc auprès du Roi.

L'on me parla extrêmement du logement du Luxembourg pendant qu'on séjourna à Fontainebleau, cela m'occupoit beaucoup; ordinairement les affaires que

l'on a avec les gens que l'on n'aime ni n'estime, ne se traitent pas de sang froid; & moi, qui suis, à mon grand regret, les affaires avec trop de chaleur, l'on croira aisément, par ce que j'ai déjà écrit, de quelle maniere j'agis dans cette affaire. M<sup>r</sup>. le Cardinal m'en parla, & j'arrêtai avec lui que Madame prendroit l'appartement du côté de la galerie, & que j'aurois celui qu'elle occupoit pendant que Monsieur vivoit, où elle avoit mis mes sœurs. Elle voulut résister à cette proposition, me voulut mettre dans celui où logeoit le Duc François, qui n'étoit pas achevé; & moi, quoique moins obligée qu'elle, j'avois assez d'égard pour ne vouloir pas déloger un pauvre Prince à qui feu mon pere avoit donné le couvert par charité, & qui ne favoit où aller. Elle fut obligée d'ôter ses filles, & de me donner leur appartement. Nous partîmes pour Paris, le Roi & la Reine allerent dîner à Vaux chez M<sup>r</sup>. Fouquet, Sur-Intendant des Finances: c'étoit un lieu enchanté, & le repas fut un des plus magnifiques que l'on peut imaginer. L'on alla à Vincennes, & moi à Paris: j'avois eu quelque dessein d'amener M<sup>r</sup>. le Prince avec moi, pour me défendre en cas que Madame me voulût faire quelque violence lorsque j'arri-

verois au Luxembourg. Je ne le fis pas, & je ne me souviens pas de ce qu'elle me dit, ni de ce que je lui répondis. Je fais bien que toujours j'eus un procédé fort fier avec elle, & je la picotois souvent, je la méprisois beaucoup : elle me répondoit comme une personne qui me craignoit, & avec des soumissions qui me sembloient d'une grande bassesse, & qui pouvoient aussi provenir d'un principe de vertu, qui me fit comprendre que j'avois tort de m'emporter contre elle. Quelquefois je la trouvois un peu plus résolue, & c'étoit une raison qui m'obligeoit à la pousser davantage ; je connois à présent qu'elle & moi aurions mieux fait d'en agir autrement que nous ne le faisons. Elle avoit ôté M<sup>e</sup>. de Raré d'auprès de mes sœurs, lorsqu'elle arriva à Paris ; je n'en fus pas surprise, parce que je savois qu'elle ne l'avoit jamais aimée, & à dire le vrai, elle n'étoit pas obligée d'avoir beaucoup d'égard pour elle. M<sup>e</sup>. de Langeron fut mise à sa place. C'étoit une femme de vertu & de mérite, qui n'avoit pas le caractère d'esprit qu'il falloit auprès des personnes de la qualité de mes sœurs, parce qu'elle n'avoit jamais vu le monde ; aussi elle ne connoissoit pas de quelle manière on vivoit à la Cour. Ce fut M<sup>lle</sup>. de Guise

qui la lui donna, elle ne la connoissoit presque pas, quoique son mari ait été Page de mon pere ; c'étoit un honnête homme. Cette affaire fut faite, parce que M<sup>r</sup>. de Montrésor étoit son mari, & que M<sup>e</sup>. sa femme favoit très-bien arranger les tableaux & les bijoux de M<sup>lle</sup>. de Guise qui aime fort ces sortes de petits soins. Ma sœur d'Orléans haïssoit extrêmement Madame de Langeron. & lui faisoit beaucoup de pieces ; elle l'obligea à s'affectionner pour ma sœur de Valois ; à l'égard de ma sœur d'Alençon, elle ne la pouvoit souffrir. Je les trouvai toutes trois fort graves avec moi : après que cela eut duré quelques jours, ma sœur d'Orléans me pria de trouver bon qu'elle me pût suivre, & venir souvent manger avec moi. Je voyois bien qu'elle avoit cette envie, parce que j'avois beaucoup de monde ; qu'elle se divertiroit mieux, que j'allois souvent à Vincennes, elle trouveroit cette vie plus agréable que celle qu'elle menoit. Elle me dit qu'elle me demandoit mon amitié ; qu'elle me supplioit de la lui accorder ; qu'elle me regardoit comme sa mere ; que Madame étoit une bonne femme ; que quelque bonnes intentions qu'elle eût, elle étoit si peu agissante, & avoit de si méchants conseils, & qu'elle con-

noissoit si peu la Cour, qu'au-lieu de faire ce qui étoit nécessaire pour son établissement, elle gâteroit tout. Je lui répondis fort honnêtement, & avec une tendresse qui lui put persuader qu'elle devoit être fort satisfaite de mon cœur pour elle. Après m'avoir bien remerciée, elle me dit : Vous croyez peut-être que j'ai de grandes confidences avec M<sup>e</sup>. de Choisy, je vous prie, me dit-elle, de vous en détromper ; après qu'elle m'eut amusée si long-temps sur l'espérance qu'elle me feroit épouser le Roi, & entretenu toujours Monsieur dans cette pensée, quoique c'étoit se beaucoup rabattre de songer après cela à M<sup>r</sup>. de Savoye, elle m'avoit persuadé l'affaire si aisée après que l'autre fut manquée, que je l'avois écoutée ; qu'à présent que je connoissois qu'elle ne se feroit pas, & que je mene une vie désagréable avec Madame, je veux me marier ; & si je laisse passer le temps de la bonne volonté de M<sup>r</sup>. le Cardinal, elle ne reviendra plus : ainsi je vous supplie, ma sœur, de lui parler de l'affaire de Florence, & de lui dire que je veux bien du Prince de Toscane ; je crois qu'il n'y a pas d'autre parti pour moi ; je suis jeune, je ne connois pas encore la Cour tout-à-fait ; que si l'affaire se fait à présent, je me



formerai sur la vie de ce pays-là, & j'y deviendrai heureuse; & si vous pouviez, me dit-elle, me ménager une audience de M<sup>r</sup>. le Cardinal, sans que personne le sache, je lui parlerois moi-même de l'affaire. Je trouvais ses sentimens très-raisonnables, & je l'en louai fort; peu de jours après, j'en parlai à M<sup>r</sup>. le Cardinal dans le même sens que ma sœur m'avoit parlé. Il me dit qu'il étoit fort satisfait de cette résolution, & que je la lui amenasse quand je voudrois, ce que je fis: elle lui parla de la même manière qu'elle m'avoit parlé, & elle en fut très-satisfaite. La Reine se trouva mal à Vincennes, & l'on ne put pas discerner si elle fit une fausse couche, ou si son mal ne provenoit que d'une fausse grossesse; dans cette incertitude, les Médecins qui ne voulurent pas affliger le Roi & la Reine mere, dirent que c'étoit le dernier. La Reine étoit jeune & forte, elle garda peu le lit, cela ne laissa pas pourtant de retarder son entrée qui avoit été résolue pour peu de jours après l'arrivée de la Cour. Cela m'empêcha d'aller à Forges, où j'allois tous les ans prendre les eaux; je les fis apporter à Paris, ce qui m'empêcha de faire aussi régulièrement ma cour à la Reine que je l'avois accoutumé, parce qu'il me falloit

vivre d'un grand régime, pendant que je buvois ces eaux.

Les gens de M<sup>r</sup>. le Prince disoient partout, qu'en Flandres M<sup>r</sup>. le Duc d'Yorck lui avoit donné la porte & à M<sup>r</sup>. le Duc aussi. Comme j'appris cela, je l'allai dire à Monsieur, qui ne le voulut pas croire par l'entêtement dans lequel il étoit pour la Maison d'Angleterre, & il ne vouloit pas souffrir qu'ils eussent rendu aucun honneur aux autres. Jusques-là je n'avois regardé la Princesse d'Angleterre que comme une petite fille, sans prendre garde à sa manière de vivre avec moi, ni à la mienne à son égard. Lorsque j'eus été informée de ce que je viens de dire, je commençai à demander à être traitée comme mes cadets; la Reine mere en fut extrêmement fâchée, la Palatine n'oublia rien de tout ce qui pouvoit me faire de la peine. L'on fit demander à M<sup>r</sup>. le Prince comment tout cela s'étoit passé en Flandres; il le dit à la Reine d'Angleterre, qui ne vouloit pas qu'on agit de même en France: elle vouloit que ce qui s'étoit fait dans une disgrâce ne pût pas servir d'exemple. Il y eut beaucoup d'allées & de venues: la question pressoit, parce que le Duc de Gloucester étoit mort, il falloit aller voir la Princesse d'Angleterre dans sa chambre.

Enfin, soit que la Reine d'Angleterre eût pris une nouvelle résolution, ou qu'elle eût reçu des nouvelles du Roi son fils, elle dit qu'elle le feroit. J'allai lui rendre mes devoirs, après cela j'allai chez Mademoiselle sa fille, qui étoit sur son lit; depuis ce temps-là je ne retournai plus dans sa chambre, parce qu'elle se trouvoit toujours chez la Reine sa mere. La veille de l'entrée de la Reine, j'allai coucher à Vincennes, mes sœurs y vinrent avec moi. M<sup>e</sup>. de Navailles me vint dire que le Roi me prioit d'aller souper chez elle; que si j'avois été seule, la Reine auroit été bien-aise que j'eusse soupé avec elle; qu'elle ne connoissoit guere mes sœurs; qu'elle seroit embarrassée avec elles. Je lui dis que j'y avois songé. Lorsque le Roi me vit, il m'en fit une honnêteté. Quoique j'eusse une migraine horrible, & que je n'eusse pas dormi de toute la nuit, il me fallut lever à 4 heures du matin, & avoir la fatigue de mettre & de porter une mante. L'on alla en carrosse jusqu'au Trône, qui étoit où l'on a mis l'Arc de Triomphe, l'on y reçut toutes les harangues; & comme je ne doute pas qu'on ne les ait écrites, avec l'ordre de toutes les marches, je croirois mal employer mon temps si je les répétois. Nous fâmes de-

puis cinq heures du matin jusqu'à sept heures du soir avec nos mantes. La Reine dîna dans une maison qui étoit près du Trône. Je suis persuadée que si je m'étois bien portée, j'aurois trouvé cette cérémonie admirable ; dans l'état où j'étois tout me paroïssoit ennuyeux, & rien ne m'ôtoit de l'accablement où j'étois. Je ne laissai pas de regarder tout ce qu'on faisoit comme une grandeur inévitable, & je ne crois pas qu'il y ait de pays où l'on puisse rien faire voir de si magnifique, rien de si grand & de si bien ordonné. Quoique je fusse abattue, je ne laissois pas d'en être fort touchée, parce que j'aime le Roi, & que je suis sensible à la gloire de ma Maison. La Reine mere étoit dans la Ville, à une maison de M<sup>e</sup>. de Beauvais ; elle avoit avec elle la Reine d'Angleterre & la Princesse sa fille ; il y eut quelque démêlé entre les Ducs & Princes étrangers, qui fut décidé pour les derniers. Quoique les premiers citassent beaucoup d'exemples, la considération de M<sup>r</sup>. de Soissons, marié avec une niece de M<sup>r</sup>. le Cardinal, l'emporta par-dessus les Ducs ; il y en eut d'exilés pour quelques jours. Il y eut encore quelque tracasserie dans laquelle la Princesse Palatine étoit mêlée ; je ne me souviens pas pourquoi ; & je n'ai pas ou-  
blié

blié que la Reine-Mere se fâcha contre moi.

Madame de Motteville me vint parler de la part de la Reine d'Angleterre, pour me dire que depuis le rétablissement de son fils, elle souhaitoit plus mon mariage avec lui qu'elle n'avoit jamais fait; qu'il l'avoit chargée à son départ de m'en parler, & qu'il venoit de lui écrire pour la prier de s'ouvrir avec moi sur ses intentions. Je répondis à M<sup>e</sup>. de Motteville : Le mariage d'Hortence est donc rompu ? tant que la Reine d'Angleterre l'a pu espérer, elle n'a pas songé à moi. Elle me pria de ne point tourner cette affaire en raillerie, parce qu'il la falloit faire; que nous étions les deux seules personnes de l'Europe les mieux faites l'une pour l'autre, & qu'elle avoit toujours cru que ce mariage étoit fait au Ciel; que c'étoit l'opinion de la Reine d'Angleterre; que le Roi son fils tenoit le même discours sous une autre expression, & assuroit qu'il falloit que ce fût ma destinée & la sienne. Je l'écoutai d'un grand sérieux; & après je lui répondis que le Roi & la Reine me faisoient trop d'honneur de vouloir de moi, que je ne le méritois pas; que je les avois refusés pendant leur disgrâce; que c'étoit par cette même raison

que je ne voulois pas le faire dans sa bonne fortune, parce qu'il auroit ce souvenir sur le cœur, & moi sur le mien, qui nous empêcheroit d'être heureux ensemble; qu'il jouiroit de sa bonne fortune avec quelque personne qui lui auroit obligation; que pour moi je n'eusse pas voulu qu'il eût pu me faire aucun reproche; que je ne savois pas ce que Dieu me gardoit; que j'attendois l'accomplissement de ses volontés avec tranquillité, sans avoir aucune impatience de me marier. Elle s'en alla fort mécontente de moi, & je la fus assez de moi-même. La Reine d'Angleterre n'osa pas m'en parler. Ma sœur étoit toujours chez moi, elle aimoit à s'entretenir avec les petites filles avec qui elle étoit accoutumée avant que de venir à Blois: elle eut quelque peine à travailler à un ouvrage que je faisois, aussi-bien que ces petites Demoiselles, qui étoient, l'une fille de M<sup>r</sup>. de St. Remi, premier Maître-d'Hôtel de Madame, qu'il avoit eue de sa première femme; & l'autre, M<sup>lle</sup>. de la Vallière, fille de M<sup>e</sup>. de Saint Remi, qu'elle avoit eue de son premier mariage. La première étoit belle, & l'autre jolie; elles avoient chacune 15 à 18 ans; lorsque je menois mes sœurs à la Cour, je les prenois quelquefois avec

moi , quoiqu'elles aimassent beaucoup mieux demeurer chez elles. Dans ce temps-là j'allai à Pons chez M<sup>e</sup>. de Bouthillier pour passer sept à huit jours chez elle ; Madame ne voulut point permettre que ma sœur vînt avec moi , de quoi elle fut fort fâchée , & ne pouvoit pas concevoir la raison qui pouvoit l'empêcher de le trouver bon. Je n'en pouvois imaginer ni elle non plus d'autre , que celle d'une fantaisie bizarre ; il y avoit des moments où elle lui faisoit faire tout ce qu'elle vouloit , & dans d'autres elle lui refusoit ce qui étoit le plus raisonnable.

Mr. de Lorraine étoit à Paris sans équipage ; il alloit à son ordinaire un jour coucher d'un côté , & le lendemain d'un autre. Les Carmes d'auprès du Luxembourg étoient un des endroits où il couchoit le plus souvent ; il étoit amoureux de la fille de mon Apothicaire , dont la mere étoit ma première Femme-de-chambre : elle s'appelloit Marianne Pajot , & demouroit avec une des Femmes-de-chambre de ma belle-mere , qui étoit sa tante. Dans le temps que j'étois à St. Fargeau , elle étoit jeune ; pour faire le bel-esprit , elle écrivoit à Paris contre moi sur le chapitre des Contesses : je le fus , je lui défendis de ne plus entrer dans ma cham-

bre, ce qui obligea sa mere de l'envoyer chez sa tante. Dans le temps que j'allai à Forges, Monsieur de Lorraine en fut si entêté, qu'il alloit tous les jours se promener avec elle; il prenoit son rendez-vous ordinaire chez l'Apothicaire de ma belle-mere, où il mangeoit presque toujours dans des plats d'étain & de faïence. Il venoit souvent au Luxembourg sans entrer chez Madame; il n'en usoit pas de même pour moi, il étoit un peu plus régulier à me donner des marques que mon amitié ne lui étoit pas indifférente; il a toujours pris soin de me donner des témoignages de la sienne. Mes sœurs étoient jeunes, elle aimoit à sauter & à danser; les soirs qu'il n'y avoit pas de Bal ou de Comédie au Louvre, elles se servoient de mes violons, & alloient danser dans une chambre éloignée de celle de Madame. Ce divertissement ne commença qu'après le bout de l'an de Monsieur. Le Prince Charles y étoit fort assidu, & si mal vêtu, que la plupart des gens de la Cour, qui alloient à ces assemblées, se moquoient de lui. Il étoit bien fait & beau de visage; c'étoit de ces beautés inanimées, il avoit toujours un air gauche, & peu d'élévation à tout ce qu'il faisoit. Dans le temps que Monsieur mou-



rut, que la Cour étoit éloignée, qu'il n'y avoit point de Maître des Cérémonies à Paris, l'on ne fit point de service. Le commencement du retour du Roi étoit un temps de réjouissance, l'on ne put pas le troubler par la proposition de cérémonies funebres ; ainsi personne ne songea à parler de faire faire un service pour Monsieur. Lorsque nous fûmes au mois de Novembre, Madame envoya prier M<sup>r</sup>. le Cardinal d'en faire faire un à Notre-Dame ; elle lui manda qu'elle avoit choisi un Récolet pour faire l'oraison funebre. M<sup>r</sup>. le Cardinal répondit, que pour ces sortes d'actions-là, on ne pouvoit prendre d'assez habiles prédicateurs ; que le Clergé étoit assemblé, qu'il y avoit quantité d'Evêques qui étoient très-capables ; qu'ils tiendroient à honneur de rendre ce service à la mémoire de Monsieur. J'allai le voir, il m'en parla dans ce sens, je m'en allai le dire à ma belle-mere qui ne voulut jamais changer de résolution. Elle disoit que son Moine étoit au-dessus de tout le Clergé de France en savoir & en mérite. Je lui répliquai, que quand cela seroit, je croyois qu'il y avoit plus de dignité que ce fût un Evêque qui fit cette action ; elle étoit glorieuse & opiniâtre, elle ne vouloit pas se dédire. J'en-

voyai Segrais , qui est une espece de Savant tourné sur le bel-esprit , pour voir ce révérend Pere , afin qu'il lui demandât de quelle maniere il prétendoit faire l'oraison funebre de Monsieur ; que je ferois bien-aise d'en savoir la disposition , & de la voir avant qu'il la prononçât ; que c'étoit un genre de prêcher différent des sermons ordinaires ; qu'il ne savoit peut-être pas comme il en falloit user ; qu'on lui pouvoit donner des avis & des mémoires ; qu'il devoit être bien content d'être instruit par une personne aussi intéressée à la gloire de Monsieur que j'étois. Il répondit à Segrais , qui lui avoit dit être à moi , qu'il avoit de bons mémoires , & qu'il savoit ce qu'il avoit à dire sans en rendre compte à personne. Je fus surprise de ce compliment , le service se fit , le Moine prêcha sans dire un mot de tout ce qui devoit faire honneur à la mémoire de Monsieur , quoiqu'on lui eût pu donner des instructions où il auroit eu des merveilles à dire sur sa vie. Il ne dit pas un mot de sa naissance , rien d'Henri IV ; il ne parla point de son mariage avec ma mere , il ne s'étendit que sur celui de Madame , qu'elle l'avoit converti sans expliquer de quelle sorte de conversion ; de maniere que ceux qui n'au-

roient pas connu Monsieur, auroient pu croire qu'il auroit été hérétique. Il fit entrer le Roi d'Espagne & M<sup>r</sup>. le Prince pour en dire du mal, & parla de la Reine mere d'une maniere ridicule, & ne traita pas mieux M<sup>r</sup>. le Cardinal. Beloy, qui y étoit avec beaucoup de gens qui aimoient la mémoire de Monsieur, étoit au désespoir; on vint m'en rendre compte. Le soir je trouvai au Louvre M<sup>r</sup>. le Prince, il me dit qu'il s'étoit entendu déchirer, que l'Ambassadeur d'Espagne avoit osé faire le procès à son Maître. Monsieur le Cardinal & la Reine mere m'en parlerent; je leur dis que c'étoit leur faute, qu'ils connoissoient Madame; qu'ils ne devoient pas l'avoir laissée dans la liberté d'agir selon sa fantaisie; qu'ils devoient lui choisir un Prédicateur. J'allai chez elle pour l'informer de tout ce que l'on disoit de son Moine; elle me répondit : Il faut laisser parler le monde, je ne me soucie guere de ce que l'on dira, c'est un Saint. Je lui répondois qu'il falloit donc qu'elle lui conseillât de prier Dieu tout le reste de sa vie, & de ne jamais prêcher.

Pour revenir aux assiduités que M<sup>r</sup>. de Lorraine & le Prince Charles son neveu avoient pour M<sup>lle</sup>. de Mancini, M<sup>r</sup>.

le Cardinal les désaprouva, & leur fit dire qu'il les remercioit, qu'il avoit pris d'autres mesures ; de sorte que le Prince Charles n'avoit plus d'entrée chez M<sup>lle</sup>. de Mancini. Il étoit tous les jours au Luxembourg, ainsi que je l'ai dit ; M<sup>r</sup>. son oncle & lui venoient à mon souper, & ne s'en retournoient que lorsque je donnois le bon soir ; ma sœur jouoit à de petits jeux, pour moi je causois ou je m'occupois à ce que j'avois à faire. L'Evêque de Beziers venoit souvent chez ma belle-mère, avec laquelle il parloit du mariage de Florence ; il y avoit eu une fille de Lorraine mariée dans cette Maison, Madame en trouvoit l'alliance plus agréable. M<sup>r</sup>. le Cardinal vint un jour me dire qu'il avoit reçu des nouvelles de Turin, que M<sup>r</sup>. de Savoye avoit la plus grande passion du monde de m'épouser, que M<sup>e</sup>. Royale commençoit à y être moins contraire, qu'elle savoit que le Roi le souhaitoit, que M<sup>r</sup>. le Cardinal lui avoit répondu de moi que l'affaire iroit bien, que c'étoit une femme qui n'avoit pas voulu marier son fils jusqu'ici pour pouvoir toujours gouverner, que ce n'étoit pas par aversion pour moi qu'elle avoit de la répugnance à mon mariage, que c'étoit seulement par la raison d'être

toujours la maîtresse, qu'elle étoit glorieuse, qu'elle feroit touchée d'avoir pour son fils tout ce qu'il y a de plus élevé; & par-dessus cette raison, qu'il savoit que M<sup>r</sup>. de Savoye étoit prêt à se révolter contre elle si elle ne vouloit consentir à mon affaire. Je le remerciai fort de sa bonne volonté; & quoique je n'eusse pas envie de ce mariage, je marquai que je n'y avois aucune régugnance, afin que cela se répandît, & qu'on pût connoître dans la suite que c'étoit moi qui l'avois refusé.

Dans ce temps-là il se fit un mariage en Angleterre qui surprit tout le monde : le Duc d'Yorck épousa une des Filles-d'honneur de la Princesse-Royale sa sœur, qui étoit fille du Chancelier Hyde, qui, depuis ce moment-là, ne demeura pas long-temps dans la considération & dans le crédit qu'il avoit sur l'esprit du Roi. C'étoit un des habiles hommes du monde, qui fut le premier à désapprouver la conduite du Duc d'Yorck : soit que ce ne fût que par politique, ou qu'il y ait eu d'autres raisons, il fut chassé d'Angleterre, & a fait son séjour en France; il alla de Ville en Ville jusqu'à sa mort, passa à Eu pendant que j'y étois, je lui envoyai faire un compliment. La Reine

d'Angleterre fut inconsolable lorsqu'elle apprit ce mariage ; depuis ce temps-là elle a fort aimé cette belle fille , qui étoit une personne d'un très-grand mérite. Elle avoit beaucoup d'esprit , ce qui lui avoit attiré l'estime & la considération de tous ceux qui la connoissoient. La Princesse-Royale mourut peu de temps après ce mariage , la petite-vérole la prit en Angleterre , où elle étoit allée voir le Roi son frere : bien des gens ont cru qu'elle avoit épousé le petit Germain , neveu du Comte St. Albans.

Tout l'hyver se passa en danfes & en plaisirs : le Roi dansa un ballet , le feu prit au Louvre , M<sup>r</sup>. le Cardinal y étoit avec la goutte , l'on disoit qu'il avoit eu grande peur , il se fit porter à Vincennes où il mourut : il crut toujours que ce feu étoit un méchant augure pour lui. Le Louvre est éloigné du Luxembourg , je ne fus cet accident que le matin à mon réveil ; c'étoit la nuit du Samedi au Dimanche ; des Ouvriers qui travailloient dans la petite galerie , que l'on appelle des Rois , parce que leurs portraits y sont , y mirent le feu ; ils préparoient des machines pour un ballet : l'on y porta le St. Sacrement de St. Germain-l'Auxerrois , qui en est la Paroisse ; dans le moment qu'il arriva , le feu cessa.

Monsieur le Cardinal étoit à Vincennes, le Roi y alloit souvent coucher ; il dançoit le ballet, soupoit avec la Reine mere, & après cela il s'y en alloit. La Reine devint grosse, ce qui obligea la Reine mere d'aller à Vincennes, & de n'en plus sortir pour ne lui pas donner la peine de venir à Paris.

La maladie de M<sup>r</sup>. le Cardinal augmentoit tous les jours ; les Médecins le trouverent en grand danger. M<sup>e</sup>. du Fretoy, qui étoit la bonne amie de M<sup>r</sup>. de Lorraine, parce qu'elle avoit été à M<sup>e</sup>. sa femme, étoit sa confidente des amours de Marianne : elle me dit qu'elle avoit à me parler ; j'entrai dans mon cabinet, elle me dit : Vous savez la vénération que M<sup>r</sup>. de Lorraine a toujours eue pour vous, il est au désespoir que soixante années ne le rendent plus propre à vous offrir ses services ; il a toujours de l'amitié pour vous, il vous supplie de vouloir souffrir qu'il pense à vous offrir son neveu, auquel il cédera ses Etats ; la sœur du Roi votre grand-pere a été mariée dans sa maison, il croit que vous ne désapprouverez pas qu'il ait pensé à vous faire cette proposition. Je lui répondis que je lui étois obligée, & fort reconnoissante de tout ce qu'elle me disoit de sa part, que je n'étois pas mai-

treffe de mes volontés, qu'il se devoit adresser au Roi. Elle me répliqua : Il ne le vouloit pas faire sans savoir si vous l'auriez agréable. Je lui dis qu'oui, parce que je crus ne pouvoir me dispenser de répondre cet oui, quoique je ne voulusse pas l'affaire. Je dis en confidence à ma sœur ce que je viens d'écrire. Elle me répondit : Je ne crois pas que vous voulussiez de ce misérable : je lui dis de se taire, qu'elle parloit en petite-fille qui ne savoit pas le respect qu'elle devoit aux parents de sa mere ; que j'étois obligée à l'honneur que M<sup>r</sup>. de Lorraine me faisoit. Elle se déchaîna encore plus fort contre son cousin, & m'en dit tous les maux imaginables ; j'étois occupée à chercher la raison de son aversion, je ne la pouvois pas comprendre, je ne lui répondis rien.

Deux jours après, M<sup>r</sup>. de Lorraine me vint voir, & m'attendit à la porte de ma chambre ; il se jeta à mes pieds, il y demeura un quart d'heure à genoux, & me dit : Que ne suis-je maître de tout le monde, je le donnerois à mon neveu pour qu'il fût digne de vous ! Personne ne savoit ce qu'il me disoit ; après lui avoir répondu quelques honnêtetés, il me quitta. M<sup>r</sup>. le Cardinal demeura presque quinze jours à l'agonie, toutes les affaires fu-



rent suspendues, & sa mort les arrêta encore quelque temps : après cela M<sup>r</sup>. de Lorraine parla au Roi, qui m'envoya M<sup>r</sup>. de Lionne, Secrétaire d'Etat, pour me dire les propositions que M<sup>r</sup>. de Lorraine lui avoit fait faire, que je vissé ce que j'avois à faire. Je répondis que je n'avois point de volonté que celle du Roi. Peu de temps après le Comte Guillaume de Furstemberg vint à Paris; il est parent de la Maison de Lorraine, il fut employé à la négociation de ce prétendu mariage; il venoit tous les matins & tous les soirs au Luxembourg, je me promenois dans le jardin avec lui, il a infiniment d'esprit, il est d'une grande dépense, il fait une figure considérable, il a été un des principaux moteurs de cette dernière guerre, qui a été mauvaise pour lui, puisqu'elle lui a attiré une prison en Allemagne où il est encore. Il savoit beaucoup de nouvelles de la Cour, & avoit tous les secrets des pays étrangers; de sorte que je me divertissois extrêmement avec lui : & lorsqu'il me vouloit parler de l'affaire de M<sup>r</sup>. de Lorraine, je le remettois sur un autre chapitre, & l'obligeois à me répondre sur les questions que je lui faisois; ainsi celle pour laquelle il me venoit voir étoit la seule affaire que nous ne traitions pas.

Lorsque j'ai parlé de la mort de M<sup>r</sup>. le Cardinal, j'ai oublié de marquer qu'il avoit marié M<sup>lle</sup>. de Mancini au Connétable Colonne, dont elle fut au désespoir; & peu de jours avant sa mort, il maria Hortense au fils de M<sup>r</sup>. le Maréchal de la Meilleraye, à qui il donna un bien infini, à condition qu'il porteroit son nom & ses armes : ainsi on l'appella le Duc de Mazarin. M<sup>r</sup>. de Mancini son neveu en fut enragé, parce qu'il croyoit avoir tout le bien de son oncle; il lui en laissa assez pour qu'il dût être satisfait; il lui donna le Duché de Nevers dont il porte le nom, les Gouvernements de Brouage, de la Rochelle, & du pays d'Aunis qui lui est comme propre. M<sup>r</sup>. le Duc de Mazarin eut Brisac, & toute l'Alsace, la Fere, & Vincennes, qui sont des Gouvernements considérables par leur revenu, & par la considération qu'ils attirent. Le Cardinal ne fut guere regretté, pas même de ceux qui lui avoient de grandes obligations; il fut traité en cela comme le sont ordinairement tous les favoris. Le Roi & la Reine mere en parurent fâchés pendant quelques jours, sa maladie avoit été longue, ils s'étoient accoutumés peu-à-peu à en sentir moins de douleur; il donna quantité de pierreries & d'autres présents

à tout le monde. L'affaire de Toscane que M<sup>r</sup>. le Cardinal avoit commencée pour le mariage de ma sœur, fut négociée par l'Evêque de Beziers, qui avoit reçu l'ordre d'en faire la demande; & pour qu'il pût agir plus honorablement, le Grand-Duc lui envoya une commission d'Ambassadeur extraordinaire. Ma sœur, qui avoit témoigné desirer jusques-là l'affaire, changea tout d'un coup, & dit qu'elle seroit au désespoir si l'affaire réussissoit. La veille de St. Joseph, elle me pria de demander permission à la Reine qu'elle pût aller dîner avec elle aux Carmélites du grand Couvent; la Reine le trouva bon, elle vint le matin m'éveiller, je fus étonnée de la voir toute habillée à huit heures du matin; je lui dis qu'elle me paroissoit être bien diligente, elle me répondit qu'elle vouloit aller à St. Victor avec moi, qu'elle avoit appris que j'y allois faire mes dévotions; qu'elle y feroit les siennes. Un moment après, elle me dit: Il faut vous dire tout, je ne me suis pas couchée de toute la nuit, je l'ai passé à lire un roman qui vient d'être fait. Je lui dis que la préparation à faire ses dévotions me paroissoit nouvelle; qu'elle devoit être honteuse d'y avoir pensé après une telle occupation. J'allai à conseil,

j'entendis deux Messes ; pendant tout ce temps-là elle ne fit que dormir à l'Eglise. Nous sortîmes de St. Victor, & allâmes aux Carmélites. Pendant le dîner, la Reine dit à ma sœur : Vous m'envoyerez beaucoup de parfums de Toscane, ils y sont admirables ; elle se mit à pleurer. M<sup>e</sup>. de Saujon vint parler à la Reine mere de la part de Madame, je ne savois ce que c'étoit ; je la suivis pour entendre ce qu'elle disoit ; je fus bien étonnée lorsqu'elle la supplia de trouver bon que Madame mît Mademoiselle d'Orléans à Charonne ; qu'elle la venoit chercher pour l'y mener. Je fus d'autant plus surprise de cette circonstance, que la Reine ne l'étoit pas ; je ne savois pas qu'elle avoit été informée de quelques vacarmes que Madame avoit faits sur le Prince Charles, dont l'Evêque de Beziers lui avoit rendu compte. J'allai chercher ma sœur, je la trouvai dans une cellule avec M<sup>e</sup>. d'Aiguillon, qui disoit qu'elle étoit au désespoir, qu'elle ne vouloit point du Prince de Toscane, que le Roi seroit injuste s'il la forçoit de faire cette affaire ; elle s'emportoit comme une créature désespérée. L'on ne peut être plus surprise que je le fus d'entendre ce qu'elle disoit d'un côté, & de penser aux raisons qui obligeoient Ma-

dame d'user d'une espèce de violence qui ne pouvoit produire que de méchants effets. Je m'en allai à Vêpres & au Sermon, elle vint se mettre auprès de moi, & entendit le service avec une tranquillité qui me surprit. La Reine sortit des Carmélites, & alla au salut aux Carmes; nous la suivîmes, elle me dit dans le carrosse tout bas : Lorsque je sortirai du salut, demandez-moi permission de demeurer, que vous êtes près de chez vous, parce qu'il faut éviter que votre sœur ne vienne pas tenir des discours mal-à-propos devant le Roi, qui se fâcheroit & l'enverroient tout de bon dans un couvent. Il n'est plus temps de dire : Je ne veux pas, quand les affaires sont faites; on lui a demandé devant que de parler de rien, si elle vouloit l'affaire, elle l'a désirée, le Roi ne s'est engagé qu'après avoir su ses sentimens. Lorsque le salut fut fini, je fis ce que la Reine m'avoit commandé, elle s'en alla, ma sœur & moi nous entrâmes par la porte du jardin; elle causa tout le long de l'allée avec les gens du logis, elle vint dans ma chambre riant, & me dit : Ma sœur, entrez dans un cabinet, je veux vous dire un mot. Comme nous fûmes entrées, elle me dit : Je suis au désespoir de tout ce que j'ai fait, je vous

prie d'écrire à Madame de Navailles que je me repens de tout ce que j'ai dit devant la Reine & devant tout le monde ; que j'en ai de la honte , & que je veux que l'affaire de Toscane s'acheve par l'obéissance que je dois au Roi , & encore plus parce que je connois qu'elle est avantageuse pour moi ; que je la priaïssie de le dire au Roi & à la Reine , afin qu'ils ne soient pas fâchés contre moi ; que s'il n'avoit pas été si tard , vous seriez allée au Louvre m'y mener , pour que je pusse dire moi-même ce que je vous supplie de lui écrire. Je fis mon billet devant elle , je l'envoyai par un de mes Pages à M<sup>re</sup>. de Navailles , qui me manda que le Roi étoit bien-aïsé que l'esprit de ma sœur se fût remis dans la situation qu'il devoit être. Le lendemain nous allâmes au Louvre , où elle fit de grandes excuses au Roi , qui les reçut fort honnêtement , & lui dit qu'elle savoit bien qu'il n'avoit donné sa parole qu'après qu'elle avoit témoigné desirer l'affaire ; qu'il n'auroit pas pu se rétracter sur ce qu'il avoit promis. M<sup>r</sup>. de Beziers ne venoit plus tous les jours au Luxembourg , parce que ma sœur lui avoit témoigné quelque froideur , il en savoit la raison que j'avois ignorée jusqu'au jour que ce

vacarme arriva aux Carmélites. Lorsque l'affaire eut repris le chemin que je viens de marquer, M<sup>r</sup>. de Beziers recommença ses soins auprès de ma sœur. Elle prenoit plaisir de monter tous les jours à cheval pour s'aller promener aux environs de Paris, & quelque temps qu'il pût faire, elle alloit à la chasse avec les meutes du Roi, un jour au lievre, l'autre au daim ou au chevreuil. Elle partoît à onze heures, & revenoit à deux ou trois, & quelquefois à la nuit avec ses coëffes & ses jupes toutes déchirées pour avoir couru dans les bois. Le Prince Charles alloit avec elle, le Comte de St. Geran & Tamboneau, ses intimes amis, étoient de ses parties de chasse. Ma sœur de son côté avoit pour femmes M<sup>ie</sup>. de Fretoy, fille de sa sous-gouvernante, Babet & Margot, dont l'une étoit sa femme-de-chambre, & l'autre étoit à moi. M<sup>e</sup>. de Langeron l'avoit quittée ; & quoique cette séparation ne fût pas avantageuse à ma sœur, je dois lui rendre cette justice, que cette femme en avoit toujours mal usé avec elle, elle ne s'étoit attachée qu'à mes deux sœurs ; ainsi elle n'avoit à sa suite que sa sous-gouvernante, fort sotte, qui ne bougeoit du carrosse, & suivoit les grands chemins pendant que ma sœur

montée à cheval, suivoit la chasse. Madame, qui l'avoit toujours souffert ainsi, s'avisa de lui donner M<sup>re</sup>. de Beloy pour lui servir de Dame-d'honneur, pour la conduire en Italie, lorsqu'elle vit que l'affaire de Toscane étoit avancée.

Après la mort de M<sup>r</sup>. le Cardinal, Monsieur redoubla ses empressements pour son mariage avec la Princesse d'Angleterre; & comme la Reine mere y avoit moins de répugnance depuis la mort de M<sup>r</sup>. le Cardinal, qui, de son vivant, ne croyoit pas que l'affaire fût avantageuse à Monsieur, & qui ne pensoit pas aussi que le Roi se dût presser de le marier; ainsi il traînoit cette affaire; le Roi disoit à Monsieur qu'il ne devoit pas se presser d'aller épouser les os des Saints Innocents. Il est vrai que Madame étoit extrêmement maigre, on ne sauroit en même-temps disconvenir qu'elle ne fût très-aimable; elle avoit si bonne grace à tout ce qu'elle faisoit, & étoit si honnête, que tous ceux qui l'approchoient en étoient satisfaits : elle avoit trouvé le secret de se faire louer sur sa belle taille, quoiqu'elle fût bossue, & Monsieur même ne s'en apperçut qu'après l'avoir épousée. Elle fut fiancée au Palais-Royal dans le grand cabinet de la Reine d'Angleterre,



qui y logeoit ; ce fut Monsieur l'Evêque de Valence , premier Aumônier , qui en fit la cérémonie ; elle étoit très-parée , & ceux qui y assistoient avoient pris tous leurs habits magnifiques , comme l'on fait toujours dans de pareilles occasions. Le lendemain à midi elle épousa dans la Chapelle de la Reine d'Angleterre , où il n'y avoit que le Roi & la Reine : le contrat avoit été signé au Louvre chez la Reine mere , devant que les fiançailles se fussent faites ; je ne fais pas si le Roi y dîna , je me souviens qu'il y soupa. Le lendemain elle reçut ses visites ; & le jour d'après avec un ajustement admirable , elle alla loger aux Tuileries chez Monsieur , où le Roi alloit presque tous les jours , parce que cette nouvelle Cour étoit remplie de plaisirs. Madame de Choisy donna à Madame la petite de la Valiere pour fille..

M<sup>r</sup>. de Beziers fir son entrée d'Ambassadeur extraordinaire de Toscane , & vint faire la demande de ma sœur , & peu après l'on fit les fiançailles dans la chambre du Roi : M<sup>r</sup>. le Duc de Guise avoit la procuration de M<sup>r</sup>. le Grand Duc. Le lendemain la cérémonie du mariage se fit dans la Chapelle du Louvre par M<sup>r</sup>. de Beziers. Lorsqu'elle fut finie , ma sœur demanda

à Monsieur s'il vouloit aller à St. Cloud, qu'elle iroit avec lui pour s'épargner la fatigue de recevoir des visites. Monsieur répondit qu'elle l'allât prendre. Ainsi après avoir dîné au Luxembourg, où je la menai, & après qu'elle se fût déshabillée pour prendre une vieille jupe, qu'elle eut laissé ses pierreries & chiffonné sa coëffure, nous allâmes au Louvre; Monsieur & Madame nous vinrent trouver dans le carrosse, & nous allâmes ensemble à St. Cloud où l'on fit collation, après quoi nous revînmes au Louvre, où nous trouvâmes beaucoup de monde, parce que la Cour devoit partir le lendemain.

Nous prîmes congé du Roi. L'on n'envoya de Toscane qu'une boîte de pierreries à ma sœur; elle étoit de deux cents mille livres, il y avoit le portrait de son mari, qui ne me parut ni beau ni laid: sans que je ne voulais pas quitter ma sœur, j'aurois suivi la Cour. Le jour qu'elle avoit pris pour recevoir les compliments de tous les Ambassadeurs qui étoient à la Cour, elle entra dans ma chambre pour me dire qu'elle alloit à la chasse. Je lui dis si elle avoit oublié qu'elle devoit donner ses audiences, elle me répondit brusquement: Je ne verrai que trop d'étrangers, & j'en suis si lasse, que je n'en puis plus. Elle

n'avoit que mes chevaux : j'envoyai dire à mon Ecuyer de ne lui en point donner ; elle y avoit été si vite qu'elle y étoit arrivée plutôt que mon ordre , elle les lui demanda , on les lui alloit donner dans le temps que l'homme que j'y avois envoyé y arriva. Mes gens lui dirent que mes chevaux étoient boîteux ; elle se mit à rire , & fit enfoncer les portes pour prendre les harnois. L'on m'en vint avertir , il fallut que j'allasse moi-même pour la faire descendre de cheval ; je la ramenai par la main , & lui dis qu'elle ne pensoit pas à ce que le Nonce du Pape & l'Ambassadeur de Venise diroient s'ils ne la trouvoient pas à l'heure qu'elle leur avoit donnée. M<sup>r</sup>. de Beziers qui apprit cette circonstance , me remercia fort du conseil que je lui avois donné. Tous les compliments que ma sœur reçut lui furent faits dans mon appartement , où elle donna ses audiences aux Ambassadeurs. La première raison , parce qu'il étoit plus beau que le sien ; & l'autre , l'occasion que cela me donnoit d'être derrière sa chaise ; & tout aussi-tôt que le compliment étoit fini , je m'approchois pour répondre pour elle ; sans ce secours , je crois qu'elle n'auroit rien dit. Nous demeurâmes environ quinze jours à Paris , pendant lesquels on lui

faisoit ses hardes : le Roi lui donna un ameublement, de la vaisselle d'argent, une toilette, de fort beaux habits avec du linge bien propre. L'on ne la fit point accompagner par des Officiers du Roi, parce qu'on n'en donne qu'aux Souverains, & que son mari ne l'étoit pas ; & cependant le Roi paya sa dépense, & lui donna des Pages, des Valets-de-pied, & un de ses carrosses jusqu'à Marseille. Le jour qu'elle partit de Paris, nous allâmes à la messe à St. Victor ; lorsqu'elle dit adieu à Madame sa mere, il n'est pas surprenant qu'elle pleurât beaucoup. Le Prince Charles vint nous conduire jusqu'à St. Victor, il ne nous vit pas monter en carrosse : ma sœur ne fut pas gaye dans le chemin, elle envoya tout son équipage, ne garda pas seulement une femme-de-chambre, & elle coucha dans la mienne pendant deux ou trois jours que nous demeurâmes à Fontainebleau, & se servoit de mes femmes. M<sup>r</sup>. de Beziars étoit au désespoir de voir la maniere avec laquelle elle reçut le matin tous les gens qui lui venoient dire adieu ; elle s'habilloit dans ma garde-robe, où sa toilette étoit mise sur une table. Je n'ai jamais rien vu de si mal-propre, ni rien qui eût moins l'air de dignité & de gravité Italienne. M<sup>rs</sup>. le Tellier, Lionne

ne, & Colbert, en furent étonnés, & me dirent pourquoi je le souffrois. Lorsqu'elle prit congé du Roi, & qu'elle dit adieu à la Reine & à tout le monde, elle ne jeta pas une larme; nous allâmes coucher à Montargis, où elle n'avoit pas voulu qu'on portât son lit; j'en fus fort surprise, & très-fâchée lorsqu'elle me dit: Je coucherai avec vous. J'aimois mes aises, & n'étois pas accoutumée à coucher avec personne. Je ne pus m'empêcher de lui en témoigner du chagrin, dont elle ne fut pas fâchée; elle s'endormit la première, & ce fut une bonne fortune pour moi, parce qu'elle se mit à rêver, & elle me sauta à la gorge, & je pense que si j'avois été endormie, elle m'auroit étranglée: la crainte que cela ne lui arrivât une seconde fois, m'empêcha de dormir toute la nuit. Le lendemain elle fut toute la journée à cheval, quoiqu'il y eût de Montargis à St. Fargeau quatorze lieues; ainsi je ne fus pas surprise de voir le soir qu'elle se trouvoit mal: elle soupa peu, s'en alla coucher de bonne heure, & dormit le lendemain jusqu'à deux heures après midi. Dès qu'elle fut habillée, elle s'en alla promener avec deux de mes femmes, un valet-de-chambre, les Pages du Roi, & ne revint qu'à

deux heures de nuit. M<sup>r</sup>. de Beziers eut quelque crainte qu'elle ne s'en fût allée; pour moi je n'en eus aucune inquiétude; je me confiois trop sur la sagesse de mon valet-de-chambre, qui ne l'auroit pas souffert, ou qui du moins me seroit venu avertir; & comme elle étoit à pied, on auroit eu le temps de courir après. Lorsqu'elle fut arrivée, elle me dit qu'elle avoit été charmée de la beauté de la promenade qu'elle avoit faite dans ces bois, qu'elle les trouvoit admirables. Moi qui savois le pays plein d'eau, je lui dis: Vous avez donc bien sauté des fossés & des hayes pour aller jusqu'au village d'où vous venez? elle se pâmoit de rire des aventures qui lui étoient arrivées; les Payfans les avoient pris pour des gens de guerre. M<sup>r</sup>. de Beziers, qui n'étoit pas accoutumé à ces sortes de plaisirs, n'en avoit guere à lui entendre faire la relation de sa course; c'étoit un Vendredi, & elle devoit partir le Dimanche: elle pria M<sup>r</sup>. de Beziers qu'elle pût séjourner quelques jours de plus, qu'elle ne me verroit plus de sa vie, qu'il lui donnât cette consolation de la laisser auprès de moi le plus longtemps qu'il le pourroit. Il lui répondit: Si V. A. R. veut demeurer auprès de Mademoiselle, cela ne peut être trouvé mau-

vais ; que si elle ne veut séjourner que pour aller courir dans les bois , je trouve-rois ce séjour inutile. Après avoir raison-né , le départ fut différé ; Beloy & sa fem-me y étoient avec M<sup>r</sup>. d'Angoulême , la femme du Vieux qui l'accompagnoit de la part du Roi ; elle menoit avec elle Ma-demoiselle du Boulay , fille d'un Gentil-homme , duquel j'ai déjà dit qu'il avoit été à feu Monsieur. Elle s'amusa tout le Samedi & le Dimanche : comme nous étions prêtes d'aller à la Messe , on nous vint dire : Voilà M<sup>r</sup>. le Prince de Lorrain-ne ; ma sœur ne dit rien , il entra à son ordinaire assez embarrassé , je l'étois aussi-bien que lui , je ne savois que lui dire. Après avoir dîné , l'on joua au billard , je vis qu'il bâilloit ; je lui dis qu'il avoit envie de dormir : il me répondit qu'oui , qu'il étoit venu en poste de Paris , qu'il avoit couru toute la nuit ; je lui con-seillai de s'aller coucher , quoique cela ne parût pas galant : il me prit au mot , & s'en alla promptement se mettre sur un lit , où il demeura jusqu'à sept heures du soir qu'il se montra. Dans le temps qu'il dormoit , les lettres de Paris m'arriverent ; bien des gens m'écrivoient que je serois témoin de la séparation de deux amants , & que je verrois si ma sœur seroit bien

attendrie. Je ne savois pas que cette passion eût fait tant de bruit. Je n'avois appris que confusément ce qui s'étoit passé, je demeurai extrêmement surprise, j'en parlai à Beloy, à sa femme & à M<sup>r</sup>. de Beziers ; ils me dirent qu'ils admiroient, que soupçonneuse & clairvoyante en tout, j'eusse été la dupe de cette affaire si longtemps : je leur avouai ma sottise. M<sup>r</sup>. de Beziers me dit en particulier la peine que cela lui avoit donnée par le peu d'ordre que Madame y avoit voulu mettre, que c'étoit une négligence condamnable ; qu'elle n'avoit jamais compté pour rien de laisser sa fille & son neveu se parler & se promener tous les jours ensemble ; qu'il falloit espérer que l'absence & le temps ôteroient cette fantaisie à M<sup>r</sup>. de Toscane qui en avoit été instruit. Le lendemain comme tout le monde étoit allé dîner, & que le Prince Charles s'entretenoit avec les Dames qui étoient avec moi, je dis à ma sœur que j'étois bien fâchée qu'elle n'eût pas voulu se confier à moi du dessein qu'elle avoit d'épouser son cousin ; qu'elle devoit être bien persuadée que je n'avois écouté toutes les propositions de M<sup>r</sup>. de Lorraine, que pour sortir plus promptement d'affaire avec Madame ; & que si j'avois su qu'elle eût pensé à ce



mariage, (parce que je n'y avois jamais songé pour moi) j'aurois supplié M<sup>r</sup>. de Lorraine d'avoir pour elle toute la bonne volonté qu'il avoit témoigné avoir pour moi, & qu'il m'en eût donné des marques par l'exécution de ce mariage; que j'étois persuadée qu'il auroit suivi mon conseil; que du côté de la Cour l'on auroit trouvé toute la facilité imaginable, parce qu'elle l'auroit bien voulu en l'état où il étoit; que pour moi je n'en aurois pas fait de même; qu'il m'auroit fallu des bastions; que lorsque les Ducs de Lorraine avoient épousé des filles de France, Nanci en avoit de très-bons, & qu'il n'en avoit bientôt plus, parce qu'on les faisoit abattre. Je lui dis: Ma sœur, ce qui pouvoit être bon pour vous, ne pouvoit pas l'être pour moi, & j'aurois été ravie de contribuer à votre établissement. Elle me répondit avec grand embarras, qu'il étoit vrai que le Prince Charles avoit de l'amitié pour elle; que si elle avoit été un aussi bon parti que moi, il l'auroit épousée. Je ne voulus pas pousser cette conversation plus loin, par la peine que je lui faisois, & par celle que j'avois de là voir toute décontenancée. Après avoir dîné, nous partîmes pour aller à Cône, où elle devoit trouver ses gens & tout

son train. Ce fut dans ce moment-là qu'elle pleura d'une manière que cela dura toute la nuit suivante, à ce qu'on m'a dit. Le Prince Charles s'en retourna à Paris, le lendemain nous nous séparâmes dans l'Eglise après la Messe; elle partit la première, & faisoit des cris épouvantables; elle fit pitié à tout le monde, & attira leurs larmes. Quand elle fut partie, & que j'allois monter en carrosse, je vis arriver le Comte de Furstemberg qui venoit de St. Fargeau : il fut bien étonné lorsqu'il fut tout ce que j'avois vu & appris; il me conta que ma sœur n'avoit eu d'envie de rompre son mariage de Toscane, que lorsqu'elle avoit su que M<sup>r</sup>. de Lorraine me vouloit marier avec son neveu; qu'elle l'avoit été trouver chez la Haye, qu'elle s'étoit jettée à ses genoux, lui avoit dit: Mon oncle, vous ne songez pas à ce que vous faites de donner vos Etats à votre neveu pour épouser ma sœur; elle est fière & glorieuse, elle croira vous faire trop d'honneur de les recevoir, & elle vous en chassera lorsqu'elle y sera la maîtresse, elle n'aura aucune considération pour vous, & ne souffrira jamais que vous épousiez Marianne. Si vous voulez me donner votre neveu, je vivrai avec vous d'une manière bien plus soumise, vous

épouserez Marianne , & je vivrai avec elle avec toute la tendresse & le respect imaginables ; ainsi je vous prie de rompre l'affaire de ma sœur , & de penser à la mienne ; vous ne manquerez pas de prétextes pour sortir de vos engagements ; le mépris que ma sœur marque pour votre neveu , en est un bien raisonnable. Que M<sup>r</sup>. de Lorraine lui avoit répondu qu'elle étoit trop heureuse qu'on ne la connût pas ; qu'elle feroit bien d'aller en Toscane : qu'elle ne s'étoit pas rebutée ; qu'elle étoit retournée assez souvent se jeter à ses pieds les larmes aux yeux , & lui faisoit toujours les mêmes compliments ; qu'elle avoit aussi été dans la chambre du Prince Charles , pour lui dire : Seriez-vous assez lâche pour m'abandonner , & de préférer une fortune à moi ? Je dis à M<sup>r</sup>. de Furstemberg que tout ce qu'il me venoit de dire me faisoit une grande pitié , que j'étois bien fâchée que ma sœur se fût mis une telle affaire dans la tête ; que je trouvois que le Prince Charles étoit un malhonnête homme , d'avoir rebuté , éludé , & écarté ce que ma sœur lui avoit dit. Le Prince Charles croyoit avoir fait des miracles d'avoir rebuté ma sœur ; & le Comte de Furstemberg , qui croyoit me toucher par un endroit sensible , me l'étoit venu dire , &

qu'on ne démoliroit pas Nanci ; que M<sup>r</sup>. de Lorraine se démettroit de ses Etats. Je ne pouvois rompre cette affaire brusquement : je crus que l'absence étoit un moyen pour faire connoître au Prince Charles le peu de cas que je faisois de lui ; je fis un séjour d'un mois à St. Fargeau , quoique j'eusse résolu de n'y demeurer que 4 ou 5 jours, Vandy vint me voir pendant le temps que j'y étois , il me parla extrêmement de tout ce qui s'étoit passé entre le Prince Charles & ma sœur ; il me fit appercevoir que je n'avois ni vu ni connu les intentions de l'un & de l'autre , ni leur amitié , par le peu de cas que je faisois de celle du Prince Charles ; parce que lorsqu'on se soucioit des gens , l'on voyoit toutes leurs démarches , qu'il n'y avoit point de murailles à l'épreuve de mon imagination lorsque j'avois la moindre attache à une affaire. Cette conversation me fit un grand plaisir ; j'étois honteuse que le monde se pût être seulement figuré que j'eusse voulu écouter la proposition que M<sup>r</sup>. de Lorraine m'avoit faite avec des soumissions & des respects qui m'obligeroient à garder quelques mesures d'honnêteté avec lui. Je ne croyois pas pourtant lui avoir de l'obligation de l'affaire , parce qu'elle lui étoit trop grande & trop avantageuse ,

pour qu'il pût croire que je lui dussè sentir d'autre gré que celui de la vénération, de l'humiliation avec laquelle il m'avoit parlé, & de l'offre obligeante qu'il me faisoit de vouloir quitter ses Etats uniquement pour l'amour de moi. Je crois n'avoir rien à me reprocher là-dessus, je lui ai toujours conservé une reconnoissance particuliere, qui a répondu à l'empressement avec lequel il m'avoit fait offre de se dépouiller.

Furstemberg revint encore une fois, je ne me souviens pas pourquoi, parce que cette affaire ne m'occupoit que comme je viens de le marquer. Je m'en retournai à Fontainebleau, où je restai quelques jours; j'en partis après avoir pris congé, pour m'en aller à Forges; je fis très-peu de séjour à Paris, dans lequel je ne laissai pas que d'apprendre que Madame étoit très-fâchée du mépris qu'elle voyoit que je faisois de sa Maison. Elle voulut même prendre la liberté de me gronder sur le refus que je faisois de cette affaire, elle me parla cependant avec beaucoup d'honnêteté; je lui répondis de même; le Prince Charles prit congé de moi, il me répondit qu'il étoit au désespoir, qu'il ne savoit ce qu'il devoit devenir, qu'il étoit inconsolable. Sur ce ton-là il me fit un

compliment que je crus lui avoir été dicté par Furstemberg, parce qu'il ne le soutint pas avec l'éloquence & l'emphase avec lesquelles il l'avoit commencé. Je lui répondis d'autant plus honnêtement, que sa sottise me fit pitié. Je ne laissai pas cependant de tourner le tout en raillerie, il auroit pu s'en appercevoir s'il avoit eu plus d'esprit qu'il n'avoit.

Je fus très-aîsée de partir pour Forges, afin de n'entendre plus parler des Lorrains, dont j'avois été si étourdie que le seul nom m'en faisoit une très-grande peine. Je pris mes eaux fort tranquillement; & après que je les eus finies, je m'en allai à Eu, où je n'avois pas été depuis que je l'avois acheté; & comme les limites du Comté sont proches de Forges, le Comte de Lanois, qui en étoit Gouverneur, vint au-devant de moi avec quantité de Gentilshommes qui en relevent. J'arrivai fort tard, j'allai descendre à l'Eglise, qui étoit proprement la Chapelle du château, tant elle en est proche: c'est une Abbaye de St. Augustin, qui sont des Chanoines Réguliers de la réforme de Ste. Genevieve. Elle étoit possédée par le Cardinal des Ursins, & à présent par l'Abbé Calvo, frere de celui qui commande dans Maastricht. Il l'eut dans

la conjoncture de la levée du siege, que l'on attribuoit à la vigoureuse & prudente défense de Calvo : elle ne vaut à l'Abbé que 7 ou 8000 liv. de rente : s'il en avoit vaqué une meilleure dans le temps qu'il la demanda, il l'auroit obtenue par la considération que je viens de dire. Le château me parut assez beau, je ne l'avois vu que lorsque j'y avois passé avec la Cour il y avoit fort long-temps. L'on juge par ce que M<sup>r</sup>. de Guise y a bâti, de ce qu'il avoit envie d'y faire ; il n'y a que la moitié de la maison de faite, & une partie du vieux logement des anciens Comtes d'Eu qui étoient de la Maison d'Artois : la situation en est très-belle, l'on voit la mer de tous les appartements, il n'y avoit pas de jardin. J'aimois à monter à cheval en ce temps-là, je me promenois tous les jours, & je ne jouis guere de ce plaisir ; la fièvre tierce me prit, j'en eus 14 accès. M<sup>re</sup>. la Marquise de Gamache me venoit voir souvent ; tout le bien de son mari étoit en Picardie, & Beauchamp, qui est la maison où elle demeure, n'en est qu'à deux lieues ; elle avoit soin de venir demeurer auprès de moi. Ils ont deux Baronnie qui relevent d'Eu. M<sup>r</sup>. de Longueville, Gouverneur de la Province, m'y vint voir, quoiqu'il fût déjà venu

à Forges. M<sup>r</sup>. le Duc de Navailles , qui quittoit le Gouvernement de Bapaume pour prendre celui du Havre , me rendit une visite. La longueur de ma maladie me rebuta des remèdes , je ne voulois plus prendre de médecine ; l'on envoya chercher M<sup>r</sup>. Brayer , Médecin de très-grande réputation : il me porta bonheur , parce que le jour qu'il arriva , ma fièvre ne vint pas ; & comme il avoit laissé beaucoup de malades à Paris , après m'avoir vu prendre une médecine , (ce qui étoit très-difficile) le temps qu'il fut à me persuader s'accommodoit avec l'aversion que j'avois prise pour toutes sortes de remèdes : il partit , & je le suivis huit jours après. J'avois une très-grande impatience de m'en retourner à Paris ; ce n'étoit pas la raison que l'air d'Eu ne fût bon , c'étoit parce qu'il est toujours bon d'en changer lorsqu'on a été malade. Je ne fais si c'étoit la fatigue du chemin , la fièvre me reprit , & j'en eus , tant à Paris , que pendant les jours que je mis à y aller , encore six accès , qui me laissèrent très-long-temps fort foible.

Il arriva dans ce temps-là un grand changement à la Cour : le Roi étoit allé faire un voyage en Bretagne , il fit arrêter à Nantes M<sup>r</sup>. Fouquet , Ministre d'Etat



& Sur-Intendant des Finances. C'a été une si grande & si longue affaire, qui a eu tant de suite, & tant de gens y étoient intéressés, qu'il ne se peut faire que les Mémoires particuliers & les Histoires n'en parlent; ainsi je ne m'aviserai pas d'en dire davantage.

La Reine accoucha le premier de Novembre 1661 de M<sup>r</sup>. le Dauphin. L'on peut juger de la joie que toute la France en eut; j'étois dans mon lit avec une grande impatience d'en pouvoir sortir pour en aller remercier Dieu; il y eut des feux de joie & des rejouissances générales, auxquelles j'aurois d'autant plus contribué, qu'outre l'intérêt commun, j'en ai un particulier à tout ce qui arrive au Roi, plus par l'amitié & la tendresse que j'ai pour sa personne, que par l'honneur que j'ai de lui appartenir. M<sup>r</sup>. de Bournonville, Chevalier-d'Honneur de la Reine, & Gouverneur de Paris, fut le premier qui vint m'apprendre cette nouvelle; je n'étois pas en état d'aller à Fontainebleau, j'envoyai un Gentilhomme au Roi & à la Reine pour leur dire combien j'étois sensible à leur joie. Six semaines après les couches de la Reine, elle s'en alla avec le Roi & la Reine mere à Notre-Dame de Chartres; l'on

porta M<sup>r</sup>. le Dauphin droit à Paris ; je commençois à me lever , j'allai au Louvre , je ne saurois exprimer le véritable plaisir avec lequel je le vis ; M<sup>e</sup>. de Montausier , qui étoit sa gouvernante , fit les honneurs de sa maison.

Madame revint malade de Fontainebleau ; elle étoit grosse , elle fut obligée de garder le lit ou la chambre tout l'hyver ; elle étoit parée dans son lit avec les rideaux ouverts , pour recevoir tout le monde depuis le matin jusqu'à neuf heures du soir ; elle étoit maigre , & avoit un très-mauvais visage ; elle ne dormoit que par le secours des grains d'opium qu'on lui faisoit prendre ; son plus grand mal étoit un rhume sur la poitrine ; lorsqu'elle commençoit à tousser , l'on auroit dit qu'elle alloit étouffer. Le Roi lui alloit rendre des visites très-régulières ; elles avoient été assez empressées pour laisser tout le monde en doute pendant que la Cour demeura à Fontainebleau , s'il étoit amoureux d'elle , dans le temps que le Comte de Guiche faisoit semblant de l'être de la Valliere. L'on ne fut pas long-temps à connoître que le Roi l'étoit de celle-ci , & que l'autre étoit passionné pour Madame : c'étoit une affaire que l'on se disoit tout-bas , & que l'on connoissoit visible-

ment. La Reine d'Angleterre partit de Fontainebleau un peu avant que je fusse allée à Forges, elle alla voir le Roi d'Angleterre son fils, afin de régler ses affaires; j'allai la conduire à St. Denis. Elle me dit, lorsqu'elle m'embrassa : Je ne vous pardonnerai jamais l'injure que vous avez faite à mon fils, de ne vouloir pas l'épouser; je vous assure, me dit-elle, que vous auriez été la personne du monde la plus heureuse. L'on dansa un ballet, où il y avoit des entrées de Dames; la Reine en étoit, & moi aussi; toutes les répétitions se firent chez elle.

Peu de temps après, ma belle-mère licencia ses filles; je crois que ce qu'elle fit se peut appeler de ce nom : elle en avoit une de la Maison de Prie qui en portoit le nom, c'étoit une fille de grande qualité; je l'avois connue lorsque j'étois à St. Fargeau; & si dans ce temps-là j'eusse eu la fantaisie de prendre des filles, comme on me le conseilloit, & comme j'ai fait depuis, j'aurois gardé celle-là au lieu de la donner à Madame, comme je fis lorsque je fus à Blois. Ce fut la première qu'elle renvoya sans m'en rien dire; je la mis dans un Couvent, & j'avois dessein de la donner à ma sœur lorsqu'elle fut mariée avec le Duc de Toscane; ma

belle-mere ne voulut pas qu'elle la prît. Lorsque M<sup>r</sup>. de Créqui s'en alla Ambassadeur à Rome , comme cette fille étoit parente de Madame sa femme , je la priai de la mener à Rome avec elle. Une autre fille de ma belle-mere , appelée Montalais , me pria de parler à Monsieur pour qu'il voulût bien la donner à Madame ; il me l'accorda , & me l'a fort reproché depuis ce temps-là : je ne la connoissois pas ; je n'avois rien à lui répondre , sinon que , si je l'avois connue , je ne la lui aurois pas donnée.

Pendant tout cet hyver , il y eut beaucoup d'intrigues & de tracasseries ; la Reine mere étoit dans de grandes inquiétudes de l'amour du Roi pour la Valliere ; elle étoit auprès de Madame , elle logeoit au Palais-Royal chez Monsieur , & les scenes se passoient chez eux sans qu'ils en fussent rien. Je ne fais quel chagrin il prit un jour à la Valliere ; elle partit de bon matin , & s'en alla sans que l'on pût découvrir où elle étoit : c'étoit un jour de Sermon ; le Roi , qui y devoit assister , étoit occupé à la chercher , & elle ne s'y trouva pas. La Reine mere appréhendoit que la Reine ne découvrit la raison de l'absence du Roi , elle étoit dans un chagrin mortel. Après le Ser-

mon, la Reine alla à Chaillot ; & le Roi , avec un manteau gris sur le nez , alla à St. Cloud dans un petit Couvent de Religieuses , où il avoit appris que s'étoit jettée la Valliere. La Touriere ne voulut pas lui parler ; après avoir essuyé quelques refus , il parvint à voir la Supérieure , & ramena la Valliere dans son carrosse. Cette retraite fit grand bruit , & attira beaucoup d'affaires à ceux qui y pouvoient avoir part , dont je ne dois ni ne veux parler. La Reine d'Angleterre loua cet hyver la maison de M<sup>r</sup>. la Basiniere , où elle alla se loger. Madame accoucha d'une fille : l'on redansa le ballet. Après Pâques M<sup>r</sup>. de Bouillon épousa Marianne , qui étoit la dernière niece que M<sup>r</sup>. le Cardinal avoit fait venir en France ; la Reine soupa le soir des nocces chez Madame la Comtesse de Soissons , où il y eut une Comédie , au sortir de laquelle la fièvre me prit ; j'en fus quitte pour deux accès.

Lorsque j'étois revenue de Forges , j'avois trouvé le Prince Charles qui faisoit l'amant de M<sup>lle</sup>. de Nemours l'aînée , que M<sup>r</sup>. de Lorraine son oncle desiroit ce mariage , qu'ils avoient trouvé des difficultés du côté de la Cour , qui ne laissa pas d'y consentir par le peu de cas que

l'on faisoit de l'un & de l'autre. Le Roi ne voulut pourtant pas signer le contrat : ce qui retarda l'affaire ; ils comprirent que Sa Majesté ne changeroit pas de résolution, ils ne laisserent pas de le signer. Cette nouvelle passion ne plaisoit pas, à ce qu'on disoit, à Madame de Toscane. Pour M<sup>r</sup>. de Lorraine, il étoit toujours occupé de la passion que j'ai déjà dit qu'il avoit pour Marianne. Un jour ou deux devant le mariage de Madame de Bouillon, ma belle-mère, qui ne vouloit pas consentir qu'il l'épousât, m'envoya chercher pour me dire qu'elle avoit fait parler à Pajot & à sa femme, pour leur dire que je trouvois fort mauvais qu'ils laissassent aller leur fille avec son frère, & qu'ils ne devoient pas se flatter qu'il se mariât avec elle ; qu'ils lui avoient répondu que depuis que j'avois défendu que leur fille entrât chez moi, ils ne devoient pas répondre de sa conduite, qu'elle me prioit de leur donner ordre de la reprendre. Je leur commandai le moment d'après de l'envoyer chercher ; le lendemain matin à mon lever je vis entrer Marianne dans ma chambre, j'allai dans celle de Madame pour lui dire qu'elle étoit chez moi ; & comme c'étoit un Samedi, je m'en allai à la Messe à

Notre-Dame, où je trouvai la Reine, qui me dit qu'il devoit y avoir une revue ce jour-là. J'allai m'habiller pour aller dîner avec la Reine; quand je revins le soir, j'envoyai chercher Marianne, afin de lui parler; son pere & sa mere me vinrent dire qu'elle n'étoit plus chez eux, qu'ils avoient de telles obligations à M<sup>r</sup>. de Lorraine, qu'ils lui obéiroient en tout; qu'il n'avoit pas voulu qu'elle demeurât au Luxembourg. Je leur dis : Puisque vous dépendez d'autres gens que de moi, partez tout-à-l'heure de ma maison, ce qu'ils firent. J'allai en informer Madame, qui m'en remercia bien humblement, & me dit qu'entre les moindres Bourgeois, le frere d'une belle-mere n'épouserait pas la servante de sa belle-fille. J'en demeurai d'accord, & trouvai que cela seroit ridicule. Pour revenir au jour des noces de M<sup>c</sup>. de Bouillon, qui m'a ramenée à cette petite Histoire, le Roi fut averti par M<sup>lle</sup>. de Guise, qui étoit blessée que le Souverain de leur Maison épousât la fille d'un Apothicaire, que M<sup>r</sup>. de Lorraine avoit passé un contrat de mariage avec cette fille, qu'il la devoit épouser le lendemain. Ceci obligea le Roi de l'envoyer prendre par Roumecourt, un des Lieutenants de ses Gardes-du-Corps, qui la mena à la Ville-

l'Evêque, pendant le temps qu'on dan-  
soit le ballet dont j'ai parlé. Le Prince  
Charles en étoit ; l'on fut surpris un soir  
de ne le plus trouver ; & comme l'on fut  
quelques jours sans savoir ce qu'il étoit  
devenu, bien des gens crurent qu'il  
étoit allé à Florence : l'on apprit qu'il y  
avoit passé, & étoit à Vienne auprès de  
l'Empereur. Madame de Nemours vint  
trouver le Roi, lui demanda qu'elle pût  
lui parler en particulier ; il la fit entrer,  
après m'avoir dit de ne pas sortir. Elle lui  
dit : J'avois supplié V. M. de pouvoir lui  
parler seule ; il lui répondit qu'il étoit seul,  
puisque'il n'y avoit que moi & M<sup>e</sup>. de  
Navailles. Elle commença sa harangue par  
lui dire que le Prince Charles avoit épou-  
sé sa fille, elle lui répéta en termes exprès  
qu'ils étoient mariés ; elle dit cela si haut,  
que M<sup>e</sup>. de Navailles & moi l'entendî-  
mes : je ne fais pas ce que le Roi lui ré-  
pondit, elle ne parut pas satisfaite de sa  
réponse. L'on dansa plusieurs fois le bal-  
let, la fièvre me reprit, je n'y allai plus.  
La Reine mere me fit l'honneur de me  
venir voir un des jours que je l'avois ; la  
Reine n'y osa venir parce qu'elle commen-  
çoit à être grosse. Elle me conta un grand  
fracas qu'il y avoit eu entre Monsieur &  
Madame, à cause du Comte de Guiche.



Elle me parut être mal fatisfaite de la conduite de Madame. Elle me dit : Quelle faute ai-je faite ? Si vous aviez été ma belle-fille , vous auriez bien mieux vécu avec moi , & mon fils auroit été trop heureux d'avoir une femme aussi sage que vous l'êtes. Elle fut deux heures au chevet de mon lit à me faire ses doléances ; pour moi , qui avois la fièvre , je gardois le silence ; & quand même je n'aurois pas été malade , c'étoit des plaintes & une nature d'affaires auxquelles les gens sages n'ont rien à répondre. Je dis ceci , parce que c'est la vérité ; toutes les lamentations de la Reine & tous ses souhaits ne me donnerent aucuns mouvements de repentir de n'avoir pas épousé Monsieur : je ne veux rien dire davantage , parce que dans ces sortes d'occasions il est toujours mieux fait de se taire.

M<sup>r</sup>. de Turenne , qui étoit mon parent du côté de ma mere , avoit toujours vécu honnêtement avec moi. Quand je revins de mon exil , je m'attachai à le ménager , & je voulois en faire mon ami particulier. Il me sembloit que cela lui convenoit , & que cela lui feroit plaisir ; il y répondit avec des marques empressées , me venoit voir très-souvent , & lorsque je le trouvois chez la Reine , je ne parlois presque à

lui. Un jour la curiosité me prit de vouloir savoir si le Roi devoit aller le lendemain à Versailles, je lui écrivis un billet qui ne contenoit simplement que cette curiosité. Il me fit une réponse d'un grand sérieux, qu'il ne se mêloit de rien, qu'il me supplioit que lorsque je voudrois savoir de ces sortes d'affaires, de m'adresser à d'autres gens qu'à lui : ce compliment ne me surprit pas moins que sa conduite. Depuis ce jour-là il évitoit de s'approcher de moi autant qu'il le pouvoit ; je vis ces manieres bisarres, je ne m'empressai plus de lui aller parler. Tout ceci étoit arrivé devant ce que j'avois dit sur la bataille de Rethel, dont la Princesse Palatine lui avoit rendu compte. J'ai voulu expliquer tout ceci, pour faire voir qu'il n'avoit pas vécu de maniere avec moi pour en user comme il fit. Il vint trois jours de suite, me chercher, cet empressement me parut extraordinaire, je le trouvai chez la Reine, je lui demandai s'il avoit à me parler, il me répondit affirmativement qu'il viendrait le lendemain chez moi ; ainsi je l'attendis jusqu'à quatre heures : il ne venoit pas, l'impatience me prit, j'envoyai chercher mes carrosses pour sortir. Je descendois les degrés, je vis le sien qui entroit dans ma Cour, je remontai avec

lui, nous entrâmes dans mon cabinet, & après que nous fûmes assis auprès du feu, il me dit : Je vous ai toujours aimée comme ma fille; quoiqu'il y ait une grande différence de vous à moi, j'ose prendre la liberté de me servir de ces termes pour vous exprimer combien je suis occupé de tout ce qui vous regarde; je suis persuadé que vous avez de l'amitié pour moi, & que l'honneur que j'ai de vous être aussi proche que je le suis, vous fera avoir quelque croyance en moi, & que vous déférerez à mes avis dans les affaires les plus importantes de votre vie. Je lui répondis avec toute l'honnêteté que son compliment m'obligeoit de le faire; & comme je suis brusque & impatiente, je lui dis : De quoi est-il question? Il me repliqua : d'un mariage pour vous. Sans le laisser parler long-temps, je me récriai, & lui dis que c'étoit une affaire difficile à traiter; que j'étois satisfaite de ma condition, & très-résolue de n'en pas changer. Il me dit : Je veux vous faire Reine; écoutez, me dit-il, & me laissez tout dire, & après vous parlerez : Je veux vous faire Reine de Portugal. Je lui dis : Fi, je n'en veux point. Il reprit : Les filles de votre qualité ne doivent avoir de volonté que celle du Roi. Sur cela je lui demandai si

c'étoit de sa part qu'il venoit me parler. Il me dit que non ; que je l'écoutasse. Il commença à me dire que la Reine de Portugal étoit une habile femme , qui avoit beaucoup d'ambition ; qu'elle l'avoit fait paroître lorsqu'elle avoit fait son mari Roi ; que c'étoit elle qui l'avoit fait , & conduit la révolte , & qui soutenoit les affaires en l'état qu'elles étoient ; qu'elle voyoit que son fils étoit en âge , & dans le dessein de se marier ; qu'il avoit des favoris qui gâtoient dans un moment tout ce qu'elle faisoit ; que les Espagnols avoient un grand intérêt qui leur faisoit prendre à tâche de les corrompre ; que pour y mettre ordre , elle le vouloit marier ; qu'elle lui avoit proposé mon mariage ; qu'elle se vouloit retirer ; qu'elle voyoit que le favori la feroit chasser , qu'elle lui avoit dit son dessein sur mon mariage , qu'il avoit témoigné le desirer ; que soit par sottise , ou par amitié qu'il avoit pour la conversation de l'Etat , il disoit qu'il faisoit que j'étois habile , & que le Roi son maître ne se pouvoit conserver que par quelqu'un qui pût gouverner avec un pouvoir absolu ; qu'il se retireroit pour me laisser tout entre les mains ; que je lui aurois obligation d'avoir contribué à l'affaire ; qu'il étoit persuadé que j'en userois

rois bien avec lui ; que l'alliance de France étoit l'unique moyen qui pouvoit maintenir son Roi contre le pouvoir & les forces des Espagnols ; que le Roi de Portugal étoit un garçon qui n'avoit jamais eu de volonté que celle de sa mere, & qui étoit accoutumé à faire ce qu'on vouloit ; qu'après que le pouvoir me feroit une fois remis en main, je serois la maîtresse absolue de tout ; qu'on ne connoissoit pas trop s'il avoit de l'esprit ou s'il n'en avoit pas ; que c'étoit ainsi qu'il me falloit un mari pour être heureuse ; qu'il étoit assez beau de visage, blond, & qu'il auroit été bien fait s'il n'étoit pas venu au monde avec une espee de paralysie d'un côté, qui lui étoit demeuré un peu plus foible que l'autre ; que cela ne paroissoit point lorsqu'il étoit habillé ; qu'il traînoit seulement une jambe, & s'aidoit avec peine d'un bras ; qu'il commençoit à monter à cheval tout seul ; qu'il n'avoit ni de bonnes ni de mauvaises inclinations ; que je lui imprimerois celles que je voudrois ; que pour être bien ou mal fait, une honnête personne comme moi n'y devoit pas prendre garde ; que je serois la maîtresse d'autant plus agréablement, que je jouirois de tout mon bien ; que je menerois qui je voudrois ; que le Roi avoit dessein

d'y envoyer & d'y entretenir nne grosse armée ; que je choisirois en France les Officiers généraux, & que je prendrois & nommerois celui qui la devoit commander sous mes ordres ; que je disposerois de tout ; que je mettrois & ôterois qui il me plairoit ; que le Roi le trouveroit bon. Je l'interrompis à cet endroit, & lui dis : Mon cousin, le Roi ne fait rien de tout ce que vous venez de me dire, & vous disposez ainsi de ses troupes ; je vous trouve en grand crédit : tout ce que vous venez de me dire est beau ; mais il me paroît hideux d'être la liaison d'une guerre éternelle entre la France & l'Espagne, parce que la premiere maintiendrait un Roi révolté contre son Roi. Je suis persuadée qu'il ne le feroit pas moins pour moi d'y voir faire la paix, & que les Espagnols attendissent que les François fussent sortis de Portugal pour en chasser ce prétendu Roi, qui viendrait en France demander l'aumône lorsque mon bien seroit mangé ; toute ma consolation seroit d'aller faire la Reine dans quelque petite Ville. J'aime mieux être Mademoiselle en France avec cinq cents mille livres de rente, faire honneur à la Cour, ne lui rien demander, être considérée autant par ma personne que par ma qualité ; croyez-

moi, mon cousin, lorsqu'on se trouve dans cet état, le bon sens veut qu'on y demeure. Lorsque j'eus achevé, il me répondit : Tout ce que vous venez de me dire est bien imaginé ; vous avez oublié d'y ajouter que, lorsque l'on est Mademoiselle avec toutes les qualités & le bien que vous avez dit, on n'en est pas moins sujette du Roi ; il peut vouloir ce qu'il veut ; quand on ne le veut pas, il gronde, il donne mille dégoûts à la Cour, il passe souvent plus avant, il chasse les gens lorsque la fantaisie lui en prend, il les ôte d'une maison pour les envoyer dans un autre ; s'il se plaisent trop dans celles où ils demeurent, souvent il les fait promener, & d'autres fois il les met en prison dans leur propre maison, il les envoie dans un Couvent, & après toutes ces épreuves, il n'en faut pas moins obéir, & l'on fait par force ce qu'on n'a pas voulu faire de bonne grace. Lorsque vous aurez fait réflexion à ce que je viens de vous dire, je vous demande ce que vous avez à me répondre. Je lui dis : Je fais ce que j'ai à faire ; si le Roi m'en avoit dit autant que vous, je lui ferois une réponse ; quant à vous, je n'ai rien à vous dire ni aucune explication à vous faire. Lorsqu'il vit que je me fâchois, il se radoucit, & me fit

mille amitiés auxquelles je ne répondis pas par beaucoup d'honnêtetés. Je me contentai de lui répéter trois ou quatre fois : Si vous voulez que j'ajoute foi à toutes vos protestations, ne me parlez plus de cette affaire ; & si l'on vous veut donner une seconde commission, faites en sorte de détourner ceux qui auroient envie que je fisse cette affaire. Quoiqu'il m'eût promis de ne s'en plus mêler lorsqu'il se sépara de moi, cinq ou six jours après il ne laissa pas de m'en parler ; je lui répondis aussi gracieusement que la première fois. Monsieur & Madame de Navailles, qui ont été mes amis de tout temps, elle que je voyois tous les jours chez la Reine, me parla de ce mariage, & me dit : Si vous voulez, ce sera M<sup>r</sup>. de Navailles qui commandera votre armée : ce feroit pour une personne de votre humeur la plus belle affaire du monde, & me répéta presque tous les mêmes termes & tous les beaux endroits par lesquels Mr. de Turenne avoit cru me toucher. Je vis bien qu'il avoit concerté cette conversation avec le mari & la femme, afin qu'elle me fît donner dans son panneau, par l'intérêt qu'elle y trouvoit pour M<sup>r</sup>. de Navailles, qui s'attendoit d'aller commander une armée, & de se faire



Gouverneur dans ce pays-là. Madame de Navailles m'ajouta : Ne croyez pas que M<sup>r</sup>. de Turenne vous ait proposé cette affaire de lui-même ; le Roi, qui ne vous en a pas voulu parler le premier, lui en a donné l'ordre ; si vous m'en croyez, vous le laisserez faire. Après que j'eus un peu rêvé à la conduite de M<sup>r</sup>. de Turenne, à ses menaces, & aux conseils de M<sup>r</sup>. & de M<sup>e</sup>. de Navailles, afin de pénétrer ou de faire parler le Roi, je lui écrivis une longue lettre par laquelle je lui mandois que je craindrois qu'il n'eût méchante opinion de moi, s'il croyoit que je ne songeasse qu'à me divertir comme une petite fille sans avoir aucune vue pour mon établissement ; que j'étois bien-aïse, par la confiance que j'avois en sa bonté, de le supplier de s'en souvenir ; que je le priois de songer aussi qu'à mon âge tout ne m'étoit pas bon ; que j'étois persuadée, & que j'attendois avec impatience qu'il me mît dans une place où je pourrois être de quelque utilité pour son service, & avec quelque agrément pour moi ; que jusqu'à ce qu'il pût me donner des marques de quelque considération, je le suppliois de me donner une pension ; qu'il me feroit un grand plaisir. Mon dessein étoit de le faire parler ; après que

ma lettre fut écrite , j'allai trouver M<sup>r</sup>. le Comte de St. Aignan , premier Gentilhomme de la Chambre qui étoit en année , je lui donnai ma lettre pour la rendre au Roi , je lui dis tout ce que M<sup>r</sup>. de Turenne avoit fait ; que c'étoit ce qui m'obligeoit à écrire , afin de connoître s'il avoit agi par les ordres du Roi. M<sup>r</sup>. de Saint-Aignan me répondit qu'il ne manqueroit pas de faire son devoir , qu'il étoit persuadé que M<sup>r</sup>. de Turenne s'étoit fait de fête pour se faire valoir ; que sûrement le Roi ne me contraindrait pas. Quelques jours après , il me dit qu'il avoit donné ma lettre , que le Roi ne lui avoit rien répondu sur ce qu'il lui avoit dit ; je voulus l'obliger à demander une réponse , il me répondit qu'il falloit laisser faire le Roi sans lui rien dire ; qu'il feroit pourtant ce qui me plairoit ; que si je croyois son conseil , je ne me donneroie aucun mouvement.

Le Roi se promenoit souvent pendant l'hyver avec la Reine , il avoit été avec elle deux ou trois fois à St. Germain , & l'on disoit qu'il avoit regardé la Motte-Houdancourt une des filles de la Reine , & que la Valliere en étoit jalouse. C'étoit la Comtesse de Soissons qui conduisoit cette affaire , & la Reine haïssoit plus la

Motte que la Valliere ; elle eut plus de penchant à croire que le Roi en étoit amoureux , que de voir qu'il l'étoit de l'autre. Madame de Navailles voulut faire sa cour à la Reine mere , ou s'acquérir la réputation d'une grande rigidité ; sur ce qu'on disoit que le Roi alloit parler à la Motte par ses fenêtres , elle fit faire des barreaux de fer pour la griller : je ne fais comment cela se passa , les grilles de fer se trouverent dans la Cour , le Roi en fit de grandes railleries , on se moqua de M<sup>e</sup>. de Navailles sur son zele indiscret. Le bruit courut que le Roi alloit toujours à ses fenêtres pour parler à la Motte , & qu'il lui avoit porté un jour des pendants d'oreilles de diamants , qu'elle les lui avoit jettés au nez , & lui avoit dit : Je ne me soucie ni de vous ni de vos pendants , puisque vous ne voulez pas quitter la Valliere. Ceux qui voyoient le plus clair , étoient persuadés que le Roi ne s'empressoit auprès de la Motte , que pour cacher la passion qu'il avoit pour la Valiere. La Reine se persuada que c'étoit à la Motte qu'il en vouloit , elle redoubla son averfion pour elle ; elle a eu toujours le malheur d'être l'objet de la jalousie de la Reine , qui faisoit pitié par l'aveuglement dans lequel elle étoit sur M<sup>lle</sup>. de la Valliere ,

& les imaginations qu'elle avoit sur la Motte; cela étoit dans un tel point qu'on en rioit avec le Roi.

M<sup>r</sup>. de Turenne ne me parloit plus de Portugal, M<sup>r</sup>. & M<sup>e</sup>. de Navailles ne cessoient de m'en rompre la tête. J'étois chagrine de voir que le Roi avoit un air plus embarrassé avec moi qu'il n'avoit accoutumé; la Reine mere qui haïssoit mutuellement les Portugais, écouta avec attention la relation que je lui fis de tout ce que M<sup>r</sup>. de Turenne m'avoit dit. Je croyois qu'elle y alloit trouver à redire, lorsqu'elle me répondit: Si le Roi le veut, c'est une terrible pitié, il est le maître; pour moi, dit-elle, je n'ai rien à vous conseiller. Je voyois que tout le monde étoit contre moi; je n'eus d'autres recours que de souhaiter, avec beaucoup d'impatience, que le temps des eaux de Forges fût venu, pour sortir honnêtement des persécutions de M<sup>r</sup>. & de M<sup>e</sup>. de Navailles; je croyois même qu'on songeroit un peu moins à moi lorsque je serois un peu éloigné.

Il y eut de grandes intrigues entre beaucoup de femmes de la Cour, dans lesquelles M<sup>r</sup>. de Peguillin fut mêlé, & envoyé à la Bastille pendant 7 ou 8 mois, avec un ordre exprès du Roi, de ne lui

laisser voir personne. Bien des gens sentirent sa prison avec douleur ; & quoique je ne le connusse pas dans ce temps-là aussi particulièrement que j'ai fait depuis, je ne laissai pas de le plaindre sur la réputation générale & particulière qu'il avoit d'être un des plus honnêtes hommes de la Cour, celui qui avoit le plus d'esprit & plus de fidélité pour ses amis, le mieux fait, qui avoit l'air le plus noble. L'Histoire véritable ou médifante disoit qu'il faisoit du fracas parmi les femmes, qu'il leur donnoit souvent des sujets de se plaindre pour n'avoir pas la force d'être cruel à celles qui lui vouloient du bien ; ainsi elles se faisoient des affaires, & lui attirerent ce châtiment, qui ne lui étoit rude que par rapport à la peine qu'il souffroit d'avoir déplu au Roi, pour lequel il avoit une amitié passionnée. Voilà comme j'en entendis parler, & à ses amis, & à ceux mêmes qui avoient des intérêts opposés aux siens, qui ne pouvoient pas, quoique ses ennemis, se défendre de rendre justice à son mérite sur le chapitre des femmes, qui, parmi les hommes, ne blesse pas la réputation de celui qui en est bien traité. C'est un article sur lequel je ne chercherai pas à le louer, parce que je le trouve plus méchant que les autres ne le trouvent ordinairement.

Lorsque Mr. de Beziers fut revenu de Toscane, l'on parla de l'envoyer Ambassadeur à Venise. Il m'avoit conté les entrées que l'on avoit faites à ma sœur, les bal'ets qu'on avoit dansés, & les Comédies qui s'étoient jouées; que tout y avoit paru magnifique. Je n'en fus pas surprise, parce que le Grand-Duc étoit extrêmement riche. Il me dit que la première fois que ma sœur le vit, elle ne l'avoit pas trouvé mal fait, que ses filles & ses femmes s'étoient voulu moquer de son habillement, qu'elle s'en étoit fâchée, qu'elle lui avoit dit en particulier: Je suis bien satisfaite de tout ce que je vois ici; que le Grand-Duc étoit venu au-devant d'elle à une maison une lieue au-delà de Florence; qu'elle y avoit séjourné jusqu'à ce que l'entrée qu'on devoit faire fût prête; que pendant ce séjour, le Grand-Duc s'en étoit retourné à Florence, & avoit ramené avec lui le Prince son fils; qu'au lieu de le laisser où étoit ma sœur, ou les faire marier le lendemain, il avoit demeuré trois jours sans la voir; que ce peu d'empressement avoit tellement blessé ma sœur, qu'elle avoit commencé à avoir de l'aversion pour son mari, dont on n'a que trop vu de méchantes suites. Beloy & sa femme me firent le même récit.

Lorsque je pris congé du Roi pour aller à Forges, pour le désabuser de l'affaire de Portugal, je lui dis que M<sup>r</sup>. de Beziers qui s'en alloit à Venise, pourroit passer par Turin, qu'il étoit de mes amis, que s'il vouloit lui donner ordre de ménager mon mariage avec le Duc de Savoye, il le feroit de bon cœur. Le Roi me répondit : Qui vous a dit que M<sup>r</sup>. de Beziers va à Venise, & qu'il passera par Turin ? Je lui répondis que le peuple le disoit par les rues. Il me répliqua d'un ton aigre : Je vous marierai où vous serez utile pour mon service. Je lui répondis qu'il me feroit plaisir, que je souhaitois avec passion de lui être bonne à ses desseins : sur cela il me salua froidement, & je m'en allai prendre mes eaux. Lorsque je fus à Forges, je reçus une lettre de M<sup>r</sup>. de Saint-Aignan, qui me mandoit : Le Roi me commande de vous envoyer une lettre que l'on a trouvée dans les hardes d'un frere de M<sup>r</sup>. de Beloy, qui est mort en Espagne, que vous aviez écrite au Comte de Charny. Je lui fis un honnête remerciement : par ma réponse, je lui marquois que je ne me ferois pas souciée quand cette lettre auroit été prise en Portugal ; que je n'avois rien à ménager en ce pays-là ; que si j'avois fait quelques plaisante-

ries du Roi de Portugal, lorsque j'avois écrit au Comte de Charny, je souhaitois qu'il gagnât une bataille contre lui; que je ne croyois pas que ce fût un crime; que je ne me souciois guere de ce Roi; que je n'étois pas fâchée qu'il fût que je ne l'estimois ni le considérois, quoique le Roi d'Angleterre fût son beau-frere. Il avoit épousé sa sœur depuis peu, de la beauté de laquelle l'on avoit fort parlé.

Lorsque Comminges vint de son Ambassade, il avoit fait faire un portrait le plus agréable du monde : tous ceux qui l'ont vue disent qu'elle est d'une politesse extraordinaire, qu'elle est noire, qu'elle a deux dents qui avancent qui lui rendent la bouche très-laide; du reste elle est d'une vertu & d'une piété exemplaire, & le Roi son mari lui donna bien sujet de l'exercer. Je ne fais si la réponse que je fis à M<sup>r</sup>. de St. Aignan plut; je fais bien que je ne me souciois guere de ce qu'on en pouvoit dire.

Après avoir pris mes eaux, j'allai à Eu, où je séjournai quelque temps. Trois jours devant celui que j'avois résolu de partir, comme-j'étois à la messe, il arriva un Page qui me dit que M<sup>r</sup>. le Marquis de Gèvres, Capitaine des Gardes du Corps, étoit parti pour me venir trouver de la



part du Roi, que personne ne lui avoit pu dire pourquoi. Cette nouvelle me donna quelque inquiétude; comme aux affaires où il n'y a point de remede, il faut prendre son parti, je me déterminai à supporter tout ce que l'on me voudroit faire de mal; je ne doutai pas qu'il ne vînt pour cela, & dis même à tous les gens qui étoient auprès de moi, en qui je prenois quelque confiance : Voici l'affaire de Portugal, l'effet des menaces de M<sup>r</sup>. de Turenne. Il arriva fort tard, j'étois dans mon cabinet avec beaucoup de monde que je fis sortir. Dès qu'il fut seul avec moi, il me dit : Le Roi m'a commandé de vous dire de sa part qu'il vous ordonne d'aller à St. Fargeau jusqu'à ce qu'il vous fasse donner un deuxieme ordre; il ajouta qu'il croyois que j'étois bien persuadée qu'il avoit eu beaucoup de déplaisir d'avoir été chargé d'une commission qui ne pouvoit m'être agréable. Je lui répondis que j'obéirois, qu'il me dît le jour que je devois partir. Il me répliqua que j'en étois la maîtresse. Je lui demandai s'il avoit ordre de me mener, ou si on lui avoit dit le chemin que je devois tenir. Il me répondit encore une fois que j'en étois la maîtresse. Je lui dis : Vous direz au Roi que je partirai un tel jour, & que j'irai par

le chemin le plus éloigné de Paris ; que la Toussaints approche , que je crois qu'il trouvera bon que je passe ces fêtes à Jouarre plutôt que dans un village. Il me dit qu'il ne doutoit pas que le Roi ne le trouvât bon. Après que j'eus fini avec lui tout ce qui regardoit son ordre , je lui fis mes compliments pour répondre à ceux qu'il m'avoit faits sur son compte particulier ; je lui dis que je serois très-embarrassée de deviner ce que j'avois fait , que je n'avois rien à me reprocher , si je ne me souvenois que M<sup>r</sup>. de Turenne m'avoit menacée , que je le priois de le dire au Roi. Il me répondit qu'il me supplioit très-humblement de ne le charger d'aucune commission ; il demeura à mon souper , pendant lequel je lui parlai de beaucoup d'affaires indifférentes. Après que je fus sortie de table , il s'en alla coucher à l'hôtellerie , il ne voulut ni loger ni manger dans ma maison.

Le jour , que j'avois marqué , venu , je partis sans le mander au Roi ; je ne jugeai pas qu'il fût à propos de lui écrire , ni de lui rien faire savoir que je n'eusse exécuté son ordre : j'envoyai cependant un courier , je ne me souviens pas bien à qui , je crois que ce fut à M<sup>c</sup>. de Brienne , afin qu'elle parlât à la Reine mere ,

pour qu'elle voulût bien faire changer l'ordre de mon séjour, & qu'on me permît de demeurer à Eu, au-lieu de St. Fargeau ; & pour recevoir la réponse en chemin, je ne fis les deux premières journées que dix lieues. J'allai à Foucarmont, & le lendemain à Aumale, où j'appris la réponse qu'on me fit, que le Roi étoit si aigri contre moi, que la Reine n'avoit osé lui parler. Ainsi j'achevai mon chemin, pendant lequel je reçus quantité de Couriers avec beaucoup de lettres de compliments : il n'y eut presque personne de la Cour qui ne me témoignât prendre part à ce qui venoit de m'arriver. Monsieur de Turenne m'envoya un Gentilhomme, qui m'apporta une lettre de sa part : Je lui fis réponse, je lui marquai qu'il étoit homme de parole, qu'une autre fois je me fierois à lui, qu'il m'avoit tenu ce qu'il m'avoit promis ; & afin qu'il ne pût manquer d'être bientôt informé de ce qui étoit dans ma lettre, je dis à son Gentilhomme tout ce que je venois de lui écrire, pour que le sujet de mon exil fût connu de tout le monde. J'écrivis à tous mes amis, pour les prier de dire par-tout que mon seul crime étoit de n'avoir pas voulu épouser le Roi de Portugal, que M<sup>r</sup>. de Turenne me l'avoit proposé, que

sur le refus que j'en avoit fait, il m'avoit menacé de me faire exiler. Je comprends que je n'en usois pas plus prudemment lorsque je disois cette affaire, que lui lorsqu'il m'avoit prèdit ce qu'il m'avoit procuré. Je restai à Jouarre pendant toutes les fêtes, & ensuite je m'en alai à St. Fargeau, d'où j'écrivis au Roi & à la Reine mere, à Monsieur & à tous ceux de la Cour qui pouvoient montrer mes lettres, quoique je l'eusse déjà fait. Ces dernieres étoient sans aucun emportement, parce que j'avois eu le temps de faire réflexion; je ne reçus point de réponse de Leurs Majestés, la Reine dit qu'elle n'avoit jamais vu le Roi si fâché contre quelqu'un, qu'il l'étoit contre moi. Je ne pouvois me repentir sur rien; je savois que je n'avois en aucune maniere rien fait qui pût lui avoir déplu; ainsi je tirai mon repos de ma bonne conscience, je ne me faisois aucun reproche depuis l'essentiel jusqu'à la bagatelle.

Il me fallut résoudre de passer ma vie dans la solitude qu'on m'avoit prescrite, je demeurai le plus tranquillement qu'il me fut possible, je me fis des occupations innocentes, j'y apprenois des nouvelles; je fus là que, quelque emportement que Monsieur eût eu contre le Comte de Guiche, l'on n'avoit pas trouvé à propos de le

chasser , de crainte que cela ne fît de méchants bruits ; qu'on l'avoit envoyé commander les Troupes qui étoient à Nancy , que c'étoit proprement un honnête exil , que Monsieur avoit chassé Montalais & Barbezieres , qui étoient filles de Madame ; & quelque prétexte qu'il eût pris pour le faire , tout le monde avoit cru qu'elles n'avoient été renvoyées qu'à cause de l'affaire du Comte de Guiche.

Avant que je partisse de Paris , M<sup>r</sup>. le Prince s'étoit mis dans la tête de me faire épouser M<sup>r</sup>. le Duc. M<sup>lle</sup>. de Vertus m'en parla , & me dit que M<sup>e</sup>. de Longueville avoit envie d'avoir une conversation avec moi pour m'entretenir. Je lui donnai rendez-vous chez elle , où je la vis sans que personne le fût : elle me témoigna la passion que M<sup>r</sup>. le Prince avoit pour ce mariage , je m'en excusai sur la différence de l'âge de M<sup>r</sup>. le Duc au mien ; je lui en parlai avec toutes les marques d'estime & d'amitié qui pouvoient lui persuader que j'étois très-reconnoissante des sentiments de M<sup>r</sup>. le Prince. Je n'en parlai à qui que ce soit ; ainsi cela ne fit aucun bruit. M<sup>r</sup>. le Duc me rendoit des grandes assiduités , & je n'y étois guere sensible par le peu de mérite que je lui trouvois , & par les procédés bisarres avec lesquels il vivoit avec tout le

monde. Il étoit d'un caractère d'esprit très-inégal, tant pour les plaisirs que pour les affaires sérieuses ; quoiqu'on dise qu'il a du savoir & de l'esprit, une ame basse ne plaît point.

J'avois vu un caroussel qu'on fit aux Tuileries dans la place où est à présent la Cour ; je n'en avois jamais vu, il me sembla qu'il n'y avoit rien de si beau ; le Roi y courut avec un air qui le distinguoit autant qu'il l'étoit par la qualité de maître ; je ne l'ai jamais vu avoir si bonne mine : quoique dans toutes ses actions, il surpassât en bonne grace tout ce qu'il y a de gens au monde, je puis dire que ce jour-là, il se surpassa lui-même. Il y a un livre imprimé qui explique tout ce qui s'y passa, les images & les devises y étoient ; je le lisois avec le Roi un jour qu'il avoit pris médecine ; j'y remarquai la devise de M<sup>r</sup>. de Peguillin, qui étoit en Italien ou en Espagnol, je ne saurois marquer lequel des deux ; c'étoit une fusée qui montoit aux nues, & qui disoit : Je vais le plus haut qu'on peut monter. Elle me parut singulière, il a paru depuis ce temps-là, qu'il se sentoît, lorsqu'il avoit choisi cette devise, qui m'a plus fait souvenir du caroussel que le caroussel même, par le plaisir de trouver & de connoître

rous les endroits où l'élévation du cœur de M<sup>r</sup>. de Lauzun lui avoit fait sentir jusqu'où il le portoit.

Dans ce temps-là, quelqu'un s'étant avisé d'écrire à la Reine une lettre dont l'enveloppe étoit en Espagnol, par laquelle on l'avertissoit de la passion du Roi pour la Valliere, on la fit tomber entre les mains de la Molina, premiere Femme-de-chambre de la Reine, comme si elle venoit d'Espagne. Elle étoit prudente, elle ne vouloit rien faire qui déplût au Roi, elle avoit quelque soupçon, elle la porta au Roi, il l'ouvrit, & vit ce que je viens de dire. Il fut long-temps sans pouvoir découvrir celui qui lui avoit voulu rendre ce bon office. M<sup>e</sup>. la Comtesse de Soissons eut quelques démêlés avec Madame : celle-ci pour s'en venger, dit au Roi que la Comtesse de Soissons & Vardes avoient écrit & donné cette lettre; Vardes fut envoyé prisonnier dans la citadelle de Montpellier. M<sup>e</sup>. de Soissons en fut enragée; elle avoua au Roi que c'étoit le Comte de Guiche qui l'avoit écrite, parce qu'il savoit parfaitement l'Espagnol, qu'elle l'avoit su, & que Madame y avoit eu part. Vardes demeura toujours en prison; le Comte de Guiche fut envoyé en Pologne; M<sup>e</sup>. la Comtesse de Soissons fut chassée,

& Madame traitée assez mal du Roi. Voilà ce qu'un démêlé de femmes attira à ces deux Messieurs. J'ai oui-dire que Vardes avoit plus à se reprocher que les autres, parce que le Roi le traitoit parfaitement bien, & qu'il avoit une confiance en lui; qu'après avoir eu la lettre, il l'envoya chercher pour lui donner ordre de travailler à découvrir celui qui l'avoit écrite & fait donner à la Molina.

Devant que le Comte de Guiche partît pour aller en Pologne, il avoit fait la révérence au Roi après le siege de Marfal; Monsieur qui s'y trouva présent, lui tourna le derriere. J'arrivai vers le mois de Novembre à St. Fargeau: M<sup>r</sup>. d'Entragues qui m'écrivoit régulièrement, me manda vers le mois de Janvier suivant, que M<sup>r</sup>. de Turenne l'avoit été voir, & qu'après lui avoir demandé de mes nouvelles, & lui avoir fait mille protestations de services pour moi, il l'avoit chargé de me mander qu'il me prioit de lui faire savoir si j'avois fait réflexion sur tout ce qu'il m'avoit proposé de Portugal, & si je ne voulois pas écouter une affaire si utile pour le service du Roi, & si avantageuse pour mon établissement. Je répondis à cette lettre sur le ton de tout ce que je lui avois toujours dit; je lui mar-



quai que l'éloignement de la Cour me faisoit encore mieux connoître combien il étoit dur de s'en séparer pour toute sa vie. Le bon-homme M<sup>r</sup>. d'Entragues me manda qu'il avoit montré ma lettre à M<sup>r</sup>. de Turenne, qui ne désespéroit pas que je revinsse un jour à suivre ses avis. Je me promenois un jour à St. Fargeau, je vis venir un Moine, j'apprehende les Hermites, je suis du nombre de ceux qui disent qu'ils doivent être du nombre des Anges ou des Diables; j'envoyai un Valet-de-pied voir ce que c'étoit, il me vint dire que c'étoit un Cordelier qui prêchoit à un Village tout près; je le fis appeller, il me dit qu'il étoit Observantin de la Province de Toulouse, ce qui me donna occasion de lui demander des nouvelles d'un Pere de cet Ordre, que je connoissois être un grand Astrologue, nommé le Pere Gaffardy. Il me dit qu'il étoit de ses amis, & me répondit habilement à toutes les questions que je lui faisois: je crus l'attraper, & lui demandai pourquoi il se promenoit sans compagnon; il me répondit sans s'étonner qu'il l'avoit laissé, parce qu'il étoit malade, que sans cela il s'en feroit déjà retourné, parce qu'il avoit achevé de prêcher son Avent, qu'il s'étoit trouvé proche de St. Fargeau, qu'il avoit

eu envie de me voir, parce qu'il venoit d'un Pays où il avoit fort entendu parler de moi. Cette petite ouverture me donna de la curiosité, je le questionnai, il me dit que c'étoit de Portugal d'où il étoit arrivé depuis 3 ou 4 mois, qu'il y avoit séjourné quelque temps, pendant lequel il voyoit très-souvent la Reine, parce que les Religieux, quoiqu'étrangers, y avoient toujours leurs entrées libres. Il me conta mille merveilles de la Reine de Portugal, de celle d'Angleterre, & du Roi de Portugal; qu'il étoit sans exagération aussi bien fait que le Roi de France; que la Reine lui avoit souvent parlé du dessein qu'elle avoit que j'épousasse son fils, qu'elle se retireroit pour me remettre toutes les affaires entre les mains, que c'étoit le plus beau Pays du monde. Je lui demandai s'il n'avoit pas oui parler de l'homme que le Roi de Portugal avoit tué par une fenêtre: il me répondit bien sérieusement que ç'avoit été une surprise; il fut étonné de me trouver si bien informée; il me dit: Je vois bien qu'on vous aura peut-être conté qu'il court la nuit dans les rues, & qu'il y tue tout ce qu'il y trouve. Après avoir pris les devants sur tous les vices du Roi de Portugal, je me trouvai encore mieux informée que je ne

J'avois été ; il demeura deux jours à St. Fargeau , je lui fis dire qu'il feroit fort bien de s'en aller. Quelques jours après , on me vint dire qu'un Gentilhomme qui s'appelloit la Richardiere , qui avoit l'honneur d'être connu de moi , demandoit à me faire la révérence : je dis qu'on le fît entrer. Lorsque je le vis , je lui dis : Lorsque'on m'a dit votre nom , j'avois peine à me le remettre , il y a long-temps que nous nous connoissons. C'étoit un Gentilhomme de Normandie , qui avoit épousé une vieille Demoiselle que j'avois vue toute ma vie à la Comtesse de Fiefque avant qu'elle fût ma Gouvernante. Je lui dis : D'où sortez-vous ? Il y a long-temps qu'on ne vous a vu. Il me répondit , avec un air de gayeté : Je viens de Portugal , où je sers depuis quelques années. Il me présenta un papier , & me dit : Voilà une lettre de M<sup>r</sup>. de Turenne , qu'il m'a commandé de vous rendre. Pour ne pas dire ce qu'elle contenoit , j'en vais mettre la copie tout au long comme elle étoit.

*MADemoiselle, ce Gentilhomme m'a dit avoir l'honneur d'être connu de V. A. R., & va la trouver ; je n'ai pas voulu manquer de lui renouveler les assurances de mon service très-humble , & de*

*lui dire que je le connois assez pour être très-persuadé qu'il lui fera un très-fidèle récit de toutes les affaires, si elle lui fait l'honneur de l'entretenir, & qu'elle peut ajouter une entière croyance à ce qu'il lui dira, pour prendre ensuite ses résolutions. Je l'ai trouvé très-bien informé; & comme je l'ai vu dans la pensée de lui aller rendre ses devoirs, j'ai cru que V. A. R. ne trouveroit pas mauvais que je l'assurasse que personne n'est avec plus de soumission & de respect que moi, Mademoiselle, votre très-humble & très-obéissant Serviteur,*

- TURENNE. *Le 18 de Mars 1663.*

Après avoir lu cette lettre, je la mis dans ma poche sans rien dire à la Richardiére, je me mis à travailler à mon ouvrage jusqu'à l'heure de ma promenade; je sortis, je m'entretins avec tout le monde sans parler au porteur de la lettre. Il vit que je persévérois à ne vouloir, ni lui parler, ni le mettre en état qu'il pût m'entretenir; il se détermina à me parler, il s'approcha de moi tout-d'un-coup, & me dit: Je suis étonné du peu de curiosité de V. A. R. ou du peu de confiance qu'elle prend en moi. Tout le monde se retira. Je lui dis: Il y a trop long-temps que je  
vous

vous connois pour croire que vous me voulussiez tromper , je ne vois pas en quoi vous le pourriez faire , ni sur quoi je pourrois jeter mes soupçons , quand même je m'imaginerois que vous seriez venu pour cela : ainsi c'est à vous à vous expliquer. Il se récria , & me dit : Quoi ! un homme qui vient de Portugal , qui a laissé M<sup>r</sup>. l'Ambassadeur en Angleterre , qui vient pour votre mariage , V. A. R. ne veut pas m'écouter , ni n'a aucune curiosité ? M<sup>r</sup>. de Turenne ne m'avoit pas dit qu'elle fût si indifférente sur cette affaire. Je lui dis , que s'il lui avoit dit que j'eusse quelque pensée pour le Portugal , il l'avoit trompé , parce qu'il savoit bien que je n'avois pas voulu l'écouter , tant j'avois d'aversion pour cette affaire. Il me répondit que ce n'étoit pas ce qu'il avoit mandé en Portugal ; que j'en pouvois juger par l'Ambassadeur qu'on avoit fait partir pour me venir chercher. Cette maniere de procéder de M<sup>r</sup>. de Turenne me donna de la curiosité ; je dis à la Richardiere de me conter tout ce qu'il avoit appris dans ce pays-là. Il me répondit : V. A. R. croira aisément qu'un Capitaine de Cavalerie comme moi , ne sauroit pas des nouvelles si elles n'étoient pas publiques , ou si l'on ne m'avoit donné quel-

que commission là-dessus. Après avoir fait ce prélude, il me dit : L'année passée le Roi fit connoître à la Reine sa mere qu'il ne vouloit plus qu'elle se mêlât de ses affaires, & qu'elle lui feroit plaisir de se retirer. Personne ne douta que le Marquis de Castelmior, son Favori, n'eût obligé le Roi de lui faire ce compliment. La Reine répondit qu'elle obéiroit à son fils avec plaisir; qu'avant que de quitter les affaires, elle vouloit lui donner un conseil, qui étoit qu'il se devoit marier; qu'elle avoit cru que le Favori s'y opposeroit, & que le Roi se fâcheroit contre lui, & que par ce moyen elle continueroit à gouverner; qu'elle trouva ses mesures mal-concertées, parce que le Favori avoit répondu qu'elle avoit raison, & qu'il falloit chercher toutes les Princesses qui lui conviendroient le mieux; qu'en plein Conseil on avoit dit que l'alliance de la France étoit la seule qui pouvoit maintenir le Portugal; qu'il falloit faire tout ce que l'on pourroit pour obtenir M<sup>lle</sup>. d'Orléans; que c'étoit une Princesse d'une grande vertu, qui avoit un esprit capable de gouverner, qui avoit de grands biens; qu'avec son savoir-faire, & la protection qu'elle tireroit de France, elle foudroieroit le Royaume dans l'état où il

étoit, & qu'elle pourroit encore l'agrandir sur les Espagnols ; que la Reine, le Favori, & tout le Conseil avoient été unanimement d'accord là-dessus, & qu'après que cela avoit été résolu l'on avoit envoyé chercher Monsieur de Schomberg, qui avoit envoyé un Courier à M<sup>r</sup>. de Turenne ; qu'après avoir attendu quelque temps la réponse, elle y étoit arrivée, par laquelle Monsieur de Turenne mandoit que le Roi avoit reçu très-agréablement cette proposition ; qu'il venoit de signer la paix avec les Espagnols, & vouloit songer aux moyens qu'il pourroit prendre pour faire la paix sans leur donner sujet de se plaindre ; que cette affaire n'avoit pas été tenue si secrète que le bruit n'en fût venu jusqu'aux troupes ; que cela avoit donné une très-grande joie aux François, qui naturellement n'aimoient pas les Portugais, & que ceux-ci n'ayant pas moins d'aversion pour eux que pour les Espagnols, ils étoient sur leurs gardes les uns des autres. Tout cela me fit plaisir à savoir : il m'ajouta que généralement tous les Portugais témoignent une grande passion de me vouloir avoir pour Reine ; il me dit encore qu'il étoit venu dans ce pays-là une nouvelle, que le Roi de France avoit envoyé

Madememoiselle dans une de ses Terres, & qu'on se disoit tout bas que c'étoit pour faire semblant qu'elle étoit mal avec lui, pour faire croire aux Espagnols qu'elle s'étoit mariée sans sa participation, & que dans ce dessein-là on avoit envoyé un Ambassadeur qui s'étoit arrêté en Angleterre, afin qu'on crût qu'il avoit traité avec moi sans la participation de personne; que lorsqu'il étoit parti, l'on m'accommodoit un appartement, & qu'on travailloit à faire ma Maison; que l'on ne doutoit en aucune maniere que l'affaire ne fût conclue avec moi; qu'il avoit appris le départ de l'Ambassadeur, dont il me dit le nom que j'ai oublié; qu'il avoit prié Monsieur de Schomberg de lui permettre de venir avec lui; qu'il avoit l'honneur d'être connu de moi; qu'il osoit espérer que j'aurois quelque considération pour lui; qu'il travailleroit auprès de moi pour peu que je lui fissé donner un emploi plus considérable que celui qu'il avoit dans ce pays-là; qu'après avoir dit toutes ces raisons à M<sup>r</sup>. de Schomberg, il lui avoit donné son congé; que je pouvois voir qu'il étoit informé de leurs desseins & des miens; qu'il me supplioit de le regarder comme un homme qui me vouloit être particu-



lièrement attaché. Lorsque ce beau discours fut fini, je me mis à rire, & lui dis que je ne favois pas un seul mot de tout ce qu'il me venoit de conter, qu'il me feroit plaisir de m'expliquer ce que M<sup>r</sup>. de Turenne lui avoit dit quand il étoit arrivé. Il me répondit, qu'après qu'il eut fait la même relation, il lui avoit demandé d'où il avoit l'honneur d'être connu de moi; qu'après le lui avoir dit, il lui avoit répondu : J'en suis bien-aïse, & je vous servirai auprès d'elle; qu'il avoit écrit la lettre qu'il avoit eu l'honneur de me rendre, & qu'il l'avoit aussi prévenu de n'être pas étonné s'il me trouvoit surprise lorsqu'il me diroit l'état de l'affaire, parce que je ferois semblant de ne le pas savoir; que j'avois mes raisons pour en user de cette manière; qu'il ne laissât pas d'aller son chemin auprès de moi. Je lui répliquai : Je vous conseille d'en demeurer à me dire que M<sup>r</sup>. de Turenne vous l'a conseillé; & vous pouvez, dans le même esprit, écouter ce que je m'en vais vous dire. Je lui fis le détail de tout ce qu'il m'avoit proposé, & de ce que je lui avois répondu. Après lui avoir dit ce que je lui ai déjà écrit, & tout ce que j'ai fait à tout le monde, il me parut fort étonné de quelle façon on démêleroit cette affaire avec

L'Ambassadeur dont il m'avoit parlé, & qu'il ne pouvoit, ni la concevoir, ni la comprendre. Pour achever, me dit-il, de vous informer de ce que l'on a projeté avec M<sup>r</sup>. de Turenne, voici à peu près comme l'on en doit user; que vous demanderiez à retourner à Paris, que le Roi vous le permettroit, que vous lui diriez qu'il n'avoit pas songé à votre établissement jusqu'ici, que vous aviez trouvé l'occasion de vous en ménager un considérable à laquelle S. M. n'avoit aucune part; que par les égards que le Roi vouloit témoigner avoir pour les Espagnols, il feroit quelque difficulté; qu'après quelques sollicitations que je lui ferois faire pour lui représenter qu'il ne pouvoit ou ne devoit pas ruiner ma fortune, il me laisseroit achever mon mariage; qu'après que l'affaire seroit faite, il ne pourroit pas se défendre de me traiter comme la femme du Roi de Portugal, parce qu'il reconnoissoit le Roi de Portugal pour ce qu'il étoit; qu'on me feroit tous les honneurs imaginables, hors celui de me faire mener par les Officiers du Roi jusqu'à ce que je fusse sortie de France; que je devois prendre avec moi qui il me plairoit, & lever des Troupes, ou faire semblant d'en corrompre de celles qui étoient sur

pied pour les faire passer avec moi ; que toutes les affaires se passeroient de la même manière que je lui avois conté que M<sup>r</sup>. de Turenne me les avoit dites. Lorsque ce commentaire de relation fut fini , je dis à la Richardiere : Voilà un plan bien fabuleux qui ne s'exécutera pas très-sûrement , & je fais très-mauvais gré à M<sup>r</sup>. de Turenne, d'avoir abusé ces pauvres gens-là , & de m'avoir attiré mon exil. Je lui demandai de quelle façon étoit fait le Roi de Portugal ; il me le dépeignit & Madame sa mere , tels que je les ai déjà remarqués. Il m'expliqua comme la Reine s'étoit apperçue qu'elle ne feroit plus la maîtresse de l'esprit de son fils , qui étoit naturellement malin & cruel , qu'il prenoit un plaisir singulier à tuer des gens , qu'il aimoit extrêmement le vin , & qu'il étoit enclin à d'autres débauches ; que son favori étoit un jeune libertin comme lui ; qu'il avoit cependant beaucoup de douceur dans l'esprit ; qu'il étoit honnête homme ; que sûrement je ferois la maîtresse dans ce pays-là où l'argent étoit abondant ; que j'y régirais tout ; que j'y introduirois la liberté des femmes , qui y étoient détenues comme des esclaves , & ne voyent personne ; que si on les trouvoit parler à un homme , ou qu'elles regardassent par

les fenêtres, elles s'attireroient la réputation de ne valoir rien ; qu'elles étoient misérables ; que je régleroïs tout de la manière que je le voudrois. Je finis la conversation par assurer la Richardiere que je lui ferois plaisir en tout ce que je pourrois ; mais qu'il ne recevroit de sa vie des marques de ma protection en Portugal. Après cela, je fis réponse à M<sup>r</sup>. de Turenne ; l'on verra par la copie que je vais mettre ici, que je le désabusai de l'espérance qu'il avoit eue jusqu'ici de m'envoyer en Portugal.

MONSIEUR, MON COUSIN,

*J'ai fort entretenu le Gentilhomme, qui ne m'a pas plus persuadée que vous ; aussi il ne seroit pas juste que son éloquence prévalût sur la vôtre. Je voudrois bien pouvoir croire que l'intention qui vous a fait agir dans cette affaire, fût bonne pour moi ; les voies dont vous vous êtes servi pour m'y faire consentir, sont telles qu'il est bien difficile que je le puisse croire. Vous savez que je vous protestai, dès l'année passée, toutes les fois que vous me parlâtes de Portugal, que cette affaire ne me convenoit pas ; que si vous aviez de l'amitié pour moi, vous n'y songeriez plus ; & comme j'ai 35*

*ans à mon grand regret, vous pouvez croire que j'avois pris cette résolution avec des réflexions qui m'empêcheroient d'en changer. Vous savez comme vous avez agi depuis ce temps-là : vous n'ignorez pas l'état où je suis, & par-là vous pouvez juger si j'ai sujet d'avoir été satisfaite de vous. Je ne puis pas changer d'estime, & je suis très-fâchée que vous m'ayiez mise en état de vous devoir dire que j'en sépare l'amitié. Je suis, Monsieur mon cousin, votre très-affectionnée cousine.*

De St. Fargeau, le 31 Mars 1663.

ANNE-MARIE-LOUISE D'ORLÉANS.

Outre cette lettre, j'en écrivis une autre au bon-homme d'Entragues, pour lui apprendre tout ce que la Richardiere m'avoit dit. Je lui marquois de dire à M<sup>r</sup>. de Turenne que j'étois surprise comme un aussi honnête homme s'amusoit si long-temps à une affaire qu'il devoit connoître infaisable, que je m'en sentoient mortellement piquée contre lui. M<sup>r</sup>. d'Entragues me répondit que, quoiqu'il lui eût pu dire, il n'avoit su lui ôter cette affaire de la tête. Il disoit qu'il ne me pouvoit donner de plus fortes marques de son amitié que celle de s'obstiner à

me faire changer de sentiment, que je ne connoissois pas ce qui m'étoit bon.

Le Roi de Danemarck avoit envoyé son fils aîné voyager; il vint passer le Carnaval à Paris, le Roi le reçut très-bien. On me dit qu'il étoit très-bien fait, qu'il dansoit & alloit en masque avec Monsieur & Madame, qu'il parloit François. Je n'entendois parler que de lui, quelques gens même me voulurent faire entendre qu'il pensoit à moi. M<sup>e</sup>. de Choisy se donna de grands mouvements pour le marier avec ma sœur d'Alençon; elle n'étoit pas bien faite, il n'en voulut pas. L'on me manda qu'il me vouloit venir voir, & d'Entragues m'écrivit que M<sup>r</sup>. de Turenne lui avoit dit que le Roi le trouveroit bon. J'avois aussi peu d'envie d'aller en Danemarck qu'en Portugal; je ne me souciai point de recevoir cette visite, & j'étois très-fâchée qu'on fît courir de pareils bruits: ma maison n'étoit ni achevée, ni assez bien meublée pour recevoir des étrangers de cette qualité. Voilà ce que je répondis à ceux qui m'en écrivoient. L'on voulut me flatter par un endroit qui ne me devint pas sensible, qui étoit de me dire qu'il seroit beau pour moi, que dans mon exil, les Rois, qui venoient à la Cour & ne m'y trouvoient

pas, m'alloient chercher où j'étois. Selon ce que j'ai déjà dit, je ne voulus pas tâter de cela, je ne crus pas que ce fût un bel endroit à mettre dans ma vie. Je ne fais si quelqu'un l'avertit du peu d'inclination que j'avois à le voir, je fais fort bien que je fus très-aïse de ce qu'il ne vint pas.

Il me seroit difficile d'oublier M<sup>e</sup>. de Choisy, qui ne sauroit perdre sa place dans ces Mémoires, parce que j'ai négligé de la mettre en quelque endroit; elle revient si souvent dans d'autres par les occasions d'affaires qu'elle cherchoit, que je la trouve presque toujours, & je suis obligée d'expliquer qu'après la mort de Monsieur, elle faisoit sa cour à Madame. Elle lui laissa un logement au Luxembourg, & la mit en état d'être très-assidue auprès d'elle : son mari étoit mort à Blois presque en même-temps que Monsieur; la crainte qu'elle avoit d'être délogée, faisoit qu'elle s'intriguoit dans toutes les affaires qui pouvoient être agréable à Madame; & quoiqu'elle pût dire ou faire, Madame la Grande-Duchesse ne lui avoit jamais pardonné l'envie & les pas qu'elle avoit faits pour marier le Prince Charles avec M<sup>lle</sup>. de Mancini. Elle avoit aussi quelque crainte que ma belle-mere ne

partageât le Luxembourg avec moi, ou que je ne le prisse tout entier par un accommodement avec elle. Ainsi elle vouloit à quelque prix que ce fût se conserver un logement. Elle m'écrivit à St. Fargeau, avec des empressements & des soins qui me firent pénétrer l'esprit intéressé qui la faisoit agir. Mes réponses la laissoient fort indécise sur ce qu'elle avoit à penser du souvenir que je pouvois avoir des occasions où elle m'avoit désobligée. Il y a des affaires desquelles on ne sauroit se mieux venger que par le mépris que l'on en fait, aussi-bien que de ceux qui nous les attirent. Voilà comme j'avois résolu d'en user avec M<sup>e</sup>. de Choisy; & quoiqu'elle se voulût flatter que j'étois revenue pour elle, & qu'elle le fît entendre sans le croire, afin d'avoir sujet de se plaindre de moi si je ne lui accordois pas la même grace que Madame, je ne voulus jamais lui laisser lieu d'espérer que je lui en fisse aucune.

Ma belle-mere avoit trouvé quelque crédit auprès de la maîtresse du Duc de Savoie, qui étoit cette même Treseson dont j'ai parlé, mariée avec le Comte de Cavour, Piémontois, qui, après son mariage, avoit été chassé. Elle fit si bien qu'elle lui fit épouser ma sœur de Valois. L'on me



dit aussi que M<sup>e</sup>. de Choisy s'étoit mêlée de cette affaire ; ainsi que je l'ai expliqué, il n'y avoit rien dont elle ne voulût être. Ma belle-mère m'écrivit le mariage après qu'il eut été comme fait, il ne s'en sauroit trouver qui fût plutôt expédié que celui-là le fut. Le Roi voulut changer ce qu'il avoit fait à Lyon, il ne voulut plus que ma sœur donnât la porte chez elle à M<sup>e</sup>. de Savoye : M<sup>e</sup>. de Carignan se voulut aviser de faire ôter les chaises de la ruelle de M<sup>e</sup>. de Savoye, lorsqu'elle recevoit ses compliments, afin qu'il n'y en eût qu'une tout comme chez la Reine. Cela lui attira quelques affaires, & beaucoup de railleries. M<sup>e</sup>. la Duchesse de Crussol, qui étoit dans ce temps M<sup>e</sup>. de Montausier, me dit qu'elle se trouva dans cette ruelle, où il n'y avoit qu'un siege ; qu'elle s'étoit assise sur une moitié avec une Duchesse, & avoit dit : Lorsqu'on s'est assis devant M<sup>lle</sup>. de Valois, l'on peut bien s'asseoir devant Madame de Savoye.

Le régleme[n]t, ou la difficulté du rang, me fait souvenir d'une affaire qui se passa à Toulouse lorsque nous y étions avant le mariage du Roi. Comme les Etats du Languedoc étoient assemblés, & qu'après avoir visité Monsieur, ils devoient venir chez moi, & ensuite chez M<sup>r</sup>. le Prince de

Conti, qui n'étoit pas Gouverneur de la Province, parce que mon pere vivoit encore, j'appris qu'un du corps ecclésiastique avoit proposé qu'ils ne devoient point venir chez moi avec leurs camails & leurs rochets; tous les autres avoient été d'un avis opposé. Cela me fâcha; j'en parlai au Roi, & lui dis qu'ils m'étoient déjà venu rendre visite de cette maniere à Paris, que je m'étonnois qu'ils voulussent s'aviser alors d'en faire difficulté. Monsieur le Prince de Conti dit qu'il n'avoit jamais reçu des visites de cérémonie en Languedoc de M<sup>rs</sup>. les Evêques, sans leur voir leurs camails & leurs rochets; que si cela se faisoit autrement, il aimeroit autant un jour de bataille voir un Général d'armée sans pistolets & sans épée. Ainsi le Roi leur fit savoir qu'il n'y avoit pas à hésiter; qu'il ne vouloit pas leur commander de le faire, parce que les circonstances du devoir portoient cet ordre par elles-mêmes. L'on me dit que c'étoit M<sup>r</sup>. l'Evêque de Montauban, qui étoit Bertier de son nom, qui avoit fait cette ouverture. J'en fus surprise, parce que je l'avois connu à la Cour comme un grand Prédicateur fort attaché à la Reine mere, ami de M<sup>r</sup>. & de M<sup>e</sup>. de Brienne, & serviteur particulier de M<sup>r</sup>. le Prince de Con-

ti. C'étoit un des hommes du monde qui devoit le plus aller au-devant de tout ce qu'on nous pouvoit rendre de respects. Lorsque j'appris cela , je répondis que je ne m'en étonnois plus , parce qu'à un Sermon qu'il venoit de faire devant la Reine , je m'étois extrêmement apperçue que l'esprit lui baïssoit , que j'en voyois encore dans cette occasion une marque infaillible. Il fut comme j'avois parlé de lui ; il le trouva mauvais , & je ne m'en souciai guere. C'est le Clergé qui est le premier dans les Etats ; il est aussi celui qui porte la parole ; ce fut M<sup>r</sup>. de Comminges de la Maison de Choiseul , qui me harangua avec une très-grande éloquence. Je lui répondis que j'étois fort sensible & très-reconnoissante de l'honneur qu'il me faisoit , que j'avois été fort fâchée d'avoir appris qu'une personne de leur corps eût fait différer le compliment qu'il venoit de me faire , & qu'il avoit même désiré que le Roi se fût servi de son autorité pour leur apprendre ce que les Etats me devoient ; qu'en son particulier je lui étois très-obligée. Ils ne me répondirent tous que par une grande révérence , & se retirèrent. M<sup>r</sup>. de Comminges voulut se fâcher contre moi ; il dit qu'il étoit d'une Maison fort attachée à la mienne , son

frere étoit Premier Gentilhomme de la chambre de mon pere, que je ne devois pas m'adresser à lui. Lorsque l'on me dit cela, je dis que j'avois parlé aux Etats & non pas à M<sup>r</sup>. de Comminges, & que j'avois aussi été bien-aïse de faire connoître aux autres Evêques ce qu'ils me devoient. Ils vinrent tous m'en faire des excuses. A l'égard de M<sup>r</sup>. de Comminges, je le trouvai chez la Reine, j'allai à lui pour lui faire des honnêtetés dont il dut être satisfait. Pour les autres, ils devoient savoir ce qu'ils me devoient comme fille de Monsieur, & comme fille de leur Gouverneur.

Pour revenir à Madame de Savoye, elle partit de Paris pour s'en aller à Turin. Je fus surprise de recevoir la copie d'une lettre que M<sup>r</sup>. de Savoye lui avoit écrite, que j'ai trouvé digne d'être mise ici pour faire connoître le caractère de son esprit, & qui fera juger à ceux qui la liront si je n'ai pas eu raison de ne pas vouloir de lui.

Lettre de M<sup>r</sup>. le Duc de Savoye à  
Mademoiselle de Valois.

MADemoisELLE ma Cousine,

*Puisqu'il faut que la plume fasse l'office*

*de la langue, qu'elle exprime les sentiments de mon cœur, je ne doute point que je n'aye beaucoup de désavantage ; elle ne sauroit les exprimer au point qu'ils sont, ni persuader à mon gré, qu'après n'être donné tout à vous, il ne me reste rien à vous offrir ou bien à désirer, que de trouver en vous cette agréable correspondance de votre affection, que je vous conjure de ne pas refuser à l'excès de la mienne, & à l'ardente prière que je vous en fais par ces lignes, qui vous portent les premières marques de ce feu que votre mérite & tant d'autres belles qualités qui sont en vous, ont allumé dans mon ame. Elles me laissent dans une impatience inconcevable de voir de plus près, ce que j'admire de loin, & de vous faire connoître, par toutes sortes de preuves, que je suis avec une fidélité & une passion sans pareille,*  
 MADEMOISELLE MA COUSINE,  
*Votre tres-humble esclave & serviteur,*

EMMANUEL.

Cette lettre peut faire voir, comme je l'ai déjà dit, le tour de son esprit, celui de sa Cour & de ses Ministres, d'avoir souffert qu'elle ait été portée à la Cour du monde la plus délicate. M<sup>re</sup>. d'Armagnac fut nommée, par le Roi, pour aller

conduire ma sœur à Turin. Lorsqu'elle passa auprès de St. Fargeau, elle envoya un Gentilhomme me faire ses compliments ; je lui en envoyai un autre pour lui faire les miens. Lorsqu'elle étoit petite, je l'aimois extrêmement, & j'avois même prié souvent Madame de me la donner ; elle m'appelloit toujours sa maman. M<sup>e</sup>. de Langeron l'avoit un peu changée pour moi, pour se venger de ce que je l'avois blâmée dans le procédé qu'elle avoit tenu avec la Grande-Duchesse : & comme la complaisance qu'elle avoit eue pour elle de lui laisser manger ce qu'elle vouloit, lui avoit altéré sa santé, les pâles-couleurs l'avoient prise, & l'on me dit qu'elle en étoit toute verte lorsqu'elle partit. Madame de Langeron avoit aussi contribué à lui gâter la taille ; à force de vouloir lui raccommo-der une petite incommodité, elle l'avoit rendu bossue : aussi, j'ai oui-dire que M<sup>r</sup>. de Savoye fut très-surpris lorsqu'il la vit ; il la trouva bien différente du portrait qu'on lui avoit envoyé. Comme cette Cour, du temps de ma tante, étoit magnifique & un peu romanesque, les ballets, les carousels & les comédies, furent dansés ou joués sur ce pied-là.

J'étois toujours occupée de mon affaire

de Portugal qui me tenoit en exil, je ne m'informois que peu des autres nouvelles. Quoique bien des gens de la Cour & de Paris m'en écrivissent très-régulièrement, j'y étois si indifférente, que la plupart du temps, après avoir brûlé les lettres de mes amis lorsque je leur avois fait réponse, je ne me souvenois plus de ce qu'ils m'avoient écrit, & je ne songeois pas, dans ce temps-là, que je me remettrois à écrire ces mémoires. Et comme j'ai eu aussi une autre affaire, qui m'a occupée & qui m'occupe encore, il y a bien des événements qui se sont effacés de ma mémoire; je suis même étonnée de m'être souvenue de tout ce que j'ai déjà écrit depuis un mois. Je me souviens que le Moine de St. François revint prêcher le carême auprès de St. Fargeau, où il avoit prêché l'Avent. Lorsqu'il arriva, il me vint voir; & quand son carême fut fini, il me rendit une visite, pour me dire qu'il avoit vu M<sup>r</sup>. de Turenne à Paris, qu'il lui avoit fort parlé de moi, qu'il lui avoit dit que, quelque envie que j'eusse de quitter St. Fargeau, l'on ne m'en donneroit pas la permission que je n'eusse donné les paroles qu'on me demandoit pour l'affaire de Portugal. Je fus très-surprise de voir que M<sup>r</sup>. de Turenne eût eu l'im-

prudence de se confier à un Moine prédicateur de village, comme celui-là étoit; il séjournoit à St. Fargeau, il me dit un matin qu'il s'en alloit à 2 lieues de-là voir un homme que M<sup>r</sup>. de Turenne lui avoit envoyé. Dans ce même temps, je me trouvais assez mal d'un rhume que j'avois gardé 4 mois, qui ne me laissoit presque pas la respiration libre. J'écrivis au Roi que j'avois fait dessécher un étang à St. Fargeau, où étoit toute la chute des eaux; que l'air en étoit devenu mauvais; que je me mourois; que je le suppliois très-humblement de considérer que je n'avois rien fait qui me dût attirer une telle mortification; que j'osois lui demander encore une fois qu'il me fît l'honneur de me dire de quoi j'étois coupable; que s'il ne vouloit pas me le dire, & qu'il voulût me faire faire une plus longue pénitence des crimes que je n'avois pas commis, il eût la bonté de me permettre d'aller à Eu; que je savois bien que je ne devois pas souhaiter d'aller à la Cour, puisque j'avois le malheur de lui être désagréable. Voilà à peu près le sens de ma lettre, qui lui fut rendue par M<sup>r</sup>. d'Enragues. Le Comte de Béthune ne se mêloit plus de mes affaires depuis qu'il avoit acheté la Charge de Chevalier - d'honneur de la Reine,



du Duc de Bournonville , à qui on l'avoit fait vendre , & son Gouvernement au Maréchal d'Aumont, parce qu'il étoit des amis de M<sup>r</sup>. Fouquet. M<sup>r</sup>. d'Entragues donna ma lettre au Roi. Après qu'il l'eut lue, il lui dit : Je ne saurois vous rien répondre que je n'aye vu M<sup>r</sup>. de Turenne, parce que je lui ai promis de ne rien changer à l'égard de ma cousine sans sa participation. Il me marquoit que le Roi lui avoit répondu cela avec beaucoup d'honnêteté, & qu'il alloit chercher M<sup>r</sup>. de Turenne. J'appris qu'il ne l'avoit pas trouvé; que le lendemain l'autre avoit été chez lui pour lui dire que le Roi ne vouloit pas lui écrire, qu'il trouvoit bon que j'allasse à Eu; que cela n'empêchoit pas pourtant qu'il ne souhaitât toujours l'affaire de Portugal; qu'il étoit persuadé que le Roi qui s'étoit radouci pour moi, & me faisoit connoître qu'il prenoit intérêt à ma santé, me feroit penser à lui obéir dans une affaire qui lui étoit très-utile pour son service. D'Entragues ne fut pas satisfait de m'avoir écrit; il m'envoya le Marquis d'Illiers son fils, pour mieux expliquer l'affaire. Le Moine, qui étoit parti pour aller à deux lieues, revint de Paris avant que d'Illiers en fût arrivé; il me fit voir la lettre que M<sup>r</sup>.

de Turenne lui avoit écrite , pour lui marquer de l'aller trouver. Il m'apportoit un portrait du Roi de Portugal , pour me le faire voir ; je le reconnus pour l'avoir vu chez la Reine mere avant que d'aller à St. Jean-de-Luz , fait par le Peintre de Comminges à l'âge de 13 ans. Je dis au révérend Pere , que j'avois déjà vu ce qu'il me montroit , qu'il n'avoit qu'à s'en aller , que je ne voulois pas qu'il demeurât dans ma maison , ni ne me souciois pas qu'il me fît la relation des ordres que M<sup>r</sup>. de Turenne lui pouvoit avoir donnés , que je ne voulois plus entendre parler de lui ni de ses négociations.

Lorsque d'Illiers m'eut rendu compte de ce que son pere m'avoit déjà écrit , & que je lui eus parlé de l'imprudente conduite de M<sup>r</sup>. de Turenne , il s'en retourna , & je me mis en chemin pour aller à Eu. Je quittai St. Fargeau avec un très-grand plaisir ; bien des gens me vinrent voir à Melun ; M<sup>e</sup>. d'Epernon me vint voir à Brie-Comte-Robert. Le lendemain à ma dinée j'appris que le Roi se trouvoit mal ; cela m'obligea de séjourner deux jours à Beaumont , & le Gentilhomme que j'avois envoyé savoir de ses nouvelles étant revenu , me dit que la Reine avoit la rougeole , qu'elle l'avoit donnée

au Roi, qu'il en avoit eu la fièvre deux jours, qu'elle étoit sortie, & qu'ils étoient tous deux hors de danger. Mon Gentilhomme avoit fait mes compliments aux Reines, & à la Reine mere en particulier sur la fièvre tierce que j'avois appris qu'elle avoit eue; & lorsque je fus sortie de l'inquiétude que la maladie du Roi me donnoit, je continuai mon chemin. Lorsque j'arrivai à Beauvais, un homme que l'on m'envoyoit d'Eu me dit que je ne devois pas y aller, parce que toute la Ville & la campagne étoient pleines de petite-vérole, que c'étoit pour cela qu'on l'avoit fait partir pour m'en venir informer. J'avoue que cette nouvelle me donna un sensible déplaisir, que je ne savois où aller. Dans cette peine j'écrivis à M<sup>r</sup>. le Tellier, que l'air de St. Fargeau me faisoit mal, que la petite-vérole étoit à Eu, & mes eaux fort éloignées; que l'on étoit au commencement de Juin; que je devois aller à Forges vers le vingtième; que je le conjurois de supplier le Roi de me marquer quelque Ville sur la rivière de Seine, ou sur celle d'Oise, où j'irois me baigner jusqu'à ce que la saison de prendre mes eaux fût bonne. J'attendis à Beauvais la réponse, qui fut que le Roi me permettoit d'aller à Vernon, qui est une

Ville assez jolie, où il n'y a aucun endroit pour se promener qu'à un grand quart de lieue. Je n'y perdus pas beaucoup, parce qu'il fit extrêmement vilain pendant que j'y demeurai. Le mauvais temps recula la saison des eaux de Forges, ainsi je n'y allai que sur la fin de Juillet. Pendant le séjour de Vernon, toutes les Dames des environs me rendirent de fréquentes visites, il m'en vint aussi quelques-unes de Paris; j'allois dans les Couvents, & régulièrement aux Sermons d'une Mission qui s'y faisoit. Il ne m'étoit pas agréable de loger dans une maison bourgeoise dans une petite Ville : j'attendis avec beaucoup d'impatience le moment que je partis pour Forges, où je pris mes eaux, & fis la même vie que j'avois faite les autres années. Après cela je m'en allai à Eu, résolue d'y passer l'hyver : j'avois fait changer le dedans d'un pavillon avant que d'en partir, j'eus le plaisir d'y voir travailler des Menuisiers & des Peintres; & quoique le Pays y soit fort frais à cause de la Mer, l'hyver m'y parut moins rude qu'ailleurs; il est vrai que le temps fut plus doux par-tout qu'il n'avoit accoutumé de l'être dans cette saison. Je n'avois pas de jardin; je me promenois dans les dehors de la Ville; j'allois chez un Gentilhomme

me nommé Mathomini, dont la maison est dans le fauxbourg; il y a un assez joli jardin & de belles allées, où je faisois beaucoup d'exercice par mes fréquentes promenades. M<sup>e</sup>. de Rambures, qui étoit chez elle, venoit souvent me rendre visite, & quantité d'autres Dames du Pays qui étoient très-raisonnables; il y avoit beaucoup de gens de qualité, ainsi ma cour étoit grosse & bonne. Une troupe de Comédiens vint m'offrir ses services, je commençois à mépriser ces sortes de plaisirs, je ne voulus pas les laisser jouer: je m'occupois à lire, à travailler à mon ouvrage; & les jours que la poste venoit, mon temps se passoit à lire mes lettres, ou à y faire réponse; ainsi je n'avois pas le loisir de m'ennuyer. J'allois presque tous les jours à Complices, & je commençois à connoître que les devoirs d'un Chrétien l'obligent d'aller à la grand'Messe les Fêtes & les Dimanches; ainsi j'y étois assez régulière. J'allois aussi dans deux Couvents de Religieuses qu'il y a, l'un d'Urselines, & l'autre d'Hospitalières. Pour ce dernier, dans ce temps-là je craignois de prendre la fièvre parmi les malades; ainsi j'y entrois avec répugnance. Je fis établir un Hôpital-général pour y faire instruire les pauvres enfants de la

Ville; de maniere que tout cela m'occupoit, & je passois ma vie avec une tranquillité merveilleuse.

Monsieur le Prince maria Monsieur le Duc à la seconde fille de la Princesse Palatine, à laquelle la Reine de Pologne donna beaucoup de bien, & l'adopta pour sa fille; de sorte que Monsieur le Prince se trouvoit si heureux d'avoir pris cette alliance, qu'on auroit pu croire qu'il s'étoit estimé jusqu'à ce moment-là un misérable auprès de sa belle-fille; & tout le monde étoit étonné de le voir entêté de la Palatine, lui qui avoit rompu avec elle quelque temps auparavant avec un mépris qui l'obligea à parler d'elle d'une maniere qui ne lui étoit pas obligeante. J'avoue que ce mariage me surprit, après tout ce que j'en avois ouï-dire à M<sup>r</sup>. le Prince. Il ne faut s'étonner de rien dans le monde, & moins de ce que fera Monsieur le Prince qu'un autre; j'en ai éprouvé des leçons qui me regardent, & qui lui reprocheroient une noire ingratitude s'il avoit le cœur fait comme les autres hommes. Il m'envoya un Gentilhomme pour me donner part de ce mariage, & dans cette occasion Madame la Princesse Palatine me fit l'honneur de m'avouer sa parente dans une lettre.

qu'elle m'écrivit. Elle me marquoit, que l'honneur que sa fille avoit par M<sup>r</sup>. son pere & par elle d'être ma parente, l'obligeoit à me demander mon approbation pour ce mariage. Je lui fis une réponse sans commencement & sans fin ni dessus; j'écrivis à la Reine mere pour la supplier de demander au Roi comment il desiroit que je la traitasse, & qu'elle me fît l'honneur de le faire ajouter à ma lettre; que j'avois usé de cette précaution pour ne rien faire qui pût lui déplaire, ni qui dût fâcher la Palatine. Je voulus prendre cette conduite, pour montrer au Roi la soumission que je voulois avoir pour ses ordres; & outre cette raison, j'étois bien-aïse de me ménager cette occasion pour le faire souvenir de moi, & je témoignois aussi un grand respect à la Reine par l'amitié que je savois qu'elle avoit pour la Palatine, & par-là je croyois me la rendre favorable. Ainsi mon honnêteté là-dessus avoit plusieurs fins. Le Roi y fit mettre comme aux autres Princes étrangers qui sont habitués dans le Royaume; c'est-à-dire, comme à tous les Officiers de la Couronne. L'on ne me parloit dans toutes les lettres que je reçus, que de la magnificence de ces noces, où le Roi, les Reines, & toute la Cour

avoient soupé ; qu'il y avoit eu toutes sortes de divertissemens ; que la Reine de Pologne avoit envoyé des pierreries d'une beauté extraordinaire. Enfin, l'on ne cessoit pas de m'écrire des merveilles, que Madame la Duchesse alloit à deux carrosses comme moi : ce qui me parut nouveau ; qu'elle faisoit comme sa belle-mere, qui étoit au désespoir de ce mariage, parce qu'elle avoit souhaité avec passion que M<sup>r</sup>. le Duc épousât ma sœur d'Alençon, & s'étonnoit fort, aussi-bien que tout le monde, que M<sup>r</sup>. le Prince eût préféré l'argent & les pierreries de Pologne au rang d'une petite-fille de France ; que pour sa personne, Madame la Duchesse n'étoit pas plus belle que ma sœur. Voilà le sens de tous les raisonnemens que je trouvois dans des lettres que l'on m'écrivait. M<sup>re</sup>. de Choisy fit un tour ridicule à l'occasion de ce mariage : elle avoit été toute sa vie attachée à la Reine de Pologne, & avoit toujours été auprès d'elle, elle l'appelloit sa Reine, elle étoit aimée de la Palatine, & ne juroit que par elle ; toutes ces raisons ne purent pas l'empêcher d'aller un matin en cape dans le cabinet de M<sup>r</sup>. le Prince, lui dire qu'il falloit qu'il ne songeât pas à ce qu'il faisoit, de vouloir marier son



filz à la fille de la Palatine , plutôt qu'à M<sup>lle</sup>. d'Alençon ; & pour l'en détourner , elle lui tint des discours peu avantageux à M<sup>e</sup>. la Palatine : cela fut divulgué , & l'on se moqua fort d'elle.

M<sup>r</sup>. de Lorraine fit le désespéré lorsque le Roi fit arrêter & mettre Marianne dans un Couvent ; il vouloit sauter les murailles ; & comme le Roi fut averti qu'il avoit employé quelqu'un à ce dessein , & qu'il vouloit lui ôter les moyens de faire quelques entreprises , il envoya un détachement du Régiment des Gardes-du-Corps pour la garder. Il vit qu'il n'en pouvoit approcher , il se contenta de lui avoir donné des pierreries pour vingt mille écus , & six mille pistoles en argent comptant , & devint amoureux de M<sup>lle</sup>. de Saint-Remy , qu'il vouloit épouser , & l'auroit fait sans que Madame l'envoya chercher dans la chambre de son pere , & la mena dans celle de M<sup>e</sup>. la Maréchale d'Etampes , dans laquelle elle la tint en prison , jusqu'à ce que M<sup>r</sup>. de Lorraine fût parti pour aller dans ses Etats. L'on blâma extrêmement Saint-Remy d'avoir remis sa fille entre les mains de Madame , & l'avoir empêchée de se marier avec M<sup>r</sup>. de Lorraine ; la charge qu'il avoit chez elle ne lui devoit pas être si considérable ,

que le plaisir de voir sa fille Souveraine. L'on crut que M<sup>e</sup>. de Saint-Remy, qui n'aimoit pas sa belle-fille, empêcha son mari de laisser faire ce mariage ; elle fut mariée quelque temps après, avec un Gentilhomme, nommé Hautefeuille. Dès que M<sup>r</sup>. de Lorraine fut dans son pays, il y devint amoureux d'une Chanoinesse qui étoit une très-belle fille qu'il vouloit épouser. Madame de Vaudemont & M<sup>e</sup>. de Lillebonne l'en empêcherent ; elle en fut si violemment malade, qu'elle crut être empoisonnée. Pendant cette maladie, l'amour que M<sup>r</sup>. de Lorraine avoit pour elle s'évanouit ; elle vint en France, elle étoit parente du Maréchal du Pleffis, il la donna à Madame pour être une de ses Filles-d'honneur.

Madame la Grande-Duchesse accoucha d'un fils à Florence : ce qui fut une très-grande joie dans toute la Maison. Je ne sais comment elle prit le mariage de Savoye, par l'envie qu'elle avoit eue de s'y établir plutôt qu'avec le Grand-Duc. M<sup>e</sup>. Royale étoit extrêmement contente de ma sœur, & M<sup>r</sup>. de Savoye vivoit très-bien avec elle ; & elle de son côté, avoit pris tous les airs de son pays ; elle avoit une très-grande complaisance pour son mari, & alloit à la chasse avec lui ; elle

étudioit tous ses plaisirs, & y accommodoit les siens. M<sup>e</sup>. Royale tomba malade, & mourut après avoir traîné quelques mois; j'en reçus la nouvelle sans m'en émouvoir, elle ne m'avoit jamais aimée; ainsi je ne crus pas que ce dût être pour moi une occasion de désespoir. Je songeois à me faire faire un habit de deuil, & quinze jours après j'appris la mort de ma sœur, qui me donna un sensible déplaisir; & ce fut pour lors que je fis habiller tous mes gens & tout mon équipage de deuil: pour ma tante, je ne m'en ferois pas avisée. Je n'écrivis point à M<sup>r</sup>. de Savoye sur ces deux pertes, parce que je ne lui avois jamais écrit, & que je ne savois pas comme je le devois faire. Pour sa sœur, après que le Roi me lui eut fait donner la porte à Lyon, elle m'écrivit une lettre d'égale à égale, à laquelle je ne fis point de réponse; ainsi nous en étions demeurées dans nos premières prétentions. M<sup>e</sup>. de Nemours, qui avoit deux filles, chercha à les marier au-dessus de leur naissance; elles n'étoient que des Princesses cadettes de Savoye, elle se fendoit sur cette prédiction qui en faisoit l'une Reine, & l'autre Souveraine. Elle s'empressa auprès du Roi, elle alla en Piémont pour étaler leurs charmes, qui

étoient à mon goût fort médiocres; elles avoient toutes les deux des têtes d'une épouvantable grosseur; l'aînée étoit rousse, & l'autre blonde avec un beau teint, des yeux & une bouche en-bas, & l'autre les avoit petits: elles n'étoient point belles, quoique toujours fort ajustées, dansoient bien, & avoient de ces airs qu'on ne sauroit presque expliquer. Dès qu'elles furent arrivées à Turin, M<sup>r</sup>. de Savoye leur fit le plus honnête traitement du monde; il fit un trou au plancher au-dessus où elles étoient logées, il vit que l'aînée se fardoit: lorsqu'elles furent parties, il en fit des contes qui coururent dans la Cour de Savoye pendant un mois, & qui firent connoître à tout le monde qu'il avoit tourné en ridicule M<sup>e</sup>. de Nemours & Mesdemoiselles ses filles. Ma tante, qui n'étoit pas morte lors de ce voyage, s'étoit brouillée avec la mere & les filles, & les avoit traitées assez malhonnêtement: l'on me fit tous ces détails du temps que j'étois à Vernon; c'étoit un vieux Commandeur de Mersé, qui étoit à feu M<sup>r</sup>. de Nemours, qui s'y étoit retiré depuis sa mort, & qui avoit fait le voyage de Savoye avec elles. Lorsqu'elle passa à Nancy, elle vit une Béate qui lui dit: Ne vous mettez point en

peine , S. A. R. épousera Mademoiselle votre fille : elle eut raison de n'y pas ajouter foi , parce que ma sœur fut mariée quelque temps après avec lui ; & comme elle n'avoit que quinze ans , Madame de Nemours pouvoit douter avec justice de cette prédiction ; aussi ne la vit-elle pas accomplie , parce qu'elle mourut peu après : ce qui obligea Mesdemoiselles ses filles de se mettre aux Filles de Sainte Marie de la rue St. Antoine , & ensuite elles allèrent demeurer avec Madame de Vendôme. C'est Madame de Béthune qui m'a dit la prédiction de M<sup>re</sup>. de Nemours pour Mesdemoiselles ses filles , à laquelle je n'ajoutai point de foi ; bien des gens disoient qu'elle se mettoit quelquefois dans la tête qu'une épouserait le Roi , & l'autre Monsieur.

La Reine avoit accouché d'une fille dans le temps que j'étois à St. Fargeau , & un an & demi après que j'étois à Eu , j'appris qu'elle étoit devenue grosse. J'avois demeuré beaucoup de temps sans écrire à la Cour , je ne voyois aucun jour à mon retour , & ne m'en souciois guere ; je fis réflexion que la nouvelle de la grossesse de la Reine pouvoit être un honnête prétexte d'écrire au Roi. Je songeai que peut-être voudroit-il que je le priasse une

Fais en dix-huit mois de se souvenir de moi, que quelquefois il pouvoit penser que je le négligeois; ainsi après tous ces raisonnemens je lui écrivis pour me réjouir avec lui de la grossesse de la Reine, & lui exagérai l'envie que j'avois que Dieu lui donnât un fils. Je lui marquois ensuite la douleur que j'avois d'être si long-temps éloignée de lui, & l'envie d'avoir l'honneur de le voir. Je reçus une réponse très-honnête. Le Roi me mandoit que de son côté il feroit bien-aîsé de me voir, que je pouvois aller auprès de lui, qu'il le trouveroit bon, que je partirois lorsque je le voudrois. J'avoue que cette réponse me fit un grand plaisir, parce que je ne m'y attendois point. Je crus qu'après avoir reçu cette permission, je ne devois plus séjourner à Eu; ainsi j'en partis tout aussi-tôt que les fêtes de la Pentecôte furent passées, je crois que ce fut le lendemain de la Trinité. La Maréchale de la Mothe se trouva à sa maison de Beaumont, elle me donna à dîner; j'allai de-là coucher à St. Denis, parce que ma sœur d'Alençon avoit la petite-vérole au Luxembourg, que M<sup>e</sup>. de Nemours, qui en étoit morte, lui avoit donnée. J'y séjournai le jour de la Fête-Dieu, où un monde infini me vint voir. M<sup>e</sup>.

de Sully y mena la Comtesse de Fiesque, que je n'avois pas vue depuis qu'elle étoit partie de St. Fargeau. Elle se jetta à genoux devant moi, je la relevai & l'embrassai, elle pleura de joie. C'est une bonne femme, qui a l'esprit doux & facile, qui se laisse entraîner également à la méchante comme à la bonne compagnie, le fond bon; elle a toujours bien vécu avec moi depuis ce temps-là, & je l'ai beaucoup plus aimée que je n'avois fait dans les commencements. J'allai dîner à Paris, où bien des gens me vinrent voir. J'allai coucher à Petit-bourg.

Le lendemain je trouvai tous les champs, depuis ce lieu jusqu'à Fontainebleau, pleins de carrosses qui venoient au-devant de moi; toute la Cour y vint, hors M<sup>r</sup>. de Turenne. M<sup>r</sup>. le Prince & M<sup>r</sup>. le Duc furent presque les premiers qui me trouverent. Je vis des gens que je n'avois jamais vus, parce qu'ils étoient à l'Académie quand j'avois quitté la Cour; ceux-là suivirent les autres, ou par curiosité, ou parce qu'ils se crurent obligés d'en user de cette manière. J'allai droit chez la Reine, le Roi s'y trouva qui s'avança pour me saluer, & me dit d'un ton bien honnête, qu'il étoit bien-aïse de me voir. Je ne fais ce que je lui répondis, parce que dans

ce moment-là j'étois assez troublée. La Reine étoit dans son lit, à laquelle je fis une profonde révérence ; jusqu'à ce qu'on m'eût permis de la baiser, je ne l'ai saluée que de cette manière respectueuse. La Reine mere m'embrassa avec des démonstrations d'une grande tendresse. Dans ce retour tout le monde étoit de mes amis, quoique je fusse bien persuadée du contraire, parce que dans mon exil on n'avoit pas eu les mêmes empressements. C'est l'usage des gens de la Cour, un chacun doit savoir à quoi s'en tenir. J'allai avec la Reine mere au Salut, au retour duquel nous allâmes chez la Reine, & M<sup>r</sup>. de Turenne m'approcha pour me dire qu'il n'avoit osé aller au-devant de moi, qu'il me rendroit ses respects si je l'avois agréable. Il avoit un certain air embarrassé ; je pense que M<sup>r</sup>. de Bellefonds commença cette conversation, parce qu'il n'osoit me parler. Je lui répondis honnêtement & assez fièrement. L'on me fit des excuses de ce que l'on ne me donnoit pas mon appartement, parce qu'on avoit appris que je ne voulois séjourner à Fontainebleau que 4 ou 5 jours ; que sans cela la Comtesse de Soissons en seroit délogée, & elle m'en fit son compliment avec beaucoup d'honnêteté. Le lendemain la Reine



mere me dit que le deuil de ma sœur étoit trop avancé pour porter encore du crêpe & de la ferge. Je lui répondis que c'étoit celui de mon oncle de Guise, qui étoit mort depuis peu; elle trouva que je l'avois pris trop grand, & me dit que cela ne se devoit pas faire pour des gens si au-dessous de moi. Je lui répondis que j'en héritois; elle me répliqua que la raison n'en étoit pas bonne, & m'envoya tout sur l'heure déshabiller pour me remettre d'une autre maniere. Je suis persuadée que si ma belle-mere avoit entendu ce compliment, & qu'elle eût vu l'empressement avec lequel elle me fit changer mon deuil, elle auroit été bien mortifiée aussi-bien que toute la Maison de Lorraine.

Dans ce temps-là M<sup>e</sup>. de Navailles eut ordre de se retirer de la Cour, & son mari celui de se défaire de sa Charge & de son Gouvernement. La Reine mere & la Reine en furent très-fâchées; je l'allai voir, je la trouvai sur un petit lit de repos, qui lisoit les Pseaumes de David; c'est une femme qui a de la vertu & du mérite, elle s'est si extraordinairement occupée à des mesquins menages, que cela lui a fait tort & à son mari. Ils sont tous deux dévots, & voulurent se mêler des

amours du Roi : il s'avisa d'en parler à S. M.; elle le trouva très-mauvais; & pour en dire le vrai, il falloit être d'un autre caractère que n'étoit M<sup>r</sup>. de Navailles pour se pouvoir donner cette liberté. C'est un homme de mérite; ceux qui ne pouvoient pas se défendre de le blâmer, ne laissoient pas de le plaindre : pour elle il n'en étoit pas de même, elle s'étoit attiré la haine de tout le monde. Cette espece de disgrâce n'a pas ruiné leurs affaires, ils vendirent leurs Charges & leur Gouvernement bien cher, ils ont fait peu de dépense, ont payé leurs dettes, & acheté des terres. Le Duc de Chaulnes acheta la Charge de Commandant des Chevaux-Légers, & le Duc de St. Aignan le Gouvernement du Havre, & celle de Dame-d'honneur fut achetée par M<sup>e</sup>. de Montausier, qui a été jusqu'à sa mort auprès de la Reine, à quoi elle étoit plus propre que M<sup>e</sup>. de Navailles, & qu'à gouverner M<sup>r</sup>. le Dauphin. C'étoit une femme d'un grand esprit, qui avoit de la politesse, & celle qui se connoissoit le mieux en tout : ainsi celles qui étoient plus élevées étoient mieux de la portée de son esprit que le choix du lait des nourrices, & que le jargon qu'il faut avoir pour élever des enfants. La Maréchale

de la Mothe ne lui succéda que par sa bonne mine, & par sa prestance de Gouvernante ; elle étoit propre à entretenir des nourrices, & à bien décider sur des bouillons, & sur la qualité de la bouillie ; & outre cela elle devoit avoir cela dans le sang, parce que sa mere avoit nourri le Roi ; elle tient bonne table, & fait honneur à la Cour ; tout le monde fut bien aise de la voir dans cette place.

Pour revenir à ce qui me regarde, le Roi me mena à un *Medianox* sur le Canal avec Madame, où il y avoit une musique plus destinée à Mademoiselle la Valliere qu'au reste des spectateurs ; c'étoit le fort de sa faveur. Je fis tout ce que je pus pour obliger la Reine à me dire ce que j'avois fait pour être exilée si longtemps, elle ne voulut jamais me répondre, sinon qu'il ne falloit plus parler du passé ; je crois qu'ils avoient honte d'avoir suivi si aveuglément le conseil de M<sup>r</sup>. de Turenne. Le Roi me prit un soir au sortir de la Comédie, & me mena sur une terrasse, où il me dit qu'il falloit oublier le passé, & que je fusse persuadée que je recevrais toutes sortes de bons traitements de lui, & qu'il vouloit songer à mon établissement ; que M<sup>r</sup>. de Savoye étoit un meilleur parti depuis que sa mere étoit morte.

Je lui répondis que je ne desirois rien au monde que ses bonnes graces ; que s'il vouloit me dire de quoi j'avois été coupable , il me feroit facile de me justifier ; que j'avois toujours cru que M<sup>r</sup>. de Turenne lui avoit dit que je lui avois donné parole de faire le mariage de Portugal ; qu'il lui avoit fait entendre que je m'étois rétractée ; que cela l'avoit fâché , que je l'assurois que de ma vie je ne lui avois donné aucune espérance ; que dès la première fois qu'il m'en avoit parlé , je l'avois prié de n'y plus penser. Il me répondit : Ne parlons plus de cela , je vous dis que je suis content de vous , & m'embrassa fort tendrement. Lorsqu'il s'approcha de la Reine & du reste de la compagnie , il dit tout haut : Ma cousine & moi venons de nous embrasser. Il se mit ensuite à me railler , & me dit : Avouez la vérité , vous vous êtes bien ennuyée. Je lui répondis que non , & que souvent dans mes occupations je me disois : Ils sont bien attrapés à la Cour , ils pensent que je suis au désespoir , & je me trouve plus tranquille & plus heureuse qu'eux : tout cela se passa en raillerie.

M<sup>r</sup>. le Prince me demanda une audience particulière , il ne m'y parla que du mariage de son fils , & de ce que M<sup>l</sup>. de

Choisy lui avoit été conseiller. Je lui répondis qu'elle avoit eu tort par les raisons dont j'ai déjà parlé ; & parce qu'elle ne pouvoit plus douter qu'il ne fût bien informé de tout ce qu'elle avoit voulu lui apprendre de la Palatine , je lui dis : Vous n'aviez pas oublié tout ce que vous en aviez dit lorsque vous vous fûtes brouillé avec elle ; je vous avoue que j'étois un peu surprise lorsque je pensois qu'après cela vous eussiez voulu de la fille. J'avois souhaité , avec passion , que M<sup>r</sup>. le Duc eût épousé ma sœur ; elle n'est pas jolie , & votre belle-fille n'est pas plus belle qu'elle : je suis votre amie , ainsi je vous dis la vérité. Notre conversation finit de cette manière. M<sup>r</sup>. de Turenne vint à ma chambre le matin comme j'allois prendre ma chemise ; de sorte qu'il attendit une demi-heure dans mon cabinet sur les coffres. Tout le monde crut que je l'avois fait exprès , & il est très-certain que je n'y avois pas songé. Notre conversation fut très-honnête & peu cordiale , je n'étois pas satisfaite de lui , & lui avoit à se reprocher que j'avois raison de ne le pas devoir être. Lorsque j'eus demeuré à la Cour le temps que j'avois résolu , j'en partis après avoir pris congé de tout le monde. Je n'allai pas coucher à Paris par la raison de

la petite-vérole ; ainsi je m'en retournai à Eu sans séjourner même à St. Denis.

M<sup>e</sup>. de Saujon ne pouvoit profiter auprès de Madame , ni pour les pauvres , ni pour contribuer au bâtiment de St. Sulpice , parce que ce que Madame avoit au-dessus du nécessaire , elle le distribuoit à quelques Lorrains & Lorraines qu'elle avoit auprès d'elle ; ainsi M<sup>rs</sup>. de St. Sulpice lui persuaderent de vendre sa charge de Dame d'Atour à M<sup>e</sup>. de Pouffe , beau-frère du Curé de St. Sulpice , & d'instituer une maison qu'on appelleroit les filles de l'intérieur de la Vierge ; qu'elles n'auroient point de clôture ; qu'elles iroient à la grand'Messe de Paroisse , & assisteroient au reste de l'Office ; que les jours ouvriers elles le pourroient dire dans leur chapelle ; qu'elles feroient toujours conduites pour le temporel & le spirituel par M<sup>rs</sup>. du Séminaire ; que leur principale occupation seroit l'oraison. Elles devoient avoir des appartements pour loger des Dames du monde qui pourroient s'y retirer & y faire des retraites. Elle fut long-temps à ajuster tout cela , & à obtenir les permissions nécessaires ; l'entreprise ne put s'exécuter , parce qu'elle n'avoit pas assez d'argent pour faire le bâtiment , & pour fournir aux autres dépenses.

Lorsque j'allai à Fontainebleau , j'avois avec moi Mesdemoiselles de Prie & de Vandy ; la premiere avoit été à Rome avec M<sup>e</sup>. de Créquy ; & lorsque son mari fut obligé de se retirer chez le Grand-Duc , à cause de l'affaire qu'on lui avoit voulu faire à Rome , Madame la Grande-Duchesse s'étoit entêtée de M<sup>lle</sup>. de Prie , & l'avoit demandée à M<sup>e</sup>. de Créquy , qui la lui avoit donnée. Cette fille eut une très-belle conduite dans cette Cour ; toutes les autres Françoises qui y étoient n'en firent pas de même. M<sup>r</sup>. le Grand-Duc se crut obligé de demander permission au Roi de les renvoyer en France , que cela donneroit lieu à M<sup>e</sup>. sa femme de mieux vivre avec lui ; & quoiqu'il fût très-content de M<sup>lle</sup>. de Prie , elle ne laissa pas de s'en revenir avec tous les autres François. A son arrivée , elle alla chez M<sup>e</sup>. de Créquy , parce que la Maréchale de la Mothe & ses autres parents , ne voulurent pas s'en charger : elle me l'avoit fait savoir quelques mois avant que j'allasse à la Cour ; ainsi je lui avois mandé de me venir trouver à Eu. M<sup>lle</sup>. de Vandy étoit quelquefois délicate , & ne pouvoit me suivre , & souvent se trouvoit robuste à vouloir courir par-tout où j'allois : elle a de l'esprit , je m'en divertissois

extrêmement , parce qu'elle me contoit mille nouvelles : ainsi , fans croire avoir & fans vouloir avoir des filles auprès de moi , je ne laissois pas d'en trouver deux. Puisque de Prie m'a engagée de parler de ma sœur , je crois devoir mettre ici une affliction qu'elle reçut à Florence , lorsqu'elle fut mariée. Elle demanda à M<sup>r</sup>. le Cardinal quel rang elle devoit tenir , si elle passeroit devant sa belle-mere. Lui qui ignoroit de pareilles matieres , lui répondit que sa belle-mere devoit passer devant : il ne songeoit pas que ma sœur étoit petite-fille de France ; & l'autre une médiocre Souveraine. Il se trouva que M<sup>e</sup>. de Toscane la mere donnoit la porte à toutes les Parme & à mille petites Souveraines ; ainsi ma sœur qui ne devoit passer qu'après elle , & la mere qui faisoit passer toutes ses Dames , ma sœur , dis-je , se trouvoit une des moins considérées de ce Pays-là. J'en parlai à M<sup>r</sup>. le Cardinal , qui me répondit : Vous voulez donc mettre votre sœur au coupe-gorge avec toute l'Italie ? Elle essuya ces cérémonies avec un cruel déplaisir.

J'étois si désaccoutumée de la Cour , que lorsque j'arrivai à Eu après avoir seulement demeuré cinq jours à Fontainebleau , il me sembloit que je me trouvois



tout autrement foulagée. J'allai à Forges prendre mes eaux ; après que je les eus finies , je m'en retournai à Eu goûter le repos de la campagne , & ne faisois pas état de m'en retourner sitôt à la Cour. Je m'occupois , ainsi que je l'ai déjà marqué , & prenois tous les jours plus de plaisir d'être régulière à aller au Service de ma Paroisse. Ce commencement d'inclination à faire mon devoir , me faisoit concevoir que Dieu me feroit la grace de m'y donner tous les jours un nouveau goût.

Je n'avois pas eu le même plaisir d'aller à St. Sulpice du temps que j'étois au Luxembourg. Il est vrai que j'avois été blessée de la conduite que M<sup>rs</sup>. de Saint-Sulpice avoient eue lorsque M<sup>e</sup>. de Saujon s'étoit jettée dans les Carmélites pour se défendre d'avoir une galanterie avec Monsieur qui en étoit amoureux : ils lui allerent conseiller d'en sortir , & lui dirent qu'elle feroit plus de bien hors de ce Couvent que si elle y demeueroit. Ce procédé parut si extraordinaire , que Monsieur même , auprès duquel ils en avoient voulu faire leur cour , les en méfestoimoit. Le peu de bonne opinion qu'ils me donnerent d'eux par cette action , & la méchante foi que je trouvai

dans un homme dont ils étoient les Directeurs , acheva de me rebuter d'aller chez eux. Pour mieux expliquer l'affaire , je dois dire que cet homme me trompa dans l'affaire de Champigny , & j'appris que M<sup>rs</sup>. de St. Sulpice avoient fait faire des Prières publiques pour le gain du procès de M<sup>e</sup>. d'Aiguillon contre moi. Je ne pouvois pas douter que le même homme ne m'eût trompée de concert avec eux , par la suppression de certains papiers qui faisoient la décision très-avantageuse pour mon affaire. Outre ces premières raisons , ils se partialiserent si fort entre ma belle-mère & moi , qu'au-lieu de songer à nous raccommoder , ils acheverent de nous mettre mal ensemble. Toutes ces circonstances m'avoient donné de si justes sujets de me plaindre d'eux , que je ne pouvois plus garder l'esprit de paix qu'il faut avoir lorsqu'on va dans sa Paroisse. Dans ces troubles , sans me fier à moi-même , je voulus consulter des gens habiles pour me dire ce que j'avois à faire. M<sup>r</sup>. l'Archevêque de Rouen , qui l'est aujourd'hui de Paris , me dit que les Evêques étoient les Maîtres d'envoyer les gens dans quelle Paroisse ils vouloient : qu'outre cette raison il y avoit un procès entre St. Côme & St. Sulpice ; les premiers pré-

tendoient que le Luxembourg étoit de leur Paroisse, que je ne devois pas me servir de cette raison, parce que M<sup>rs</sup>. de St. Sulpice ayant plus de pouvoir que les autres, il étoit à croire qu'ils gagneroient leur procès, & que je retomberois dans le même cas. Ce Prélat est d'un grand savoir, auquel j'ai eu toute ma vie une grande confiance; je n'hésitai pas à suivre son conseil, j'écrivis à feu M<sup>r</sup>. l'Archevêque de Paris pour le prier de me nommer une Paroisse pour moi & pour mes Gens; que j'avois des raisons particulières pour ne plus aller à St. Sulpice. Sans attendre d'autres explications ni d'autres prières sur ce qu'il favoit bien que ce que je demandois étoit dans l'ordre, & lui dans le pouvoir d'envoyer les gens où il vouloit, il m'envoya un papier par lequel il me nommoit St. Severin pour moi, pour les gens que j'avois logés de mon côté dans le Luxembourg, & pour les Officiers qui seroient logés hors de ma maison, qui étoit une circonstance à laquelle je n'avois pas pensé. Depuis ce temps-là j'ai toujours continué à aller à St. Severin, où le Service se fait par de bonnes-gens, qui n'ont d'autres intrigues dans le cœur que celle de travailler au salut de leurs Paroissiens. Si je voulois citer des exemples de ce que

M<sup>r</sup>. de Paris avoit fait pour moi, je pourrois dire que je tiens de Beloy, que lorsque Monsieur vint loger au Luxembourg, M<sup>r</sup>. de Tours lui avoit dit qu'il pouvoit aller à St. Côme ou à St. Sulpice à son choix; que Monsieur avoit répondu que l'Eglise de Saint-Côme étoit trop petite, que ses gens la rempliroient, que ce n'étoit que par cette raison qu'il avoit choisi St. Sulpice. Il y a encore de pareilles permissions qui se donnent tous les jours à des gens qui n'ont pas les mêmes raisons de se plaindre de leurs Curés que j'en avois. Outre ce que je viens d'écrire, un jour de Procession du St. Sacrement, ils vinrent faire un Reposoir devant la porte du Luxembourg, quoiqu'ordinairement ils avoient été devant le Calvaire; ils crurent que ce seroit un préjugé pour eux contre St. Côme; ils le firent faire, & ne se contenterent pas de cela, ils répandirent un bruit que je voulois faire soulever le Peuple contre leur Procession. Leurs plaintes ou leurs imaginations visionnaires allèrent jusqu'à la Cour par le moyen de Madame. Je fus extrêmement surprise lorsque j'appris que le Maréchal d'Aumont, Gouverneur de Paris, avoit donné des ordres pour empêcher le prétendu désordre que je voulois faire

faire

faire faire ; cela me parut d'autant plus malicieux que nous venions de sortir de la guerre civile dans laquelle je m'étois trouvé engagée à cause de feu Monsieur. Ainsi ceux qui ont appris ce que M<sup>rs</sup>. de St. Sulpice m'ont fait n'ont pas été étonnés de mon procédé, ils ont même loué la résolution que j'avois prise de chercher une Paroisse où je ne dussé pas trouver des esprits capables de troubler ma conscience.

La digression, que les devoirs de ma Paroisse m'ont donné occasion de faire pour expliquer les raisons que j'avois eues de quitter celle de St. Sulpice, m'a ôté du cours de la relation que je faisois sur les plaisirs que l'on goûte à la campagne, lorsque l'on commence à se désabuser de ceux de la Cour. Il me souvient que les miens furent un peu modérés par un grand rhume que j'eus après être retournée de Forges à Eu, pendant lequel la Reine accoucha à huit mois, parce que la fièvre tierce qu'elle avoit avec de très-grands accès lui avancerent ses couches. J'aime ma santé, & mon rhume continuoit, je ne voulus pas me mettre en chemin, croyant que cela me feroit mal. La fièvre continue la prit, & la mit en un état qu'on lui donna notre Seigneur. Cette nouvelle

m'allarma, je partis pour aller auprès d'elle, & j'arrivai vers les Fêtes de Noël. Il me souvient que la Reine mere venoit des Théâtins de la neuvaine qu'on y fait avant Noël; qu'elle ne vouloit pas qu'on parlât haut dans la chambre de la Reine, où l'on se disoit aussi tout-bas le cancer dont elle est morte. Je n'en fus pas surprise, parce qu'on m'avoit mandé qu'elle en étoit menacée; elle me fit mille amitiés, & me témoigna qu'elle avoit eu beaucoup d'impatience de me voir. Elle me fit la relation de la maladie de la Reine, qui croyoit être bien malade, quoiqu'elle se portoit beaucoup mieux, qu'elle craignoit la mort; & m'ajouta: C'est moi qui la devrois appréhender par le mal que j'ai, & me demanda si je n'en avois pas oui parler. Je lui dis que non: Elle me le conta, je lui répondis que ce ne seroit peut-être rien.

Monsieur me conta la peine que l'on avoit eue sur la maladie de la Reine, & le monde qu'il y avoit lorsqu'on lui avoit porté notre Seigneur; comment Monsieur l'Abbé de Gordes, son Premier Aumônier, à présent Evêque de Langres, s'étoit évanoui d'affliction, que M<sup>r</sup>. le Prince & tout le monde en avoient ri; que la Reine s'en étoit fâchée, & que l'enfant

dont elle avoit accouché ressembloit à un petit nain ; que M<sup>r</sup>. de Beaufort avoit amené des Pays étrangers un petit Maure qu'elle avoit toujours avec elle ; qu'il étoit bien fait dans son espece de nain & de Maure ; que cette fille n'étoit pas en état de pouvoir vivre , que je n'en parlasse pas à la Reine. Lorsqu'elle commença à se mieux porter, j'allois tous les jours au Louvre ; elle me conta que M<sup>le</sup>. de Bregy étoit entrée dans sa chambre toute parfumée ; que cela lui avoit donné des vapeurs qui lui avoient fait perdre la parole ; qu'elle avoit toujours fait signe qu'on ne la saignât pas au pied comme l'on avoit fait ; que dans la même erreur on lui avoit donné l'émétique un peu brusquement ; qu'heureusement tout avoit réussi. Elle conta comme on avoit ri , & le dépit que cela lui avoit fait , & qu'elle avoit toujours senti qu'elle n'étoit pas dans l'état qu'on la croyoit ; que la Reine mere lui avoit proposé de communier ; qu'elle n'avoit pas voulu lui dire que non. Elle me dit aussi qu'elle avoit été fâchée de voir Madame ajustée avec mille rubans jaunes , & coëffée comme si elle étoit allée au bal ; qu'elle croyoit qu'une coëffe baissée avec un habit modeste lui seroit mieux convenu , & qu'elle y auroit été

de cette façon plus respectueusement pour elle. Dans ce temps-là l'on ne parloit que d'une comete que l'on voyoit, je la vis la nuit de Noël au retour de la Messe des Carmes. La Reine mere alla passer les Fêtes au Val-de-Grace, j'y allois faire ma cour, je m'y trouvai un jour qu'on l'alloit panser, elle craignoit de faire voir son mal : Mademoiselle de Vieux-Pont, parente de M<sup>e</sup>. de Fleix, dit à tout le monde de fortir; aussi je m'en allai comme les autres. L'on blâmoit extrêmement M<sup>r</sup>. Vallot, premier Médecin du Roi, d'avoir fait ouvrir le cancer, parce que cette sorte de mal devient mortel tout aussi-tôt qu'on le met en suppuration : ainsi lorsque l'on en est malade, le meilleur remede qu'on y puisse faire, est celui de n'en faire aucun. Sur la fin la Reine mere ne savoit où trouver de bons remedes, elle se mit entre les mains du Curé de Vanvres en Beaussé, qu'on assuroit être très-habile sur ces sortes de maux, & l'on disoit même qu'il avoit fait vivre très-long-temps des femmes qui étoient en plus méchant état & plus dangereux que n'étoit la Reine.

La mort de Monsieur n'avoit pas fini mes affaires avec Madame ni avec les Tuteurs de mes sœurs, parce que mon pere



avoit laissé des dettes, & peu de bien pour les payer; & je n'en trouvois pas assez pour n'avoir pas besoin de celui que je pourrois laisser à mes sœurs. Je voulus bien renoncer à tout ce que j'aurois pu prétendre, & me tenir aux droits de ma mere, qui me donnerent de grands démêlés par le peu d'envie qu'on avoit de rendre mon bien. Tout cela ne se passa pas sans beaucoup d'émotion entre Madame & moi, & souvent ses gens-d'affaires & les miens se moquoient de nous deux, & nous donnions beaucoup de matière d'entretien à tout le monde sans nous en appercevoir.

La Cour alla à St. Germain, & faisoit souvent des voyages à Versailles. Madame s'y blessa, & y accoucha d'une fille qui étoit morte il y avoit déjà dix ou douze jours, elle étoit presque pourrie; ce fut une femme de Saint-Cloud qui la servit, l'on n'eut pas le temps d'aller à Paris en chercher une. On éveilla le Roi, l'on fit chercher le Curé de Versailles, pour voir si cette fille étoit en état d'être baptisée; Madame de Thianges lui dit de prendre garde à ce qu'il feroit, qu'on ne refusoit jamais le baptême aux enfants de cette qualité. Monsieur, à la persuasion de l'Evêque de Valence, vouloit qu'on l'enterrât

à St. Denis. J'étois à Paris, j'allai droit à Versailles pour rendre ma visite à Madame : dès le même soir Monsieur alla coucher à St. Germain, où je trouvai la Reine affligée de ce que cette fille n'avoit pas été baptisée, & blâmoit Madame d'en être cause par toutes les courses qu'elle avoit faites sans songer qu'elle étoit grosse. Madame disoit qu'elle ne s'étoit blessée que de l'inquiétude qu'elle avoit eue que le Duc d'Yorck n'eût été tué, parce qu'on lui avoit parlé d'une bataille qu'il venoit de donner sur mer, sans lui dire s'il en étoit revenu. On laissa Madame dès le même jour de ses couches, parce que la Reine mere d'Angleterre arrivoit, & qu'on vouloit lui laisser le logement de Versailles. Elle venoit de voir son fils; le Roi alla au-devant d'elle jusqu'à Pontoise dans l'Abbaye de Saint-Martin, dont Edme de Montaigu étoit Abbé. La Reine mere d'Angleterre, arrivée comme je le viens de dire, ne paroissoit pas satisfaite de la beauté de sa belle-fille; elle étoit charmée de sa piété, & disoit qu'elle n'avoit jamais tant vu prier Dieu ni de si bonne foi qu'elle le faisoit.

Je ne fus pas long-temps à la Cour, parce que la saison de prendre les eaux de Forges venoit. Je m'y en allai, j'avois déjà

commencé à boire, qu'il vint un Courier m'avertir que la Reine mere se mouroit. Je partis en relais de carrosse, j'arrivai à dix heures du soir à Pontoise, où l'Assemblée du Clergé se tenoit : j'y trouvai M<sup>r</sup>. l'Archevêque de Paris, qui l'étoit en ce temps-là de Rouen, qui me dit que la Reine mere se portoit mieux. Je m'en allai coucher aux Carmélites, le lendemain j'allai dîner à St. Germain, où le Roi, la Reine & la Reine mere me témoignèrent mille amitiés sur l'empressement avec lequel j'étois venue. Je vis que la maladie n'étoit plus dangereuse, je m'en retournai continuer de prendre les eaux avec la même diligence que j'étois partie; j'avois vu le mal de la Reine, qui m'avoit paru hideux. Après que mes eaux furent achevées, j'allai me reposer quatre ou cinq jours à Eu, & après cela je m'en allai à Paris, où j'achevai d'accommoder mes affaires avec ma belle-mere. Le Roi s'en mêla, l'on me fit prendre la moitié du Luxembourg, des rentes, & quelques petits Domaines; le tout faisoit ensemble cinquante mille livres de rente, qu'on me donna pour mes quatre cents mille écus. Ils tournerent cela de maniere que le Luxembourg ne pouvoit jamais être vendu, & par-là il devoit un jour retourner au

Roi. Il me fallut contenter de ce qu'on voulut, on m'apporta le contrat à signer, après que ma belle-mère l'eut signé. Je vis qu'elle n'avoit mis que Marguerite de Lorraine, ce qui ne se faisoit pas par les femmes des Fils de France, qui signent comme leurs maris rien que le nom de baptême. Je pris la plume, & je signai au-dessus. M<sup>r</sup>. Colbert, qui étoit présent, me dit : Vous signez devant Madame ? Je lui dis : Quand elle signera comme femme de mon père, je mettrai mon seing à la seconde place ; mais comme sœur de Monsieur de Lorraine, j'irai toujours devant elle. Je crois qu'elle s'étoit imaginée que je lui passerois cela, ou que je n'y prendrois pas garde : on en parla fort le soir chez la Reine, le Roi dit que j'avois eu raison, & l'on fit un autre contrat dont elle fut très-fâchée. Dans le temps que l'on délogea de la moitié du Luxembourg, que je devois occuper, pour ne me pas trouver dans ce déménagement, je m'en allai à Saint Fargeau : Madame fit sortir du côté qui lui demouroit, Beloy, qui étoit Capitaine des Gardes de feu Monsieur, & St. Remy son premier Maître-d'Hôtel. Ce sont d'honnêtes gens que j'aimois, je leur donnai du logement de mon côté.

Lorsque je fus de retour de St. Fargeau,

l'on alla faire un voyage à Villers-Cotterets, où toutes les femmes furent toujours magnifiquement habillées en juste-au-corps, & allerent à la chasse tous les jours, & tous les soirs on y dançoit ou l'on y avoit la Comédie. La Reine mere ne vint pas avec nous, parce que son mal étoit augmenté; ce qui l'avoit même obligée de se mettre entre les mains d'un Médecin de Bar-le-Duc, nommé Halliot, qui prétendoit avoir un remède infailible pour guérir toutes sortes de cancers. Deux jours après notre retour de Villers-Cotterets, l'on reçut la nouvelle de la mort du Roi d'Espagne, dont les Reines furent extrêmement affligées; nous prîmes le plus grand deuil du monde. Quelque temps après, la Reine mere se trouva tous les jours plus incommodée, l'on nous dit qu'elle s'étoit évanouie en allant d'un lit à un autre; que ses femmes n'avoient pas eu la force de la porter, que l'on avoit appelé quelqu'un, que M<sup>r</sup>. de Créquy s'étoit trouvé-là, & l'avoit rapportée dans son lit. Il nous dit qu'il avoit eu une sensible douleur lorsqu'il l'avoit vue dans l'état où elle étoit, & qu'il avoit jugé par la puanteur de son mal, qu'elle ne pouvoit pas durer long-temps; que cette méchante odeur avoit failli à le faire évanouir. J'allai

l'après-dîner de ce jour-là à l'Abbaye de Saint-Antoine avec la Reine, parce qu'il y avoit une dévotion. Lorsque nous fûmes de retour, on nous dit que la Reine mere avoit reposé, nous la trouvâmes cependant bien mal, & cette même nuit-là elle communia sur les quatre heures. Quoiqu'elle tint toujours dans ses mains un éventail de peau d'Espagne, cela n'empêchoit pas que l'on ne sentît sa playe jusqu'à faire manquer le cœur; pour moi, lorsque je revenois de la voir panser, je ne pouvois manger. Le lundi elle fut encore plus mal; l'on marchanda si on lui diroit l'état où elle étoit, l'on voyoit sa fin assurée & bien prochaine. L'Archevêque d'Auch lui dit : Madame, votre mal empire, on vous croit en danger; elle entendit ce langage, & reçut ce discours avec des sentimens très-chrétiens. L'on fit descendre la châsse de Sainte Genevieve, le Roi nous avoit toutes consultées, savoir s'il le feroit : je lui dis qu'il ne falloit pas mettre les miracles à tous les jours, que le mal de la Reine étoit d'une nature à ne pouvoir guérir, à moins que Dieu n'en voulût faire un visible, que nous n'étions plus dans le temps qu'il les accordoit par des considérations humaines, que nous n'étions pas assez gens-

de-bien pour nous attirer sa bénédiction. Il me répondit qu'il étoit de mon sentiment, que tout le monde lui conseilloit de le faire, qu'on l'avoit assuré que c'étoit l'usage; & sans qu'il eût rien décidé, j'appris le lendemain qu'on l'alloit descendre. J'y courus, & l'après-dîner j'y retournai pour voir toutes les Processions qui y venoient des Paroisses voisines & des Couvents. Je m'en allai au sortir de Sainte Genevieve au Salut à Saint-Severin, où le Saint Sacrement étoit exposé pour prier Dieu pour la Reine. Après le Salut, je m'en allai au Louvre, où l'on me dit qu'elle étoit encore plus mal que lorsque je l'avois quittée. On la pansa, ce qui me donna la curiosité de m'approcher; de la Lunée qui étoit un habile homme, me dit, sa playe est sechée, c'est une femme morte. Je vis que personne ne le disoit au Roi, je lui dis : Sire, cela va mal, Votre Majesté devoit commander à ses Médecins & Chirurgiens de lui dire la vérité, afin que l'on songeât à lui faire recevoir ses Sacrements. Le Roi suivit mon conseil, & leur donna ordre de ne la pas flatter. Ils lui répondirent que puisqu'il leur commandoit de ne lui pas cacher son état, elle pouvoit mourir dans un moment, & qu'il n'y avoit plus rien à es-

pérer. Le Roi appella Monsieur d'Auch & Monsieur de Montaignu, & leur dit qu'il falloit dire à la Reine de songer à la mort. Le dernier lui dit : Ah, Sire, elle est dans son redoublement, & si on lui dit cela, on la fera mourir. Le Roi se récria : Vous voulez donc qu'elle meure sans Sacrements après une maladie de six mois ; cela ne me fera pas reproché, il n'est pas temps dans l'état où elle est d'avoir de la complaisance. Tout le monde demeura d'accord qu'il avoit raison, & après avoir donné ordre à M<sup>r</sup>. d'Auch de lui annoncer la mort, il le fit, & lui dit qu'elle n'avoit plus que peu de moments à vivre. Elle reçut cette nouvelle avec une force & une tranquillité chrétiennes, & avec une si vive crainte de la mort, que l'un & l'autre état me surprirent. Elle demanda son Confesseur, & nous dit : Retirez-vous, je n'ai plus besoin ni affaire de rien que de songer à Dieu. Le Roi, la Reine, Monsieur, Madame, & moi, nous allâmes dans son cabinet, pendant que l'on apporta notre Seigneur ; & pour n'y pas demeurer inutiles, on résolut comment l'on porteroit le deuil. L'on parla des autres affaires qu'il y avoit à régler, & du partage du logement de St. Germain, que le Roi partiroit pour



aller à Versailles dès le moment qu'elle seroit morte, que Monsieur iroit à Saint-Cloud, & que je demeurerois pour ordonner ce qui seroit nécessaire. Je suppliai le Roi de me donner le moins d'emploi qu'il pourroit auprès de son corps, parce que j'étois très-peureuse. Il me dit que j'en serois la maîtresse. Il commanda lui-même les carrosses, & ordonna de tout.

Lorsqu'on nous dit qu'on portoit Notre-Seigneur, nous allâmes dans la cour au-devant : Monsieur d'Auch l'avoit été chercher à la Paroisse, il y avoit un monde infini dans la chambre, le Roi & Monsieur tinrent la nape lorsque la Reine communia ; après qu'elle eut reçu Notre-Seigneur, elle appella le Roi & la Reine, Monsieur & Madame, l'un après l'autre ; & après avoir parlé à chacun en particulier, elle demanda le Roi & la Reine ensemble, & ensuite fit de même de Monsieur & de Madame. Cela dura peu ; je fus fort étonnée qu'elle ne dît rien à M<sup>r</sup>. le Prince ni à moi qui étions présents. Le Roi alla reconduire le St. Sacrement jusqu'à la Paroisse, pour moi je n'allai que dans la cour. M<sup>r</sup>. d'Auch revint se mettre auprès de la Reine, d'où il ne sortit point jusqu'à sa mort avec Montai-

gu ; jamais je n'ai entendu Prélat si bien dire ni parler de Dieu avec tant de zele , de capacité & de piété.

L'on envoya chercher l'Extrême-Onction que l'on porta dans l'Oratoire de la Reine mere par une porte de derriere : elle la demanda , & dit que les pieds lui froidissoient : on lui répondit que rien ne pressoit. Elle répliqua : Je crois que l'on n'aura pas loin à l'aller chercher , parce que j'ai entendu ouvrir la porte de mon Oratoire ; on la lui donna. J'avoue que lorsque je vis sortir ces beaux & grands flambeaux de crystal , dont elle avoit paré son Oratoire avec tant de diamants , & une croix que la Reine ma grand'mere avoit fait faire avec tant de soin , je dis encore une fois que j'avoue que je fis des réflexions qu'il me seroit utile que j'eusse toujours présentes dans mon esprit , pour connoître l'abus de cette vie , & pour penser plus sérieusement que je ne fais à une autre qui ne finira jamais. Elle reçut ce dernier Sacrement avec une dévotion qui ne peut s'exprimer. Nous conservons nos bonnes & nos méchantes habitudes jusqu'à la mort , j'en vis une preuve lorsqu'on lui mit les Saintes-Huiles aux oreilles. Elle dit : Ah , M<sup>e</sup>. de Fleix , levez bien mes cornettes , de peur que ces ..

Huiles n'y touchent, parce qu'elles fentiroient mauvais : ainſi elle porta l'aversion du mal-propre juſqu'à la fin de ſa vie, parce qu'elle étoit naturellement extrêmement propre. Monsieur lui baiſa les pieds ; pour moi quelque envie que j'euffe de le faire, je n'en eus pas la force. Un moment après, elle demanda quelques beſoins, on cria tout haut, le Roi crut qu'on diſoit qu'elle ſe mouroit, il tomba ſur M<sup>lle</sup>. d'Elbœuf & ſur moi preſque évanoui ; nous l'ôtâmes de la ruelle, M<sup>r</sup>. le Prince & M<sup>r</sup>. de Créqui le menerent dans le cabinet, il étouffoit, je lui jettai de l'eau ſur le viſage, je vis qu'il ne revenoit point, je m'avifai de le déboutonner. L'on fut auprès de la Reine depuis dix heures & demie du ſoir juſqu'à ſix heures & demie du matin : l'on empêcha le Roi d'y revenir : j'avois une peine mortelle de voir qu'un monde infini de toutes fortes de gens la venoient voir, & ſuccédoient les uns aux autres ſans diſcontinuer.

Après minuit on commença à dire des meſſes dans un Oratoire auprès d'elle ; à quatre heures elle voulut qu'on en dît une de la Paſſion, je l'entendis, & la regardois de temps-en-temps parce qu'elle l'entendoit par la porte qui donnoit ſur l'ar-

tel. A cinq heures on lui donna un bouillon ; elle le prit comme une personne qui avoit grand besoin de nourriture. Monsieur Seguin fut contraint de lui dire de l'avaler plus doucement , elle lui répondit qu'elle le trouvoit bon , & qu'il falloit se soutenir autant qu'on le pouvoit. M<sup>e</sup>. de Beauvais , sa premiere Femme-de-chambre , lui vint dire le soir , comme on lui annonçoit qu'elle n'avoit plus rien à espérer , qu'un Astrologue avoit dit que si elle passoit le mardi , elle ne mourroit. pas Elle se souvint de cette prédiction , & demandoit souvent quelle heure il étoit ; il sembloit que ce souvenir lui donnoit quelque espérance , & qu'elle avoit une très-grande impatience que minuit fût passé. Le Roi entendit la messe à six heures , j'entendis sonner la grosse cloche de Notre-Dame. Comme on ne le fait jamais que dans de grandes occasions , je dis : L'on croit la Reine morte ; un moment après , Monsieur fit un grand cri , le Médecin entra , le Roi lui dit : Elle est donc morte ? Il lui dit : Oui, Sire ; Il se mit à pleurer comme un homme pénétré de douleur. M<sup>e</sup>. de Fleix porta ses clefs au Roi , l'on alla dans son cabinet chercher son testament , qui fut lu devant toute la parenté , à la réserve de

Monfieur, qui ne voulut pas y demeurer. Après que M<sup>r</sup>. le Tellier eut achevé la lecture, le Roi monta en carrosse pour s'en aller, & je m'en allai chez moi me coucher.

Le lendemain & les deux jours suivans, je fus extrêmement visitée de toutes les Dames qui alloient à Saint-Germain avec leurs mantes, elles vinrent chez moi avec le même habit. J'allai conduire le cœur au Val-de-Grace, qui étoit porté par M<sup>r</sup>. d'Auch, qui se mit dans le carrosse du corps à la bonne place : M<sup>e</sup>. de Longueville & la Princesse de Carignan étoient avec moi, je ne voulus pas me mettre auprès de M<sup>r</sup>. d'Auch qui étoit ma place naturelle, je la fis occuper par M<sup>e</sup>. de Longueville, comme la plus dévote. Le lendemain j'allai dîner à St. Germain, pour recevoir les ordres du Roi pour conduire le corps à St. Denis; il étoit au Conseil, où j'allai lui parler devant les Ministres: j'avois M<sup>e</sup>. de Montauzier avec moi. Après qu'il m'eut expliqué de quelle maniere il vouloit que le tout s'exécût, je lui dis: S'il arrive des disputes entre les carrosses des Princesses étrangères & ceux des Duchesses, comment en devrai-je user? Il me répondit: Comme on a accoutumé. M<sup>e</sup>. de Montauzier lui repartit, que cela

n'avoit jamais été décidé , qu'il seroit mieux que les uns ni les autres n'en menassent pas ; le Roi décida que cela se fit de cette maniere. Les Princesses, qui prétendoient l'emporter sur les Duchesses, furent mortifiées de ce règlement. Ma sœur & Mesdames les Princesses du Sang se mirent dans les carrosses du Roi ou de la Reine. Je me mis dans celui de la Reine mere , j'avois avec moi ses Dames-d'honneur & d'atour, Mademoiselle de Guise , Madame la Princesse de Bade, Mesdames les Duchesses d'Epemon, de Sully & de Chaulnes ; les autres Princesses du Sang avoient choisi d'autres Duchesses. Lorsqu'on eut chanté le *Libera*, on partit du Louvre sur les sept heures du soir, après avoir mis le corps sur le chariot. Je ne parlerai pas de l'ordre de la marche, parce que cela est imprimé en beaucoup d'endroits. Nous arrivâmes à onze heures, nous en fûmes plus d'une & demi à attendre le corps dans l'Eglise, parce qu'il n'étoit pas arrivé, à cause de l'embarras que fit la procession des Religieux de l'Abbaye, qui étoient sortis de St. Denis pour aller au-devant ; & une harangue que M<sup>r</sup>. d'Auch fit sur la porte de l'Eglise, & la réponse du Pere-Prieur, me donnerent une grande langueur, & me firent souffrir

un froid mortel. Nous ne sortîmes de l'Eglise qu'à deux heures. L'on fit un service à St. Denis & à Notre-Dame avec les cérémonies ordinaires ; Messieurs de Matignon & de Gamaches , Chevaliers du Saint-Esprit , portoient ma queue. Si je me voulois embarquer à faire le détail de cette cérémonie , j'en dirois trop , & je me deviendrois ennuyeuse à moi-même.

Lorsque la Reine mere fut morte , chacun retourna à la Cour , Monsieur & Madame furent les premiers. Jusques-là le Roi avoit gardé quelques mesures de secret sur son amour pour la Valliere , il ne vouloit point donner de chagrin à la Reine mere ; lorsqu'il fut hors de cette appréhension , cette affaire devint publique.

Dans ce temps-là , la Reine n'avoit que six Dames , dont Madame de Montespan en étoit une ; le nombre en fut bientôt augmenté , le Roi aime tout ce qui va à la grandeur. Nous allions souvent à Versailles , personne n'y pouvoit suivre le Roi sans son ordre ; cette sorte de distinction intriguoit toute la Cour , chacun la vouloit avoir , ma sœur faisoit là-dessus des tentatives qui ne lui réussirent que rarement. M<sup>e</sup>. de Poussé , dont j'ai déjà parlé , prit auprès d'elle une fille qu'elle avoit en Religion. M<sup>e</sup>. de Choisy ne parloit

que de la beauté de cette Demoiselle, qui n'avoit rien, à mon gré, de beau, qu'une grande jeunesse, & avec cela, un air de campagnarde. Il me souvient que je dis un jour au Roi, qu'il verroit avec ma sœur une jeune Demoiselle bien faite. Il me répondit qu'il me remercioit de l'avoir averti, parce qu'il s'appuyeroit contre la muraille, & qu'on lui avoit voulu persuader qu'il ne la pourroit voir sans s'évanouir. Cette maniere de raillerie me fit connoître qu'on lui avoit parlé de cette fille chez la Valliere, chez laquelle M<sup>e</sup>. de Montespan commençoit à aller. Elle a beaucoup d'esprit, elle l'a agréable, elle s'attache dans les conversations à railler sur ce qui peut lui être utile, ou qui doit divertir les gens à qui elle veut plaire. Ainsi elle ne perdit pas l'occasion de prévenir le Roi sur cette jeune Demoiselle. La Valliere, qui avoit besoin de ces sortes de secours pour l'amuser, étoit ravie qu'elle allât chez elle. Dans ce temps-là elle auroit regardé comme un malheur le projet que M<sup>e</sup>. de Montespan avoit dans la tête de travailler à se bien établir dans l'esprit du Roi, afin de la détruire. Il est à croire que dans celui où elle se trouve, elle doit bénir Dieu de l'avoir tirée d'un état qu'elle concevoit autant heu-



reux , qu'elle le doit considérer à présent pernicieux.

Ma sœur alla à St. Germain , où M<sup>lle</sup>. de Poussin n'eut pas beaucoup d'admirateurs sur sa beauté. Je l'appris par une lettre de M<sup>e</sup>. de Choisy , que je trouvai sur la table de ma sœur comme j'allois lui rendre une visite : elle appelloit cette fille son ange , & lui disoit que les Dames l'avoient trouvé bien faite , que les Messieurs n'en avoient pas été charmés. Ma sœur ne put réussir par le savoir-faire de M<sup>e</sup>. de Choisy , à obtenir la permission d'aller à Versailles. Un jour de plaisirs que l'on y devoit faire , elle me pria d'en parler au Roi. Je le fis ; il me refusa : Je le pressai extrêmement , il me l'accorda , à condition que je ne l'en prierois plus. J'eus matiere de me repentir de l'avoir fait , & je n'eus garde de le faire une seconde fois ; elle alla dire au Roi quelques discours qui avoient été faits dans le carrosse de la Reine , & avoit si bien fait qu'elle avoit brouillé Madame avec elle. Le Roi m'en parla , parce que c'étoit lui qui avoit empêché que la Reine ne lût une Comédie qui faisoit le sujet de son chagrin ; elle avoit vu par une terrasse qu'on la lisoit sans elle ; M<sup>e</sup>. de Montauzier & moi nous fîmes tout ce que nous pûmes

pour empêcher la Reine de se fâcher. Ma sœur faisoit sa relation au Roi dans un endroit particulier, où l'on apprêtoit la collation ; j'entendis qu'elle lui disoit que c'étoit moi qui avois aigri la Reine contre Madame. Je m'approchai, je la pris par le bras, & dis au Roi qu'elle ne lui disoit pas vrai. L'affaire fut éclaircie, & je vis bien que cette conduite avoit été inspirée à ma sœur par M<sup>e</sup>. de Choisy. M<sup>e</sup>. de Montauzier, qui avoit été témoin de ma conduite, en rendit compte au Roi. Il me dit : Vous avez voulu qu'elle vînt, vous en voilà récompensée. La Reine, qui fut l'affaire, vouloit qu'on la renvoyât ; je la suppliai de ne le pas faire : elle demeura & parut fort honteuse, par les pardons qu'elle fut obligée de me venir demander ; elle fut bannie des promenades de la Reine. Les voyages de Versailles finirent par un que la Cour alla faire à Fontainebleau, où je n'allai pas parce que j'avois des affaires à Paris.

J'étois à St. Germain lorsque M<sup>e</sup>. de Vendôme y amena M<sup>lle</sup>. de Nemours prendre congé du Roi pour s'en aller en Savoye, où elle la conduisoit. Ce mariage ne soutenoit pas la grandeur de cette Maison, qui avoit toujours épousé des filles, des sœurs, ou des petites-filles de Rois.

M<sup>r</sup>. de Laon, à présent Cardinal d'Etrées, cousin germain de M<sup>e</sup>. de Vendôme, avoit fait ce mariage, sans faire aucune réflexion qu'il avoit déjà marié M<sup>lle</sup>. de Nemours avec le Prince Charles, ainsi que je l'ai dit. Il l'avoit toujours soutenu bon, jusqu'au moment qu'il vouloit travailler à conclure celui de Savoye; il accommodoit toujours les affaires selon qu'elles lui étoient bonnes. Il en a usé de même à l'égard de la Reine de Portugal, qui étoit M<sup>lle</sup>. d'Aumale; il la maria avec le Roi; le mariage consommé, elle écrivit à toutes ses amies combien elle avoit raison d'être satisfaite, qu'elle avoit épousé le plus honnête-homme du monde, que rien ne manqueroit à son bonheur lorsqu'elle auroit un enfant, qu'elle espéroit d'en avoir bientôt. J'ai vu tout ce que je viens de dire dans une lettre qu'elle avoit écrite à M<sup>e</sup>. de Béthune, qui la lut à la Reine en ma présence, & deux ans après M<sup>r</sup>. le Cardinal d'Etrées voulut qu'elle ne fût pas mariée, & il lui négocia le mariage du Prince de Portugal, fit reléguer le Roi son frere dans une Île, & dit que sa vie n'étoit pas en sûreté: ainsi elle est dans le cas d'avoir deux maris, & dans celui d'avoir épousé les deux freres. M<sup>r</sup>. d'Etrées peut avoir à se faire ce genre de reproche,

& avoir quelque crainte d'être parvenu au chapeau de Cardinal par cette voie, lui qui, par sa capacité grande & ample, par sa qualité, & par beaucoup d'autres raisons, auroit pu venir à cette dignité fans aucun secours que celui de son mérite. Il doit avoir quelque douleur que des considérations humaines lui aient fait approuver ce qui ne se peut pas faire qu'il ne condamne dans le secret de sa conscience ; elle a eu une fille de ce dernier mari, qui est fort débauché, à ce que tout le monde dit. Il y a pourtant espérance qu'elle en demeurera à celui-ci : si la raison du dérèglement étoit suffisante pour rompre un mariage, elle ne pourroit pas quitter son mari & épouser un troisieme frere, puisqu'il n'y en a plus en Portugal que le Roi & celui qui est son mari.

Dans ce temps-là le Roi s'occupoit, comme il a toujours fait, des affaires qui regardoient la guerre ; il fit aller des troupes camper à Fontainebleau dans le temps qu'il y étoit avec toute la Cour, & il nous faisoit voir par la discipline & par le service qu'il leur faisoit faire, qu'il ne vouloit pas demeurer inutile ni les laisser oisives, ainsi que nous en avons vu, & que nous en voyons encore des effets. Il avoit remarqué qu'entre  
toutes

ses troupes celles des Dragons l'avoient servi plus utilement, & avoit pris le Régiment qui étoit sous le nom de la Ferté, pour le mettre sous celui du Régiment du Roi. Il avoit intention de le rendre encore meilleur qu'il n'avoit été. Il avoit voulu prendre un homme de mérite & de qualité pour le mettre à la tête; M<sup>r</sup>. le Cardinal lui avoit voulu donner son neveu pour cela; il voulut de son chef aller prendre le Marquis de Peguillin, qui étoit Capitaine dans le Régiment de Grammont son oncle, dans lequel il avoit fait des actions extraordinaires; de maniere que le Roi trouva dans sa personne un homme de la premiere qualité de France, d'une valeur infinie, & qui en avoit donné des marques dans des occasions où sa tête avoit autant de part que son courage. Lorsqu'il fut dans les Dragons, il les rendit encore plus redoutables qu'ils n'avoient jamais été, par des actions qui surprenoient les Généraux d'Armées sous les ordres desquels il servoit, parce qu'ils voyoient qu'il les comptoit pour rien, tant il se sentoit un courage au-dessus de ce qu'il venoit de faire. M<sup>r</sup>. de Turenne en donna une marque publique, il le choisit pour commander dans Furnes, qui étoit une place ou-

verte de tous côtés , & au milieu des Ennemis. Cela lui attira une telle envie , que celui qui commandoit le Régiment de la Marine se sentit blessé de ce que M<sup>r</sup>. de Turenne ne lui avoit pas confié la garde de ce poste , & il voulut faire difficulté de lui obéir. M<sup>r</sup>. de Peguillin ne consulta que le service du Roi , il lui fit connoître qu'il n'avoit pas demandé à commander à sa place , ni pensé à lui faire aucune injustice , qu'il devoit songer à lui obéir , ou qu'il le mettroit en état de le devoir faire. L'autre continua dans sa première difficulté , il le fit arrêter prisonnier , & tous ceux qui voulurent murmurer. Cette résolution & cette conduite qui n'est pas ordinaire à un jeune homme de 18 ans, plut extrêmement au Roi , ses amis en furent pénétrés , & ceux qui étoient jaloux de son mérite ne pouvoient pas se défendre de l'admirer. J'ai oui parler de ce fait plusieurs fois ; j'ai voulu expliquer les raisons que le Roi avoit eues de rendre les Dragons de bonnes troupes , parce que je dois être naturellement portée à justifier le bon goût qu'il a , & le bon choix qu'il fait faire des gens & de tout.

Cela m'a insensiblement fait sortir du campement de Fontainebleau, dans lequel

je vais rentrer, pour expliquer que la Maison du Roi, les Régiments des Gardes Françoises & Suisses, étoient campés auprès de Moret, où nous les allions voir tous les jours. Les Dragons avoient un camp séparé; ils n'étoient pas moins distingués dans la paix, que par leurs actions dans la guerre; leur maniere d'habillement avec leurs bonnets, marquoit une espèce de bravoure dans cette troupe, qui ne se voit pas dans les autres. Un jour le Roi les voulut faire voir aux Dames, il les fit venir camper entre le Mail & le Parc; on admira l'adresse avec laquelle cette troupe faisoit l'exercice, & personne n'étoit surpris d'entendre parler des actions qu'elle avoit faites pendant la guerre. Leur Colonel parut avec un air qui le distinguoit autant des autres Officiers, qu'il avoit fait dans les occasions où ils ne pouvoient l'imiter qu'avec peine. Je parle de ce brave & de ces Officiers, ainsi que je l'apprenois, & comme tout le monde le disoit dans ce temps-là. Dans celui-ci l'on ne seroit pas surpris de m'en entendre dire du bien, puisque celui que tout le monde m'en a dit, & celui que je lui ai connu, m'ont donné des sentiments d'estime pour lui qui ne lui sont pas désavantageux. Per-

dant le camp de Moret , le Roi alloit visiter les troupes tous les jours ; un entre autres il mit pied-à-terre , & entra dans la tente de M<sup>r</sup>. de Peguillin qu'il trouva magnifiquement meublée. Tout auffi-tôt qu'il fut dedans , il fit monter la garde par les Dragons devant la porte de fa tente : ce qui parut nouveau , parce que le Régiment des Gardes qui n'étoit pas loin doit toujours garder le Roi. Celui qui avoit donné cet ordre , étoit extraordinaire en tout ; ce qui auroit paru une entreprise dans un autre , devint pour lui une action naturelle pour tout le monde : pour moi , qui le trouvois un homme de bon esprit , j'aurois dès ce temps-là aimé à lui parler , tant la réputation d'honnête-homme & d'homme fingulier me touche. Il étoit particulier , il se communiquoit à peu de gens ; je favois plus de nouvelles de ce que je viens d'écrire par autrui que par moi-même ; & c'est de cette manière que j'appris que lorsque la guerre fut déclarée contre l'Efpagne , après le fiegé de Lille , où M<sup>r</sup>. de Peguillin , selon fon ordinaire , se comporta d'une manière furprenante , le Roi augmenta les Dragons de deux Régiments , & créa exprès la Charge de Colonel-Général pour la lui donner.



J'allai à Forges prendre mes eaux, comme j'avois accoutumé de faire toutes les années ; & après les avoir achevées, j'allai à Eu, où je séjournai quelques jours, pendant lesquels je fis le mariage de M<sup>lle</sup>. de Prie avec M<sup>r</sup>. de Gouffreville qui étoit un Gentilhomme jeune & riche : elle étoit vieille & pauvre, & de grande qualité. Mademoiselle de Vandy devenue plus paresseuse depuis que j'eus pris M<sup>lle</sup>. de Prie, je fus obligée de prendre des filles. On me proposa deux sœurs de la Maison de Créquy, qui étoient fort pauvres, que l'on m'amena ; je les trouvai à ma fantaisie : l'une étoit fort grasse, & l'autre fort maigre, elles avoient l'air de Demoiselles de campagne, je les menai à Paris avec moi, & ne les montrai point que je ne fusse de retour de Berry, où j'allai après avoir demeuré 15 jours à Paris, d'où je faisois ma cour à Vincennes où le Roi étoit. J'aurois mieux fait de ne pas faire ce voyage ; ceux qui faisoient mes affaires, m'avoient conseillé d'aller moi-même dans mes terres pour la vente des bois qui étoient très-considérables ; au lieu de me faire une bonne affaire, ils m'embarquerent dans une très-mauvaise. Les affaires que j'eus à Argenton m'y

fîrent séjourner 10 ou 12 jours; delà j'allai chez M<sup>r</sup>. de St. Germain-Beaupré, où je fis la plus grande chere du monde, surtout en poissons d'une grosseur monstrueuse, que l'on prend dans les fossés qui sont très-beaux, aussi-bien que la maison qui a un air de grandeur. On donne à manger aux poissons d'une maniere extraordinaire, on sonne une cloche, & ils viennent tous : cela me parut assez singulier pour le remarquer ici. M<sup>r</sup>. de St. Germain-Beaupré me vint reconduire jusqu'à Chiverny, où M<sup>re</sup>. de Palvoisin, veuve de Boisrogre de la Maison de Châtillon, m'amena sa fille qu'elle m'avoit priée de prendre. C'étoit encore une fille de grande qualité avec peu de bien; son pere avoit été toute sa vie à Monsieur, je ne pouvois pas refuser de la prendre. Lorsque je les montrai toutes trois, personne n'en dit mot, & c'étoit justement ce que je desirois. Le Roi fit tendre ses tentes dans la garenne de St. Germain, elles étoient très-belles, il y avoit des appartemens complets, comme dans une maison; le Roi y donna une grande fête, Madame de Montauzier y tint une petite table où j'envoyai Châtillon de Crequy, & je n'en gardai qu'une pour être à celle de la Reine.

M<sup>e</sup>. de Montauzier avoit la sienne dans le même lieu, toutes les personnes qu'elle y fit mettre, étoient, ou devoient être de celles qui peuvent manger avec la Reine. Dans une autre fête de Versailles, où je n'étois pas, M<sup>e</sup>. de Navailles tenoit une table de la même manière; M<sup>e</sup>. de Langeron s'y voulut mettre, elle lui dit de ne le pas faire, parce que cette table est comme celle de la Reine.

Dans le temps que l'on continuoît ces sortes de plaisirs, je m'en allai à Eu, où j'appris quelque jours après par un Courier que M<sup>r</sup>. le Duc m'envoya, que ma sœur d'Alençon étoit mariée avec M<sup>r</sup>. de Guise. J'en fus surprise, parce que, lorsque j'étois partie, il ne s'en disoit rien. Il me manda aussi que le Roi partoît pour aller en Picardie, & me marquoit le jour qu'il arriveroit à Amiens. M<sup>e</sup>. m'écrivit pour me donner part du mariage de ma sœur; elle, M<sup>lle</sup>. & M<sup>r</sup>. de Guise, en firent de même; je leur fis réponse. Il n'y a que 17 lieues d'Eu à Amiens, j'allai dans un jour. Le lendemain que j'y fus arrivée, le Roi me dit: Je ne vous ai pas fait part du mariage de votre sœur, parce que ce n'est pas moi qui l'ai fait; votre belle-mère m'en a tant fait parler, que j'y ai consen-

ti, après m'avoir proposé celui du Prince Charles, que je n'ai pu écouter, parce que les affaires qu'il a avec moi, ne sont pas en bon état. Il me dit : Je n'ai rien donné à votre sœur, m'en voilà quitte. Je lui répondis : Si vous avez cru ne rien donner, vous n'avez pas laissé de le faire sur mon compte. Il me répliqua : Je n'en ai pas eu l'intention. M<sup>e</sup>. de Montespan me fit rire, & me conta que lorsqu'ils s'étoient mariés, ils avoient eu besoin de carreaux, qu'ils en avoient envoyé chercher chez elle, qu'on leur avoit prêté ceux qui servoient à ses chiens, qu'elle n'y avoit pris garde qu'à l'Évangile. La plaisante maniere avec laquelle elle me fit cette relation, me divertit extrêmement.

Le Roi suivoit toute la frontiere, & alloit de Ville en Ville en corps d'armée, sans pourtant avoir déclaré la guerre. Il mena la Reine voir les Troupes : après cela il partit pour s'en aller, & nous allâmes à Compiègne, où M<sup>r</sup>. l'Evêque de Noyon nous venoit souvent voir. L'on s'occupoit à la promenade & au jeu, je demeurois presque tous les soirs jusqu'à minuit sur la terrasse avec M<sup>e</sup>. de Montespan, que la Reine fit mettre de son jeu, parce qu'il lui manquoit un joueur. L'on

jouoit trop gros jeu pour elle ; la Reine voulut que j'en fusse de moitié. Un soir que je m'étois promenée avec elle jusqu'à deux heures après minuit, je me mis au lit ; j'entendis sur les quatre heures un grand bruit au-dessus de moi ; j'envoyai prier la Princesse de Bade qui y logeoit, de le faire cesser. L'on me vint dire qu'elle s'étoit levée, parce qu'il étoit arrivé un courier que le Roi avoit envoyé pour dire à la Reine de s'en aller à Amiens, qu'elle partoît le lendemain ; j'allai moi-même m'éclaircir de cette nouvelle ; Madame de Montespan, que je trouvais avec elle, me la confirma, & nous allâmes ensemble éveiller tout le monde. Avant que le Roi partît de Paris, il avoit déclaré une fille de M<sup>lle</sup>. la Valliere, & lui avoit acheté une Terre, & l'on commença à l'appeller M<sup>e</sup>. la Duchesse de la Valliere. Elle étoit allée à Versailles lorsque le Roi étoit parti, & avoit avec elle M<sup>lle</sup>. Marianne. C'étoit le nom de la petite-fille que le Roi avoit reconnue, qui parut publiquement chez M<sup>e</sup>. Colbert ; & Madame disoit, que lorsqu'elle avoit accouché à Vincennes, elle avoit été dans sa chambre, que l'on avoit ôté tout ce qui pouvoit donner du soupçon de l'état où

elle étoit ; qu'elle lui avoit dit : Je me meurs de la colique ; qu'ainsi elle n'avoit fait que passer pour aller à la Ste. Chapelle ; que Boucher étoit cachée , de peur qu'elle ne reconnût tout le mystere , & que lorsqu'elle eut passé , elle avoit dit à Boucher de se presser ; qu'elle vouloit être accouchée devant que Madame fût de retour de la messe ; qu'elle avoit veillé le même soir jusqu'à près de minuit , & que comme c'étoit un samedi , elle avoit fait *medianax* de la même maniere que tout le reste de la compagnie , & avoit eu la tête découverte comme si elle avoit été au bal. Au sortir de Compiègne , nous allâmes à la Fere ; pendant que la Reine jouoit le soir , j'e vis que tout le monde se parloit bas avec des manieres mystérieuses. Je m'en allai à ma chambre , où je débrouillai toutes ces petites façons , & j'appris que M<sup>e</sup>. de la Valliere arrivoit le lendemain : c'étoit justement ce qui intriguoit la Reine , elle étoit chagrine de ce retour. Le lendemain je fus habillée de bon matin , je m'en allai chez la Reine parce qu'elle avoit dit qu'elle partiroit aussi-tôt qu'elle seroit sortie du lit : je fus très-surprise de trouver dans son anti-chambre M<sup>e</sup>. la Duchesse , la Marquise de la Valliere , & M<sup>e</sup>. du

Rouge, assises sur ses coffres. Elles me saluerent, & me dirent qu'elles étoient si lassées qu'elles ne pouvoient se soutenir, qu'elles n'avoient pas dormi de toute la nuit. Je leur demandai si elles avoient vu la Reine, elles me dirent que non. J'entrai dans son cabinet, je la trouvai toute en larmes ; elle me dit qu'elle venoit de vomir, qu'elle n'en pouvoit plus, & M<sup>re</sup>. de Montauzier haussait les épaules, & me répéta deux ou trois fois : Voyez l'état où est la Reine. M<sup>re</sup>. de Montespan se récrioit encore plus fort qu'elle, pour me faire comprendre qu'elle lui faisoit pitié, tant elle concevoit sa douleur juste. La Reine alla à la messe dans une tribune ; la Duchesse de la Vallière descendit en bas, & la Reine fit fermer la porte de crainte qu'elle ne remontât. Quelque précaution qu'elle pût prendre, elle se présenta devant elle comme nous allions monter en carrosse ; la Reine ne lui dit rien. A la dinée elle défendit de lui porter à manger, Villacerf ne laissa pas de lui en faire donner. Tout l'entretien du carrosse ne fut que sur elle ; M<sup>re</sup>. de Montespan disoit qu'elle admiroit sa hardiesse de s'oser présenter devant la Reine ; elle disoit : Il est certain que le Roi ne lui a

pas mandé de venir ; & lorsqu'elle est partie , il faut quelle n'ait compté pour rien le déplaisir qu'elle lui feroit , ni les duretés qu'elle devoit concevoir qu'elle recevroit de la Reine. M<sup>e</sup>. de Montauzier & M<sup>e</sup>. de Bade enchérèrent par-dessus toutes ces doléances. M<sup>e</sup>. de Montespan reprit , & dit : Dieu me garde d'être maîtresse du Roi ; si j'étois assez malheureuse pour cela , je n'aurois jamais l'effronterie de me présenter devant la Reine. Ce n'étoit que pleurs ou plaintes ; pour moi , je fus toujours dans le silence , je compris que c'étoit la conduite que j'avois à tenir. Elle ne parut pas le soir à Guise , & la Reine défendit à tous les Officiers des Troupes de son escorte de laisser partir le lendemain qui que ce soit devant elle , afin qu'elle ne pût pas approcher du Roi devant qu'elle l'eût vu. Quand M<sup>e</sup>. de la Valiere fut sur une hauteur d'où elle voyoit l'armée , elle comprit que le Roi y devoit être ; elle fit aller son carrosse à travers les champs à toute bride : la Reine le vit , elle fut tentée de l'envoyer arrêter , & se mit dans une effroyable colere. Tout le monde la supplia de ne le vouloir pas faire , qu'elle diroit elle-même au Roi de quelle façon elle en



avoit usé. Lorsque le Roi fut arrivé au carrosse de la Reine, elle le pressa extrêmement d'y entrer; il ne le voulut pas, disant qu'il étoit crotté. Après qu'on eut mis pied à terre, le Roi fut un moment avec la Reine, & s'en alla aussi-tôt chez M<sup>e</sup>. de la Valliere, qui ne se montra pas ce soir-là. Le lendemain elle vint à la messe dans le carrosse de la Reine; quoiqu'il fût plein, on se pressa pour lui faire place, elle dîna avec la Reine à son ordinaire avec toutes les Dames. Nous fûmes 3 jours à . . . . pendant lesquels M<sup>e</sup>. de Montespan me pria de tenir notre jeu; elle s'en alloit demeurer dans sa chambre qui étoit l'appartement de M<sup>e</sup>. de Montauzier proche de celle du Roi, & l'on avoit remarqué qu'on avoit ôté une sentinelle que l'on avoit mise jusques-là dans un degré qui avoit communication du logement du Roi à celui de M<sup>e</sup>. de Montauzier, & elle fut mise en-bas pour empêcher que personne n'entrât par l'escalier. Le Roi demouroit dans sa chambre presque toute la journée, qu'il fermoit sur lui, & Madame de Montespan ne venoit point jouer, & ne suivoit pas la Reine lorsqu'elle alloit se promener comme elle avoit accoutumé de faire. Après que les

trois jours furent passés, le Roi s'en alla avec son armée d'un côté, & nous de l'autre. La première journée nous fûmes coucher à Vervins, & la deuxième à Notre-Dame de Lieffé. M<sup>e</sup>. de la Vallière, qui revenoit avec nous, alla à confesse, & M<sup>e</sup>. de Montespau aussi. On reçut nouvelle que M<sup>e</sup>. de Montespau se trouvoit mal, & le lendemain que ce n'étoit que la rougeole. Lorsque nous arrivâmes à Compiègne, nous la trouvâmes presque guérie: j'ai une crainte mortelle de ce mal, & comme je n'étois pas nécessaire auprès d'elle, je me contentai d'aller moi-même apprendre de ses nouvelles, sans entrer dans sa chambre.

L'Ambassadeur d'Espagne, qui étoit le Marquis de Fuentes, doutoit toujours que le Roi voulût déclarer la guerre. Une des premières nouvelles qu'il en apprit fut la réduction de Douai & Tournai, attaqués & pris en peu de jours: il étoit au désespoir le jour que nous allâmes en entendre le *Te Deum*: il demeura auprès de la Reine qui étoit un peu indisposée dans son lit. Le Roi vint à Compiègne après la prise de ces deux places; j'étois logée dans son appartement, il ne voulut pas m'en déloger, & dit qu'il ne devoit s'en

journer que peu : il prit seulement une anti-chambre. Pendant qu'il y demeura, il voyoit tous les jours M<sup>e</sup>. de Montespan dans sa chambre, qui étoit au-dessus de celle de la Reine. Un jour à table, elle me dit que le Roi ne s'étoit venu coucher qu'à quatre heures ; il lui répondit qu'il s'étoit occupé à lire des lettres & à faire des réponses. La Reine lui dit qu'il pouvoit prendre d'autres heures, il tourna la tête d'un autre côté, afin qu'elle ne le vît pas rire : dans la crainte d'en faire autant, je ne levai pas les yeux de dessus mon assiette. Madame de la Valliere s'en étoit allée à Versailles, le Roi alla rendre visite à Madame, qui avoit pensé mourir d'une fausse couche. Monsieur avoit été la voir lorsqu'il partit de l'armée. Le Roi y vit M<sup>e</sup>. de la Valliere ; & lorsqu'il fut revenu, il continua les mêmes visites particulières à Madame de Montespan, qui paroissoit fort gaye dans le carrosse de la Reine : elle y venoit avec le Roi, & railloit presque toujours avec lui. Ne sachant pas que la Reine dût suivre, j'avois résolu de m'en aller à Forges prendre mes eaux, j'appris que la Reine devoit aller en Flandres ; j'avois envie de faire le voyage avec elle, je remis mes eaux à

une autre fois ; le Roi me demanda si je n'allois pas à Forges, je lui répondis que non. Nous allâmes la première journée coucher à Mondidier ; le soir lorsque j'entrai dans la chambre de la Reine, le Roi me dit : M<sup>re</sup>. de Montespan a quitté le jeu, parce que l'on jouoit trop gros jeu au brelan, j'ai pris sa place, je crois que vous ne vous souciez pas d'être de moitié ; je répondis que non.

L'on reçut la nouvelle de la prise de Courtrai, que le Maréchal d'Aumont avoit assiégé ; l'on dit au Roi que cette place avoit peu duré. On rapporta que M<sup>r</sup>. le Marquis de Peguillin, qu'il avoit envoyé avec un corps détaché d'environ 5000 hommes, avoit fait son attaque deux jours après celle du Maréchal d'Aumont, & n'avoit pas laissé la seconde journée de la sienne de passer un fossé presque à la nage, & de se loger sur la contrescarpe de la citadelle, après avoir pris tous les dehors ; qu'il avoit conduit son travail avec une prudence & une vigueur infinies ; qu'il avoit obligé les Ennemis à battre la chamade, & à lui donner des ôtages ; que le Maréchal d'Aumont, jaloux de voir que la place avoit été prise du côté de M<sup>r</sup>. de Peguillin, avoit con-

tinué à faire tirer à son attaque ; que l'autre , qui a autant de sagesse qu'il avoit eu d'adresse & de bravoure dans ce qu'il venoit de faire , lui avoit envoyé les ôtages , & avoit fait connoître aux Ennemis qu'ils devoient en faire descendre du côté de M<sup>r</sup>. le Maréchal d'Aumont ; qu'ainsi la capitulation avoit été signée. Le Roi écouta cette relation avec un très-grand plaisir. Nous allâmes à Amiens , où Monsieur , qui venoit de voir Madame , nous vint joindre ; puis nous fîmes à Arras coucher seulement , & le lendemain à Douai , où nous séjournâmes deux ou trois jours. Celui que nous en partîmes , les Officiers du Fort de la Scarpe , pour faire honneur au Roi , avoient fait tirer le canon à boulets ; il en passa un par-dessus son carrosse qui en fut assez près. Nous arrivâmes à l'armée de M<sup>r</sup>. de Turenne campée auprès d'un village nommé Contiche ; il nous y donna un fort méchant-souper : outre la méchante chère qu'il faisoit d'ordinaire , ce soir-là , le feu prit à sa cuisine , ce qui avoit augmenté le mauvais goût des viandes. Je dormis sur un siege ou dans le carrosse ; le lendemain j'étois si endormie , que je n'entendis pas les tambours qui battoient dans les bois

par lesquels nous passions, où l'on avoit envoyé des détachements. Le Roi, qui se réjouissoit avec Madame de Montespan, cria, comme nous étions proche d'Orchies : Nous venons. Il fit le bruit qu'il falloit pour m'éveiller, je voulus regarder, je vis deux Capucins qui regardoient passer le Roi par-dessus les murailles de leur jardin. Je dis au Roi que c'étoit une laide vision que la vue de deux Moines. A la pointe du jour nous arrivâmes à Tournai ; l'on alla droit à la Cathédrale, où nous ne trouvâmes ni Prêtres ni Chanoines : ils vinrent pour chanter le *Te Deum* de l'arrivée de la Reine ; ils arriverent les uns après les autres, cette cérémonie ne fut guere régulière. Après qu'elle fut finie, nous fûmes chez la Reine, où le couvert étoit mis pour manger : elle ne voulut pas se mettre à table, elle aimait mieux se coucher. Le Roi me demanda si je voulois dîner, je lui répondis que oui ; je me mis à table avec lui : les autres Dames firent les façons pour manger avec le Roi, parce que la Reine n'y étoit pas. Il leur dit : A quoi bon toutes ces manières ? puisque ma cousine y est, vous vous y pouvez mettre comme si la Reine y étoit. Il en re-

vint quelques-unes. Au sortir de table, je m'en allai coucher; je ne voulus pas le faire que je ne fusse éclaircie de la chambre dans laquelle étoit mort l'Evêque, parce que l'on m'avoit logée à l'Evêché, où il venoit de mourir. Une vieille servante me montra la chambre, je fis rendre mon lit dans une autre bien éloignée de celle-là : naturellement je crains les morts, & n'ose pas approcher de l'endroit où ils sont trépassés. M<sup>le</sup>. de Montrespan ne suivoit plus la Reine qu'à la messe; pour les promenades, elle disoit qu'elle alloit dormir.

Lorsque nous eûmes séjourné trois jours à Tournai, le Roi me dit : La Reine a laissé ses Officiers à Arras, on leur a envoyé ordre de lui donner demain à souper à Douai, vous avez ici les vôtres, il faut que vous lui donniez à dîner à Orchies. Je lui dis que je le ferois, que la chère seroit mauvaise, à cause du jour maigre, que la difficulté de trouver du poisson pendant la guerre me serviroit d'excuse, si je la faisois mourir de faim. Lorsque nous fûmes hors de la Ville, le Roi s'en alla à son armée, & la Reine avec son escorte s'en alla aussi; celle qui conduisoit le Roi fut attaquée par les ennemis, qui

furent pouffés jusques dans la contrescarpe de Lille ; les Gendarmes du Roi firent bien leur devoir en cette occasion. Nous couchâmes à Douai , & le lendemain sur le chemin d'Arras nous eûmes une grande allarme , qui nous fit aller plus vite qu'à l'ordinaire. Il étoit surprenant de voir courir les chevaux des vivandiers , qui ne se pouvoient pas traîner devant l'allarme ; lorsque la peur eut animé le fouet des charretiers , ils alloient d'une vitesse incroyable. Pendant notre séjour à Arras nous avions tous les jours des nouvelles du Roi , nous priions Dieu pour sa conservation , & pour la prospérité de ses armes. Le Marquis de Montpezat , qui en étoit Gouverneur , avoit des manieres d'agir amusantes , qui divertissoient la Reine , & qui me faisoient autant de plaisir qu'à elle. M<sup>e</sup>. de Montespan continuoit de loger avec M<sup>e</sup>. de Montauzier , & s'occupoit presque tous les jours à la visite des hôpitaux , & alloit souvent à un de petites filles pour les voir travailler , & le soir elle nous contoit ce qu'elle avoit vu , & en contrefaisoit les plus ridicules : la Reine y prenoit plaisir , & lui faisoit cent amitiés. Nous apprîmes que le Roi avoit fait une longue marche , & qu'au bout



il avoit assiégé Lille le jour de la Notre-Dame d'Août. Dans ce temps-là, un jour que j'avois la migraine, l'on avoit apporté à la Reine une lettre de la poste : le lendemain après avoir demeuré quelque temps avec elle, & que tout le monde fut parti, elle dit : J'ai reçu hier une lettre qui m'apprend que le Roi étoit amoureux de M<sup>e</sup>. de Montespan, & qu'il n'aimoit plus la Valliere ; je n'en crois rien. Il est aussi marqué, me dit-elle, que c'est M<sup>e</sup>. de Montauzier qui conduit cette intrigue ; qu'elle me trompe, que le Roi ne bougeoit d'avec M<sup>e</sup>. de Montespan chez elle, lorsque nous étions à Compiègne. L'on n'oublie rien de tout ce qui me peut persuader cette intrigue, & tout ce qui me peut porter à la haïr ; j'ai envoyé la lettre au Roi. Je lui répondis qu'elle avoit bien fait. M<sup>e</sup>. de Montespan apprit ce que j'avois répondu à la Reine, elle me fit de grands remerciements sur l'obligation qu'elle m'avoit, & qu'elle me devoit toutes les bontés que la Reine avoit pour elle ; qu'elle se doutoit bien d'où cette lettre lui étoit venue. Tout le monde en accusoit M<sup>e</sup>. d'Armagnac, la Reine & M<sup>e</sup>. de Montespan étoient persuadées que c'étoit elle. La dernière fut

encore mieux traitée de la Reine, qui vouloit lui faire connoître par les marques d'amitié qu'elle lui donnoit, que la lettre ne lui avoit laissé aucune mauvaise impression. M<sup>e</sup>. de Bade avoit fait quelques actions qui avoient déplu à la Reine, elle me dit qu'elle avoit empêché que le Roi ne la chassât, qu'elle faisoit l'entendue, qu'elle avoit de l'obligation à la Molina, & vivoit mal avec elle. M<sup>e</sup>. de Montauzier lui dit: Il se peut faire, Madame, qu'on lui a rendu de méchants offices dans l'esprit de V. M.; puisqu'on lui a voulu faire savoir que je donne des maîtresses au Roi, que ne peut-on pas faire contre tout le monde? La Reine lui répondit en termes équivoques: Je fais plus qu'on ne croit, je suis sage & prudente, & ne suis la dupe de personne, quoiqu'on en puisse imaginer. Cette manière de parler me surprit: je n'en dis rien. Villacerf me trouva le lendemain, & me voulut faire entendre que les intentions de la Reine dans cette conversation avoient quelque rapport à M<sup>e</sup>. de Montauzier.

Lille se trouva meilleure que les autres places, & avec une plus forte garnison, elle dura quelques jours, mais non pas tant qu'elle auroit dû, parce que la pré-

fence du Roi & la vigueur des Officiers & de ses troupes étonnerent les Affiégés. J'ai oui-dire que M<sup>r</sup>. de Peguillin s'y signala en beaucoup d'actions de bravoure & de tête; entr'autres celle où il prit la demi-lune qui obligea les ennemis à battre la chamade le jour de son attaque. Après qu'il eut emporté cette demi-lune l'épée à la main, & qu'il y eut fait un grand logement, les Ennemis lui donnerent des ôtages qu'il envoya au Roi par Lamy qui lui servoit d'Aide-de-Camp. Le Roi fut si satisfait de ce qu'il venoit de faire, qu'il le fit relever devant que la Capitulation fût signée, pour l'envoyer prendre un détachement de 2000 chevaux à Tournai, afin d'aller joindre le Marquis de Créquy, avec ordre de lui dire de marcher aux Ennemis qui s'étoient assemblés pour venir secourir Lille. Lorsqu'il l'eut joint, & qu'ils eurent nouvelle qu'ils étoient près d'eux, & que M<sup>r</sup>. de Bellefonds avoit un corps particulier, M<sup>r</sup>. de Créquy lui fit proposer de se joindre avec le sien, afin d'être assez fort pour combattre les Ennemis : il refusa de le faire. J'ai oui conter que M<sup>r</sup>. de Peguillin dit à M<sup>r</sup>. de Créquy, qu'ils étoient assez forts pour aller chercher les Ennemis : ils mar-

cherent deux heures devant le jour ; & comme il commençoit à faire tant soit peu clair, ils se trouverent aux mains avec eux. L'affaire fut contestée long-temps ; nos premières troupes furent renversées & ralliées, ensuite elles retournerent à la charge ; M<sup>r</sup>. de Peguillin fut deux ou trois fois pris, & autant de fois débarrassé des ennemis, percé de dix coups d'épée en son juste-au-corps, & une de ses bottes coupée d'un coup de sabre. Il opposa de nouvelles forces aux ennemis dans le temps que le Marquis de Créquy en faisoit de même sur la droite, & que tantôt l'un étoit victorieux, un moment après l'autre renversoit ce qui lui étoit opposé. M<sup>r</sup>. de Peguillin s'avisa de faire mettre pied-à-terre à ses Dragons, & de les faire glisser le long de quelques hayes pour prendre les ennemis par le flanc dans le temps qu'il les chargeroit par la tête. Lamy, qui lui servoit d'Aide-de-Camp, lui rendit compte qu'il avoit exécuté son ordre ; il attaqua avec de nouvelles forces les ennemis, qui dans le temps qu'ils voulurent revenir à la charge, reçurent la décharge des Dragons qui les mirent en désordre. Monsieur de Peguillins'apperçut de leur état, les poussa, & acheva de les rompre ; M<sup>r</sup>. de Créquy  
en

en fit de même de son côté, il y eut quantité de prisonniers, parmi lesquels il y avoit beaucoup d'Officiers considérables, & extrêmement de tués. Le Lieutenant-Général de la Cavalerie, Dom Antonio de Cordoue, le Chevalier de Villeneuve, Commissaire général, & le Reingrave, furent du nombre des prisonniers; le Roi permit au Reingrave de s'en aller sur sa parole en Hollande, & il mena à Arras les deux autres pour les faire voir à la Reine, il lui dit: Ce sont d'honnêtes gens qui ont eu envie de vous voir.

Le lendemain que le Roi fut arrivé à Arras, nous en partîmes pour aller coucher à Peronne, où je pris congé de la Cour pour aller à Eu me reposer des fatigues de la campagne. J'y demeurai deux mois, après lesquels je m'en retournai à la Cour, qui passoit l'hyver à Paris, où M<sup>r</sup>. de Lorraine avoit envoyé M<sup>r</sup>. de Vaudemont son fils, que tout le monde trouvoit très-bien fait. Il faisoit sa cour au Roi très-assiduellement, selon les leçons que son pere lui avoit données; il étoit fils de M<sup>e</sup>. de Cantecroix, dont le mari étoit fils de la Marquise d'Autriche, bâtarde de l'Empereur Rodolphe. Il croit avoir été légitimé; cependant la plupart des Princes de cete Maison prétendent

que non, & le traitent comme bâtard ; le Roi le fit traiter comme un cadet de Lorraine. Dans le même temps, le Roi d'Angleterre avoit envoyé le Duc de Montmouth son fils, qui étoit très-joli, tout le monde en disoit du bien, & le Roi en faisoit plus de cas que de M<sup>r</sup>. de Vaudemont. M<sup>e</sup>. de la Valliere accoucha d'un fils, & cela se passa avec les mêmes précautions que pour la fille dont j'ai déjà parlé : tout le monde soupçonna ses couches, on le fut, & elle vouloit qu'on n'en eût rien appris. Après tout ces mysteres, il fut légitimé au Parlement de Paris sous le nom de Comte de Vermandois, & la fille, sous le nom de M<sup>lle</sup>. de Blois ; ils furent mis entre les mains de M<sup>e</sup>. Colbert, où ils ont été élevés. L'on dansa un ballet à Paris, où M<sup>r</sup>. de Vaudemont parut avec beaucoup d'approbation : on disoit qu'il étoit devenu amoureux de la Motte, dont j'ai parlé.

*Fin du Tome cinquieme.*









